

6

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS

BF
725
P0536
0005

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

SOUS LA POUSSIÈRE SUIVI DE
AMOUR-HAINE : L'AMBIGUÏTÉ DES SENTIMENTS DANS LA RELATION
MÈRE-FILLE

par

JULIE CARON

Bachelière ès arts (études françaises)

de l'Université de Montréal

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

pour obtenir

LA MAÎTRISE ÈS ARTS (ÉTUDES FRANÇAISES)

Sherbrooke

Janvier 2005

I-2108

COMPOSITION DU JURY

SOUS LA POUSSIÈRE, RÉCIT
SUIVI DE AMOUR-HAINE : AMBIGUÏTÉ DES SENTIMENTS DANS LA
RELATION MÈRE FILLE

par

JULIE CARON

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Christiane Lahaie, directrice de recherche
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines)

Camille Deslauriers
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines,
Université de Sherbrooke)

Isabelle Boisclair
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines,
Université de Sherbrooke)

REMERCIEMENTS

C'est avec une profonde reconnaissance que je remercie Christiane Lahaie pour le rôle qu'elle a joué au cours de ce projet. Merci pour ta générosité et l'intérêt que tu as porté à mes inquiétudes. Merci pour le tact dont tu as fait preuve lors des moments plus difficiles et pour la simplicité de chacune de nos conversations.

Un merci tout spécial à l'autre Julie, Julie Chamberland. Celle qui, solidaire, a participé aux différentes étapes du projet, souvent comme première lectrice. Merci chère colocataire d'avoir été témoin de toutes les variations d'humeur qu'a engendré ce projet, merci surtout de ta patience et de ta compréhension. Merci d'être l'amie que tu es et de faire mentir tous ceux qui ne voient que jalousie et rivalité dans l'amitié entre femmes.

Papa, merci. Merci de m'avoir soutenue, de m'avoir sans cesse encouragée et de croire en moi.

Surtout, merci maman. Merci pour tout le temps que tu m'as consacré lorsque j'étais enfant, merci de m'avoir bercée, de m'avoir chanté des chansons, d'avoir joué avec moi. Merci de m'avoir doucement permis de vieillir en me laissant voir, progressivement, l'extraordinaire femme que tu es. Merci.

RÉSUMÉ

Le présent mémoire se divise en deux parties. La première présente le volet création du projet soit le récit *Sous la poussière*. Après avoir quitté la maison familiale, une jeune femme se retrouve seule dans un minuscule appartement et raconte son nouveau quotidien. Dans les gestes qu'elle décrit, la narratrice laisse voir les tourments qu'engendre la relation conflictuelle qu'elle vit avec sa mère. La jeune femme prend conscience de l'urgence de se réconcilier avec celle qui l'a mise au monde.

La seconde partie du mémoire comporte trois chapitres qui contiennent respectivement une contextualisation théorique, une analyse et une autocritique. Dans le premier, à partir d'ouvrages théoriques, les concepts retenus sont expliqués. L'étude de la relation mère-fille s'inscrit dès lors à l'intérieur d'une société patriarcale. Le deuxième chapitre présente l'analyse des deux œuvres du corpus à l'étude, soit *L'île de la Merci* d'Élise Turcotte et *L'ingratitude* de Ying Chen. À partir de trois lieux de conflit : la question de la distance, la sexualité et l'incommunicabilité, la relation entre les mères et les filles de ces romans est étudiée. Le système patriarcal demeure l'une des pistes de compréhension tout au long de l'analyse. Enfin, le dernier chapitre contient un retour sur le projet de création en présentant la visée première et les différentes stratégies privilégiées. Le récit est aussi abordé en comparaison avec les œuvres du corpus afin de relever leurs similitudes et leurs différences.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	1
Résumé	2
Table des matières	3
Introduction	5
Première partie	
<i>Sous la poussière</i> (Récit).....	14
Seconde partie	
Chapitre I : Aspects théoriques	80
Approches psychanalytiques.....	81
Approches sociocritiques.....	93
Représentations textuelles.....	96
Hypothèses et méthode.....	102
Chapitre II : Analyse des œuvres retenues	105
<i>L'île de la Merci</i> d'Élise Turcotte.....	106
Question de distance.....	106
Sexualité.....	115
Incommunicabilité.....	125
<i>L'ingratitude</i> de Ying Chen.....	139
Question de distance.....	139
Sexualité.....	154
Incommunicabilité.....	157
Conclusion	163

Chapitre III : Retour sur ma création.....	170
Conclusion générale.....	185
Ouvrages cités et consultés.....	196

INTRODUCTION

Toute petite, je plongeais dans de courts romans que je dévorais, étendue sur mon lit. Quand je me retrouvais au parc avec mes amis, je tentais, avec un certain succès, de reproduire les images que j'avais vu défiler dans ma tête lors de mes lectures. Certains devenaient des voleurs et des escrocs, alors que je me donnais toujours le privilège d'être la jeune fille courageuse qui affrontait les méchants. Mon envie d'écrire s'est développée un peu plus tard, vers l'âge de onze ou douze ans. Ma mère m'avait offert un journal intime, qui est devenu mon premier espace d'exploration de la langue. Je me souviens y avoir écrit chaque soir pendant quelques années, toujours en respectant un style que j'essayais de me donner : de grandes « envolées lyriques » sur les jeunes garçons qui me plaisaient et sur les trahisons de celles que je croyais être mes amies. Plus tard, mes études collégiales et universitaires m'ont permis de faire la connaissance d'une foule d'auteurs qui m'ont donné le goût de trouver ma voix. J'ai été séduite par certains d'entre eux, souvent davantage par leur style d'écriture que par leurs thèmes. Je voulais écrire moi aussi, trouver mes mots, ma tonalité.

Le sujet que j'ai choisi d'exploiter ici s'est présenté à moi sans que je puisse m'en défilier. Certains individus n'ont pas de véritables amis, certains sont enfants uniques et n'ont donc ni frère ni sœur. D'autres ne connaissent pas l'identité de leur père, qui lui n'est pas toujours au courant de sa paternité. Pourtant, pour chacun d'entre nous, il demeure une personne de qui notre existence dépend ; il

s'agit, évidemment, de notre mère. Qu'elle nous ait surprotégé, qu'elle ait été violente ou qu'elle nous ait abandonné, elle nous a mis au monde, c'est indéniable. Plusieurs psychanalystes ont démontré que la mère joue un rôle majeur dans le développement de l'enfant. Le rapport entre la mère et sa progéniture, l'importance de leur proximité physique, l'instinct maternel, souvent discuté, sont autant de sujets qui ont été étudiés, notamment par des chercheurs du domaine de la psychologie. Plus concrètement, j'étais intéressée par la relation qu'il m'avait été donné d'observer entre les mères et les filles de mon entourage. En fait, je m'interrogeais sur nombre de sources de tension qui poussaient les filles à ressentir une colère à l'endroit de leur mère. Je vivais moi-même une culpabilité quotidienne envers la mienne, puisque j'étais incapable de taire cette animosité qui me poussait à être désagréable à son égard. Elle avait pourtant le profil de la mère parfaite, mais une sorte de douleur intrinsèque m'empêchait de lui être totalement reconnaissante. Le présent projet deviendra donc le lieu d'une réflexion que j'espère enrichissante autour de cette ambiguïté des sentiments que les filles peuvent éprouver envers leur mère. Il m'apparaît d'autant plus pertinent d'étudier « la relation mère-fille » dans ses différentes représentations textuelles, puisque les auteurs se donnent le droit d'imager, de concrétiser et d'amplifier ce qui demeure souvent une tension silencieuse dans les couples mère-fille réels.

C'est ce que j'ai tenté de faire dans *Sous la poussière*, la partie création de ce mémoire. J'ai voulu, dans un court récit, mettre en scène une jeune femme

tourmentée par sa relation avec sa mère. Il ne s'agissait pas de présenter un débat d'idées ou une guerre entre les deux femmes, mais plutôt de montrer comment le quotidien d'une jeune femme peut révéler les sources du conflit qui l'oppose à sa mère. Ne pouvant plus tolérer la tension qu'elle vit avec sa mère, Sophie, le personnage principal de mon récit, choisit de quitter la maison familiale pour s'installer, seule, dans un minuscule appartement. Elle prendra progressivement conscience que la distance concrète qui la sépare de sa mère n'implique pas une dissociation émotionnelle. Chacun des gestes qu'elle pose, chacune des rencontres qu'elle fait sont donc influencés par son rapport à sa mère. La mort de sa grand-mère s'avérera un catalyseur lui permettant d'aller à la rencontre de sa mère et d'ainsi souhaiter une réconciliation.

La seconde partie de ce mémoire consiste en une étude de la représentation de la relation mère-fille dans deux œuvres littéraires québécoises, étude que j'aurai d'abord pris soin de contextualiser, en m'inspirant de divers discours théoriques tenus sur cette relation. Ainsi, un premier chapitre fera état d'ouvrages spécialisés en psychanalyse, en sociocritique et en représentation textuelle, afin d'en dégager les concepts et les propos indispensables à ma réflexion. Les ouvrages de psychanalyse, en questionnant des concepts aussi convenus que celui de la différence entre les sexes, me pousseront d'ailleurs à faire preuve de vigilance, et à ne rien tenir pour acquis.

De prime abord, il faudra définir ce que j'entends par « relation mère-fille », tout en soulignant que je considérerai ce concept selon la forme qu'il prend à l'intérieur de la société patriarcale. Il me faudra dresser le portrait de la mère québécoise afin de montrer qu'il s'agit d'un personnage dont la teneur varie selon le contexte, ce à quoi servira l'ouvrage sociocritique d'Élisabeth Badinter. Par ailleurs, les ouvrages de Lori Saint-Martin (*Le nom de la mère*) et de Patricia Smart (*Écrire dans la maison du père*) me seront plus concrètement utiles lors de l'analyse de mon corpus. En fait, la réflexion de Smart sur le patriarcat permet d'expliquer, à plusieurs égards, les tensions entre les mères et les filles des romans étudiés. Elle invite à trouver, à l'extérieur des personnages eux-mêmes, un contexte social qui influence leurs relations avec autrui. Par conséquent, mon étude ne pourra se résumer à la seule étude des personnages. Les filles et leur mère ne sont pas seules dans cet univers qui les garde loin l'une de l'autre. Il y a aussi ces hommes, qu'on aimerait voir à l'écart, mais qui sont là en position de pouvoir. À la suite de la lecture l'ouvrage de Patricia Smart, la structure patriarcale s'inscrira à la base de ma réflexion sur la relation mère-fille. Elle détermine les rôles que chacun doit occuper dans la famille et dans la société. Si les femmes sont contraintes à respecter ce qu'on attend d'elles, il semble qu'il reste peu de place pour les rapprochements entre elles et leurs filles. Plusieurs problèmes découlent de cette structure, notamment les inhibitions à l'égard de la société et la difficulté, pour les mères et les filles, de communiquer. Il sera donc possible, dans le premier chapitre de cette seconde partie du mémoire, de relever trois lieux de conflit qui découlent du système patriarcal.

Alors que Smart dénonce le système patriarcal, Lori Saint-Martin propose une étude à plus grande échelle de la relation mère-fille dans la littérature québécoise. C'est à travers un corpus de plusieurs œuvres de tous les genres que Saint-Martin étudie la relation mère-fille. Inspirée par l'ouvrage de Smart, elle tient elle aussi le schéma patriarcal pour responsable de la tension qui sévit entre les mères et les filles. Son étude élaborée à la lumière de ces considérations s'avère un modèle à suivre pour la présente étude.

Le deuxième chapitre de la seconde partie de ce mémoire consiste en une analyse de deux œuvres mettant clairement en scène une relation mère-fille problématique. La littérature québécoise regorge d'œuvres où les points de vue des mères et des filles s'entrechoquent. *Annabelle* de Marie Laberge, *L'obéissance* de Suzanne Jacob, *Le premier jardin* d'Anne Hébert et *La fissure* d'Aline Chamberland sont autant de romans québécois qui illustrent cette dynamique. Toutefois, dans le cadre de mon mémoire, je me suis limitée à deux œuvres. J'ai tenté de choisir des textes où la relation mère-fille s'avère conflictuelle au point d'occuper une place prépondérante dans la vie du personnage de la fille. J'ai retenu des romans où les jeunes filles sont narratrices et dévoilent au lecteur la nature du conflit qu'elles vivent avec leur mère, soit *L'ingratitude* de Ying Chen et *L'île de la Merci* d'Élise Turcotte.

Dans *L'ingratitude* de Ying Chen, une jeune fille raconte les événements, mais surtout les états d'âme qui ont précédé et qui ont suivi son suicide. Emprisonnée dans un système de valeurs traditionnel imposé par une mère patriarcale, elle se révolte jusqu'à poser le geste fatal. D'emblée, alors que l'âme de la jeune fille vole au-dessus de son corps, nous apprenons qu'elle a agi pour déstabiliser sa mère, pour lui faire du mal.

Dans *L'île de la Merci* d'Élise Turcotte, le personnage d'Hélène évolue dans un contexte urbain et contemporain. Pourtant, l'adolescente vit, elle aussi, un conflit majeur avec sa mère. Entourée de son père, de sa mère, de son petit frère et de sa sœur, Hélène se sent étouffée par une constante tension dans la famille. L'auteure choisit de faire vivre le suicide à Lisa, la sœur d'Hélène. Rapidement, on comprend que Lisa incarne en quelque sorte une des facettes de la personnalité d'Hélène, et que c'est elle qui actualise sa révolte.

Je suis consciente que l'auteure d'origine chinoise Ying Chen est issue d'une société orientale, et qu'elle présente un imaginaire différent de celui, très occidental, d'Élise Turcotte. Toutefois, même si l'intrigue de *L'ingratitude* se déroule en Chine, il demeure que Chen vit au Canada depuis plusieurs années et que son œuvre, très critique de sa société et de son pays d'origine, trouve sa place dans la littérature québécoise. Par ailleurs, si les deux romans présentent des contextes distincts, ils se rejoignent dans la mesure où on y dénonce, du moins implicitement, un rapport conflictuel entre une fille et sa mère, et ce, à

l'intérieur du système patriarcal. J'observerai, à partir de ces deux romans, les relations entre la mère et la fille, en m'arrêtant principalement à trois lieux de conflit : la distance, la sexualité et l'incommunicabilité.

Finalement, dans le troisième chapitre de cette seconde partie, je propose un retour critique sur *Sous la poussière*, en présentant ma propre représentation de la relation mère-fille. J'y explique le choix de mon sujet et mes intentions premières. Je traite par ailleurs des moyens que j'ai pris pour construire mon récit. Surtout, je m'intéresse aux types de personnages que j'ai voulu créer en insistant sur la simplicité de leur caractère. Cela constituait justement mon intention première, soit de mettre en scène des personnages qui ne présentaient pas de troubles de comportement majeurs. Je voulais que les personnages paraissent normaux, mais que la relation entre eux demeure problématique. Dans cet exercice de retour, je comprends que la teneur de mon récit exige que mes personnages présentent quelques traits de caractère plus affirmés. La mère n'est donc pas la mère idéale, du moins du point de vue de sa fille Sophie. Dans ce chapitre, je tente aussi de comparer mon travail à celui d'Élise Turcotte et de Ying Chen. Je trouve certaines similitudes dont, évidemment, le thème principal. Toutefois, je relève plusieurs divergences qui soulignent que mon récit se veut moins noir, plus positif, et c'est là que mon intention initiale se concrétise. En révélant, autant que faire se peut, les moyens utilisés pour construire mon texte, je mets en lumière les stratégies narratives qui se sont imposées à moi. Tout au long de ma démarche d'écriture, les réponses au conflit se sont souvent

présentées d'elles-mêmes, afin d'en venir à une réconciliation entre Sophie et sa mère. J'espère que ces solutions s'avèreront encourageantes, tant pour mes personnages que pour les femmes réelles qui ont inspiré ce projet.

PREMIÈRE PARTIE

SOUS LA POUSSIÈRE

Je frotte plus fort, plus vite, j'ajoute du pouch-pouch nettoyant-pulvérisateur-de-toutes-les-taches-même-les-plus-tenaces. Une tache jaunâtre, du café ou du caramel, dans le fond de la plus haute armoire. Difficile de croire que quelqu'un ait pu faire un dégât dans un coin aussi difficile à atteindre. La tache est plus résistante que le pouch-pouch mais je n'abandonne pas. Toutes les armoires y passeront. J'aime bien les armoires du haut même s'il n'y a pas de surprise au bout de la course. Quand j'étais petite et que je n'arrivais pas à monter sur les comptoirs de la cuisine sans grimper sur une chaise, maman cachait des bonbons dans un vase qu'elle tenait hors de ma portée. Elle savait que je grimpais quelquefois et, étrangement, elle ne disait rien. Mais, lorsque j'étais seule à la cuisine, je tirais une chaise, montais sur le comptoir et, debout sur le bout des orteils, j'atteignais le vase blanc et bleu. Je prenais un bonbon, et repigeais tant que j'en sortais un blanc. Je voulais un rouge, à tout prix. C'était des poissons, des rouges et des blancs mais je ne mangeais que les rouges. Je descendais, replaçais la chaise et courais m'enfermer dans ma chambre rose-fushia. Le poisson goûtait fort. Je me rappelle que je ne le trouvais pas si bon. Pourtant, l'excitation était toujours aussi grande. Je le développais et le déposais sur ma langue. Peut-être des bonbons pour adultes, que je me disais. L'odeur de la cannelle me rappelle toujours les bonbons-poissons.

Je frotte et ça sent fort le nettoyant. Le propriétaire, visiblement conscient de la tâche qui m'attendait, m'a refilé quelques fonds de bouteilles. Au citron, à la brise du printemps, aux fruits de la passion. Voilà qui devrait donner un peu de vie à

mon nouveau chez-moi. Plusieurs tiroirs à nettoyer et à remplir. Pour l'instant, ils restent vides, mais je compte bien trouver de quoi combler l'espace. À côté du réfrigérateur, un tiroir difficile à tirer. Il est trop grand pour son cadre. Au fond, je trouve une petite cuillère, de celles que les vieilles dames collectionnent. Toute menue, en porcelaine, avec des petites fleurs roses. Elle est trop belle pour servir d'ustensile. Grand-mère Côté avait une série de cuillères que la famille et les amis lui offraient pour toutes les occasions. Elle était bien fière de compter parmi sa collection des cuillères venant d'aussi loin que la Floride. Le soir, quand maman lisait au salon, elle m'assoit à la table de la cuisine, elle m'amenait son coffre de bois. Je l'ai vu, me semble-t-il, des centaines de fois. À l'intérieur, sur du velours rouge, des cuillères de toutes sortes attachées avec de petits élastiques. Elle me montrait sa préférée, celle qui avait été épargnée de l'incendie que ses propres parents avaient subi et qui avait appartenu à sa mère : massive avec du relief lilas. Grand-mère la prenait et la caressait doucement entre ses doigts. Les autres avaient toutes une origine différente, une histoire particulière. Certaines lui avaient été offertes par des amies qui étaient décédées, tristement, sans le mériter. Pour grand-mère, personne ne devrait mourir ; ils étaient tous tellement jeunes. Chaque fois, elle insistait pour que je prenne ses cuillères, mais il me semblait que je n'avais pas la délicatesse requise. J'en prenais une, la regardait deux secondes et, mal à l'aise, je faisais un sourire faussement complice à Grand-mère et je re-déposais la cuillère dans le coffre. Chaque fois, en regardant son trésor, Grand-mère partait vers d'autres lieux. Je la sentais loin lorsqu'elle se taisait. Autrement, elle parlait sans arrêt.

Tant de choses s'étaient passées de son temps à elle. Chaque chanson, chaque odeur, chaque objet évoquait chez elle un souvenir. Elle commençait alors son récit qui devenait plus clair à son esprit à mesure qu'elle le transformait en mots. Mais là, quand le coffre de cuillères était ouvert, avant de se lancer dans ses histoires, elle plongeait, seule, dans sa mémoire. Silencieuse, elle souriait doucement pendant ce qui me semblait une éternité.

La cuillère rose appartenait sans doute au dernier locataire. Une vieille dame. Oui. Avec une canne et un châle gris sur ses épaules. Du matin au soir. Des petits yeux qui disparaissaient lorsqu'elle riait. Des jambes lourdes, le dos courbé par le temps, des cheveux gris et frisés. Une chaise qui berce et des tricots pour les petits enfants déjà si grands. Des photos sur les murs, en noir et blanc, une photo de mariage, deux jeunes amoureux, vêtus et coiffés pour les grandes occasions. Une vieille dame heureuse au passé, mais tellement triste au présent, seule dans son étroit chez-elle. Elle est morte, c'est certain. Les grands-mères n'oublient pas leurs cuillères. Les cuillères, ça contient trop d'amour. Il faut les conserver à l'abri, dans un tiroir ou un coffre.

Je remets la cuillère à sa place et referme le tiroir en poussant très fort. La cuisine brille. Il ne reste que la cuisinière à astiquer. C'est un poêle de dimension réduite, couleur amande. On dirait presque qu'il est faux. En fait, il ressemble à celui que nous avons à la maternelle. C'était mon jeu préféré. Jouer aux grands. Charles faisait le papa, et moi, la maman. Quand Charles ne voulait pas sortir du

carré de sable, Caroline changeait sa voix et faisait le papa. Je préparais des soupes et des gâteaux pour notre bébé poupée. Je ne lavais jamais les armoires.

Je frotte toujours. L'appartement devait être inoccupé depuis plusieurs mois. La poussière est noire et épaisse. Je dois rincer ma serviette à l'eau chaude à chaque trois pouces. J'enlève le plus gros, rince ma serviette et je pouch-pouch partout. Je peux ensuite frotter pour que tout soit impeccable. Je passe au salon sans réellement changer de pièce. En réalité, ce que le propriétaire appelle un 1 et demi est une grande pièce salon-chambre-cuisine et une salle de bains sans bain. Les murs ont sans doute déjà été blancs ; ils sont aujourd'hui jaunâtres. Ce matin, quand je suis entrée, le soleil dévoilait l'âge de la pièce. Les murs, repeints des dizaines de fois, les moutons de poussière dans les coins, le plafond comme ballonné à certains endroits. Et l'odeur, accentuée par la chaleur du soleil. De quoi causer un haut-le-cœur sur-le-champ. Humidité, renfermé, je ne pourrais pas confirmer mais peut-être urine de chat. Enfin, j'ai ouvert les trois fenêtres de l'appartement. Chanceuse, me disait le proprio, d'avoir déniché un 1 et demi avec trois fenêtres. Le luxe. Au-dessus de l'évier, dans le salon et dans la douche : j'ai réussi à provoquer un courant d'air. Comme je suis débarquée ici avec trois valises seulement, le propriétaire a eu la gentillesse de faire revivre une causeuse qui sommeillait depuis au moins quinze ans dans son cabanon. Elle me servira de lit, de table à manger et de bureau de travail. Elle a besoin d'être secouée un peu, d'être lavée surtout. C'est qu'elle dégage une foule

d'odeurs, toutes aussi désagréables les unes que les autres. Essence, chien mouillé, beurre ranci, chou bouilli ? Et sa couleur reste tout aussi difficile à définir. Quelque part entre le brun et le vert... Je l'asperge de produit désinfectants-chasseurs-et-non-masqueurs-d'odeurs. Je la pousse près de la fenêtre du salon, question qu'elle sèche et qu'elle prenne l'air. Je frotte, lave, nettoie le passé. C'est chez moi maintenant.

J'entre dans la salle de bains. Les murs paraissent encore plus jaunes ici. En passant devant le miroir que j'essuie, je m'arrête. Quelle allure! J'ai l'air négligé avec mes vieux jeans déchirés aux coins des poches et mon t-shirt gris. Le pire, c'est mon visage d'un teint qui fait peur. Surtout, rien pour attirer l'attention : une bouche normale, un nez normal et des yeux bruns. Brun normal. Tout comme mes cheveux qui ont le pouvoir d'attirer l'attention seulement lorsqu'ils sont coiffés comme aujourd'hui, c'est-à-dire pas coiffés du tout. Une queue de cheval sur le dessus de la tête avec les frisottis que l'humidité dessine autour de mon visage. Il y a des taches de rousseur sur mon nez et mes joues. Ce sont elles qui prouvent que je suis la fille de ma mère. Quand j'étais plus jeune, je devais être en deuxième ou troisième année, un garçon, il s'appelait Billy, m'avait fait un commentaire désobligeant : « Hey, Sophie la coincée, je me demandais, t'es-tu déjà fait bronzer avec une passoire dans la face ? » Billy savait quoi dire pour faire pleurer les petites filles fragiles comme moi. Je ne l'ai jamais vu, lui, essayer des insultes. Il était trop incisif pour que qui que ce soit ose lui répliquer.

Après l'école, dès que je suis rentrée à la maison, je me suis enfermée dans la salle de bains et j'ai décidé de faire partir ces taches de malheur de mon visage. À un crochet, sur le bord du bain, pendait un gant de crin pour adoucir la peau. Plusieurs fois, je l'avais essayé sur mes jambes mais comme ça m'égratignait, j'abandonnais très vite. Cette fois-là, j'ai pris le gant de crin et je me suis frotté les joues longtemps et très fort. Ça brûlait tellement qu'après quelques instants, je ne sentais plus rien. Mais les taches étaient toujours là, sous l'enflure de mon visage. Mon père, à qui j'ai dû expliquer ma stratégie en sortant de la salle de bains, m'a consolée en me disant que la plus belle fille de son école, à l'époque, avait des taches comme les miennes, et les garçons la trouvaient absolument charmante. Mon père a même inventé une petite robe rose et des cheveux bouclés à cette petite fille pour qu'elle ait l'air plus réelle. Je n'y ai jamais cru mais ça m'avait fait du bien. Les taches sur mon visage sont maintenant beaucoup plus pâles. Il faut y regarder de près pour les voir. Mais rares sont les garçons qui m'ont parlé de cette charmante particularité. Je me demande s'il y a déjà eu un Billy dans la classe de ma mère.

Sur le plafond, au-dessus de la douche, de minuscules taches noires. De la moisissure. Je les nettoie ; elles s'estompent, mais ne disparaissent pas complètement. Je frotte très fort partout dans la douche. Ça doit être propre, une douche. Il ne reste qu'à faire les planchers. Me voilà à quatre pattes dans la cuisine avec mon seau rouge qui déborde d'eau savonneuse. Bien heureuse de n'avoir qu'un 1 et demi, j'astique chaque pied carré, comme Cendrillon.

Il fait déjà beaucoup plus sombre, le soleil trace une ligne au milieu du salon. Je m'assois dans ma causeuse, épuisée comme le soleil. J'inspire profondément jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour laisser entrer l'air et je souffle. Satisfaite. Le citron l'emporte haut la main. Une odeur vive, une pièce sombre, un vide immense dans un modeste appartement. Dans le silence, mon ventre crie. Je n'ai pas mangé depuis ce matin, depuis les deux croissants que j'ai avalés en quittant la maison. Ma mère, les yeux noirs, m'a dit au revoir sans se lever, persuadée, sans doute, que je ferais demi-tour au coin de la rue. Elle avait mal à l'orgueil surtout. De ne pas me comprendre. Mon ventre est aussi bruyant que les tuyaux qui se cachent derrière les murs. Au fond du silence, j'entends les assiettes que quelqu'un range, je distingue le son d'une télévision, des gens qui se parlent un peu fort. Mais, plus encore, j'entends le silence et mon ventre qui crie toujours. Je n'avais pas prévu sortir d'ici ce soir. Je veux m'imprégner des lieux. Mais mon ventre hurle. J'enfile mon manteau et cache mes cheveux sous ma tuque grise, tricotée en laine de grand-mère. Je verrouille la porte derrière moi. Je souris en imaginant le pauvre voleur qui choisirait de défoncer mon appartement.

Dans le corridor, j'ai du mal à respirer. L'air est sec et trop dense. Ça empeste encore la panoplie d'odeurs. Dehors, ça empeste aussi, mais l'air semble plus frais. Il fait déjà très noir. Je marche vite, sans toucher aux lignes du trottoir. Ce matin, dans l'autobus, avec mon sac et mes deux boîtes, j'étais trop occupée à

faire des stupides sourires d'excuse. Je n'ai à peu près rien vu de mon quartier. Il y a trois jours, lorsque j'ai lu l'annonce dans le journal, « 1 et demi à louer, semi-meublé, sous-sol, prix imbattable », j'ai su que c'était pour moi. Je dînais au Café colombien avec Amélie. J'ai appelé le propriétaire qui m'a donné rendez-vous dans l'après-midi. Amélie, qui aurait vraiment aimé venir avec moi parce que c'est tellement trop fou que sa meilleure amie s'installe en appartement, n'a pas pu venir parce qu'elle avait un cours de chimie qui lui donne mal à la tête, mais que son professeur est tellement trop magnifique. Je me suis donc informée auprès de la serveuse du Café qui m'a appris que je pouvais me rendre à mon futur chez moi en prenant un seul autobus. J'ai plié la page de journal où j'avais tout barbouillé en rouge et je l'ai rangée dans la poche de mes jeans. Je crois que c'est en montant dans l'autobus que j'ai compris ce que je m'apprêtais à faire. J'ai à peine regardé le chemin que nous avons parcouru. Je me concentrais sur le nom des rues que nous croisions. J'avais parfois du mal à lire. Pourtant, le nom de ma rue m'a sauté au visage. Je l'ai vu, noir sur blanc sur le panneau, « Jeanne d'Arc ». Je suis descendue de l'autobus en sortant la feuille du journal. En voyant l'immeuble, j'ai eu une sorte de déception. À deux ou trois mètres du trottoir, gris, sale... pauvre. J'étais là, dehors, debout, lorsque le propriétaire est venu à ma rencontre. Un de ces personnages qu'on ne voit que dans les films. Plus petit que moi, le teint assombri par la saleté plutôt que par le soleil. Un Québécois, sans aucun doute. Il s'est amené devant moi, un visage vide d'émotions. J'ai eu peur. Peur en me disant que j'étais là, seule, à des kilomètres de chez moi avec un homme que je ne connaissais pas. Il n'avait

pourtant rien de menaçant. J'ai eu peur aussi de ce que je m'apprêtais à faire. Il s'est avancé et a marmonné quelque chose, quelque chose que j'ai supposé être son nom. Je l'ai suivi dans un silence gênant. Nous avons descendu un escalier et il m'a ouvert la porte de ce qui allait devenir mon 1 et demi à moi. Quelle odeur! C'est là que monsieur le proprio a retrouvé ses moyens. Il faudrait faire un bon ménage, les fenêtres sont fermées depuis longtemps. Trois belles fenêtres, pour un sous-sol, c'est rare, des grandes fenêtres comme ça. Avec poêle, frigidaire, le chauffage et l'eau chaude, c'est 250 dollars par mois. Une laverie et une épicerie pas loin. Pendant qu'il s'emballait au sujet de mon exceptionnelle trouvaille, j'essayais de me convaincre qu'il avait raison.

Il m'a invitée dans son propre logement pour que je remplisse un long document. Je lui ai assuré que je payerais sans faute mon loyer à chaque premier du mois, mais il a tenu à ce que je lui fournisse le nom d'un endosseur. Avec une boule dans la gorge, je lui ai donné celui de mon père. Je lui ai promis de lui remettre le montant du premier loyer, comptant, le matin de mon déménagement. Tant qu'il n'aurait pas de problème, il ne ferait affaire qu'avec moi. Nous nous sommes serré la main en choisissant la date de mon emménagement, trois jours plus tard. Aujourd'hui.

J'arrive au dépanneur, un vrai, avec une annonce de Seven Up devant. Derrière son comptoir, un garçon me dit bonsoir. Un sourire, rapide, sans lever les yeux. Je marche parmi les quatre allées pour trouver de quoi manger. J'attrape un pain

et du beurre d'arachide. Je m'étonne du prix, je ne savais pas que les cacahuètes étaient aussi rares. J'hésite devant le frigo. Je mise sur une valeur sûre, un litre de lait au chocolat. Mon père le diluait avec du vrai lait, c'était trop sucré sinon. Pendant qu'il joue dans sa caisse, je peux observer le garçon. Grand, foncé, la barbe fraîchement rasée. Bonne soirée qu'il me répète avant que je ne retourne chez moi sans toucher aux lignes du trottoir.

Ça sent drôlement propre ici. Dans une de mes boîtes, je trouve un couteau et un verre en plastique dans lequel je bois depuis que je suis petite. Je prépare deux tranches de pain au beurre d'arachide que j'apporte, avec mon litre de lait au chocolat, jusqu'à ma causeuse. Sur du pain frais, la texture collante du beurre d'arachide paraît amplifiée. Ça colle sur les dents tellement qu'il est difficile d'avaler. Le lait au chocolat, moi, je le bois pur. C'est doux, presque crémeux. Gavée, je m'étends sur la causeuse. Seule.

Ma mère doit angoisser à l'heure qu'il est. Les coudes appuyés au comptoir de la cuisine, les mains encadrant le visage. Et mon père, décontenancé, qui lui tourne autour sans savoir comment ouvrir la discussion, qui retourne finalement au salon, déçu de sa propre incompétence. Maman, qui n'arrive pas à le croire. Elle cherche la phrase, le moment. Elle se tord les mains, elle ronge ses ongles. Elle n'est pas coiffée. Elle a pris une douche en rentrant du travail et a enfilé sa jaquette bleue, celle qu'on avait mis des heures à choisir, papa et moi. Il y a de ça cinq ou six ans. Elle n'a pas fait le souper. Elle est allée au restaurant avec

des copines ce midi, mais n'a pas touché son assiette. Une vraie mère, inquiète du sort de sa fille.

Je saute dans la douche. Pas de pression. L'eau est très chaude, mais j'ai froid quand même. Je frotte fort. Entre les orteils, je n'oublie jamais. En me lavant les cheveux, je revois la moisissure au plafond. Déjà, elle me semble plus foncée que cet après-midi. Le moment de la journée que je déteste le plus. Sortir de la douche. De gros frissons, et des bosses sur la peau comme un poulet sans plume. Je brosse mes dents et enfile mon pyjama. Un pyjama de petite fille avec des oursons. Quand j'étais jeune et que nous allions réveiller chez tante Monique, ma mère amenait toujours mon pyjama à pattes. Lilas et blanc. Vers minuit, tous les enfants sautaient dans le leur pour la remise des cadeaux. Pour dormir, je devais l'enlever pour laisser mes orteils respirer.

Je m'installe sur la causeuse avec une couverture. Au moindre mouvement, les ressorts grincent. Je vais avoir du mal à dormir. Comme quand j'étais enfant, sous mes couvertures roses. Dans la pièce d'à côté, des cris retenus, étouffés... pour ne pas que je les entende. Un sentiment étrange, désagréable.

C'est le soleil qui me réveille, doucement, avec précaution. Je pourrais avoir un choc en apercevant que je suis seule dans un nouvel appartement. Comme en voyage quand il faut quelques secondes au réveil pour comprendre qu'on n'est pas dans son lit. En me levant, je m'assure de poser le pied droit avant le

gauche. Ça porte chance, surtout pour les grosses journées. L'avenir appartient aux gens qui se lèvent tôt, qu'ils disent. J'enfile mon jeans et mon col roulé beige. Celui qui me donne un air de paysanne. Je me brosse les dents devant le miroir et me trouve un petit air sympathique. Je me tapote les joues. Il y a des jours comme ça.

Ma mère me pinçait les joues avant les réunions familiales pour me donner un air de santé. J'avais l'air d'être sortie tout droit d'une photo de famille. Elle aimait que je sois la plus belle. Pourtant... un jour, pour le réveillon de Noël, maman s'était levée très tôt pour sélectionner les vêtements que porterait papa. Elle avait repassé ses pantalons, sa chemise et même sa cravate. J'avais moi-même choisi ma robe. La bleue avec la dentelle autour des poignets. Je savais que papa l'aimait beaucoup. J'avais fait deux tresses dans mes longs cheveux et les avais attachés avec de jolis rubans blancs. Je les gardais dans le petit coffre en bois que grand-maman m'avait donné. Je ne les mettais ni pour jouer dehors, ni pour aller à l'école. Les rubans blancs, c'était seulement pour les grandes occasions. Pendant que maman et papa discutaient au salon, j'avais frotté, il me semble, très fort et très longtemps, mes souliers noirs qui faisaient clac-clac sur le plancher de la cuisine. Je me souviens que je me trouvais très belle. Après m'être mirée en tournant pour faire voler ma robe, j'ai eu envie d'être applaudie. Je me souviens avoir collé mon oreille contre la porte de ma chambre et avoir attendu le silence. Mon entrée serait ainsi plus... triomphale. Quand ils ont cessé de parler, j'ai ouvert la porte de ma chambre et me suis rendue au salon en

prenant soin de faire claquer mes souliers et de faire virevolter ma robe bleue.

Papa s'est exclamé :

Tu es magnifique, Sophie! Tu as vu, Solange, comme elle est belle ? Tu me trouves jolie, maman ? Maman n'a rien dit. Elle est retournée à la cuisine pendant que papa me faisait danser au salon.

Tuque, mitaines. J'attrape une tranche de pain que je tartine avec du beurre d'arachide. Je sors de l'appartement, confiante. Le propriétaire m'a appris que je pouvais trouver un centre d'emploi à quelques rues d'ici. Je marche, décidée. Ici, les gens vivent dehors. Les femmes se promènent avec leurs sacs d'épicerie. Les hommes balayent les trottoirs. Les enfants traînent sous les balcons. Presque pas de voitures. Seulement des vêtements étendus sur les cordes à linge malgré le froid qui gèle le bout du nez. C'est l'automne avec son temps gris, avec les feuilles des arbres qui tombent au sol, épuisées. Je passe devant quelques commerces. Une pâtisserie. Je m'arrête devant la vitrine. Des pains et des gâteaux. Je poursuis ma route, légère. Sur le trottoir, devant moi, une vieille dame. Un chapeau de laine, plusieurs jupes, les unes par-dessus les autres. La main nue, sur sa canne. Difficile de dire si elle se dirige quelque part ou si elle marche, simplement. Je ralentis. D'un pas plus lent, je la dépasse. Je ne commence à accélérer que plusieurs mètres plus loin. Les appartements sont collés les uns sur les autres. Les poubelles s'accumulent sur le trottoir. Aux arrêts d'autobus, des mégots de cigarettes sur le sol.

L'édifice gouvernemental se dresse au coin d'une rue, imposant. En entrant, mes yeux se plissent pour s'accoutumer à la lumière des néons. Les planchers brillent. Ça sent le citron. En suivant les écriteaux, j'arrive à un guichet. Une femme dans un tailleur rouge. Cheveux noués sur la nuque. Le vernis à ongles et le rouge à lèvres vont avec le costume. Elle me lance une phrase apprise par cœur et m'envoie à un poste informatique. Des centaines d'emplois sont affichés. Du gardiennage d'enfants à la direction d'une entreprise spécialisée en haute technologie. Je n'irai pas à l'école cette année, ce qui ne veut pas dire que j'abandonne pour toujours. Là, tout de suite, je dois trouver les moyens pour payer mon chez-moi, pour manger. Une vie d'adulte. Peintre en bâtiments, secrétaire, pompiste, plongeur, commis, aide-cuisinière, vendeuse, représentante. J'imprime une dizaine de pages que je mets sous mon bras avant de partir. Plus d'école. De quoi faire réagir ma mère.

Je replonge dans mon nouveau quartier. C'est l'heure du dîner. Dans la rue, ça sent les patates frites, les hamburgers. L'odeur de graisse. Odeur que ma mère ne supporte pas. Quand papa faisait son steak, une fois par mois, ma mère mettait une serviette sous la porte de sa chambre pour ne pas que l'odeur s'imprègne dans ses vêtements. Elle s'attablait avec nous mais ne mangeait que des légumes. Elle grimaçait à chaque bouchée que papa portait à sa bouche. L'odeur vient des restaurants et des immeubles à logements. Les oignons français cuisent dans l'huile, les saucisses rôtissent avec du beurre dans la poêle. Du trottoir, j'entends presque le grésillement des boulettes de viandes et

le pchttt des boissons gazeuses qu'on ouvre. En passant devant une taverne, l'odeur de l'alcool supplante les autres. Et je revois les yeux de ma mère.

Il y a un an ou deux, mes amies avaient organisé une soirée. La mère de Véronique avait quitté la ville pour deux jours, ce qui nous laissait amplement le temps de prouver notre manque de maturité. Il y avait six filles et beaucoup trop d'alcool au sous-sol chez Véronique ce soir-là. Nous avons discuté, hurlé, crié, dansé jusqu'à ce que la bière et la vodka s'emparent de tous nos moyens... Je me suis endormie et, prise de panique en me réveillant une heure ou deux plus tard, j'ai appelé un taxi et je suis entrée à la maison. Comme toutes les fois où l'on fait attention pour ne réveiller personne et, l'alcool aidant, j'ai fait un vacarme en enlevant mes souliers et j'ai vu le visage de ma mère apparaître derrière la porte de sa chambre. Je n'ai d'abord pas osé la regarder dans les yeux. Je me suis précipitée dans mon lit, encore étourdie par tout ce que j'avais avalé. Quand je me suis réveillée le lendemain matin, j'étais en sous-vêtements, étendue par-dessus les couvertures et j'avais le cœur dans la gorge. Dès que ma mère m'a entendue bouger, elle a ouvert la porte de ma chambre sans y entrer, l'air de dire : « Regardez, tout le monde, de quoi ma fille a l'air. Une vraie traînée! » Puis, elle s'est approchée, toujours en silence, et m'a regardée. J'ai baissé les yeux la première et j'aurais rampé par terre si ça avait pu changer la situation. Elle est sortie de ma chambre et ne m'a pas adressé la parole, me semble-t-il, pendant plus de deux jours.

Je marche jusqu'à la pâtisserie. En entrant, je suis tout de suite enveloppée par l'odeur du pain qui cuit, par la chaleur de l'endroit. Je dénoue mon foulard pour mieux respirer. Une dame, dont je ne pourrais deviner l'âge, m'accueille en souriant. Dans son large tablier, elle semble parfaitement heureuse. Je fais le tour, comme hypnotisée, et je me poste devant le comptoir des pâtisseries. Il y en a pour consoler n'importe quel chagrin. La tartelette aux fruits avec toutes ses couleurs. Le chou à la crème trop facile à avaler en une seule bouchée. Le mille-feuille, l'éclair à l'érable, le croissant aux pommes, le beignet au caramel, le renversé aux framboises, le mini Forêt-noire, la danoise aux fraises, le carré aux dattes, le sucre à la crème, le brownie à l'ancienne. J'hésite, je change d'idée. Et la joyeuse dame s'approche en me demandant si j'ai fait mon choix. Elle comprend. Elle sait à quel point c'est difficile. Je choisis un beigne fourré à la framboise et saupoudré de sucre à glacer. Je demande aussi un berlingot de lait. Il est pareil à ceux qu'on nous distribuait à l'école primaire. Je paie, m'installe à une table et me perche sur un tabouret. En mordant dans mon beigne, je sens le sucre coller autour de ma bouche. Je bois mon lait avec une paille, blanche à rayures rouges. C'est un goût que je ne suis jamais certaine d'aimer. Mais là, dans ma bouche, toutes les saveurs, toutes les textures s'harmonisent. Je me lève en m'essuyant la bouche du revers de la main. Les mères ont la fâcheuse habitude de mouiller leur pouce et de s'en servir pour faire partir les taches dans le visage de leur enfant. Je détestais ça.

Je sors de la pâtisserie en me promettant d'y revenir. Confiante de ma satisfaction, la dame me salue d'un sourire sincère. Là, sur le coin de la rue, une femme enceinte. Elle est assise sur un banc, une main sur son ventre. Comme si elle avait toujours fait partie de ce paysage. Elle regarde autour d'elle en se demandant ce qu'elle a à offrir à son enfant. Bientôt, elle cessera de se questionner. Elle devra agir. Habiller son enfant pour ne pas qu'il ait froid, lui donner à boire, le caresser, lui apprendre à parler, à lire, à compter. Lui dire quoi faire mais pas trop, le protéger mais pas trop, s'intéresser à sa vie mais pas trop. Elle devra être une mère, une vraie. Une mère qui aime assez fort pour ne pas pouvoir taire ses émotions. Une mère qui serre fort le petit bras de son enfant parce qu'elle a eu très peur qu'il se brûle la main sur la cuisinière. Une mère qui se fâche pour vrai et qui envoie dans sa chambre sa fille qui a dit une bêtise. Une mère qui téléphone à une amie pour lui dire qu'elle ne sait plus quoi faire, qu'elle a perdu le contrôle de son enfant mais qu'elle souhaite plus que tout au monde le serrer à nouveau dans ses bras. Une mère qui dispute, qui crie, qui hurle, par amour, simplement. Parce que c'est évident, les mères bruyantes aiment plus. La femme enceinte se lève, la main toujours sur son ventre. Elle marche en regardant droit devant.

Je suis attirée par la vitrine d'un magasin. En néon lumineux, je peux lire : Bazar. J'entre. Ça sent l'encens, tellement que j'ai du mal à respirer pendant quelques secondes. Lampes, tapis, couvertures, chandeliers, vaisselles, horloge. Des prix de liquidation. Je craque pour un cadre. Un voilier sur la mer, un coucher de

soleil. Image convenue. Un homme, un asiatique, soulève un rideau de velours rouge pour sortir de l'arrière-boutique. Il me salue. Des figurines, des peintures, Bouddha, Jésus, dans le même environnement. Une couverture jaune. Jaune soleil, une sorte de feutrine. L'encens me monte à la tête. Le Chinois m'observe, gardien du trésor. Je fais le tour plusieurs fois en apercevant toujours de nouveaux objets. J'ai déjà les mains pleines. Derrière son comptoir, le Chinois enveloppe mes trouvailles dans du papier et les dépose dans de grands sacs de plastique. Il me lance un regard par en-dessous, en se demandant ce que je vais faire de tout ça. Une calculatrice et un coffre en métal. Je paie et je repars, riche de ma visite au bazar.

Dehors, la rue s'est calmée. Les marchands balaiant l'entrée de leur boutique. À l'intérieur des restaurants, les serveuses desservent les tables. Les offres d'emploi sous le bras, les sacs de plastiques me blessent les mains. J'ai mal aux épaules. J'accélère le pas. Un chien noir aboie quand je passe près de lui mais son maître, grand et autoritaire, le punit rapidement en tirant sa laisse d'un coup sec. J'entre chez moi en laissant tomber les sacs sur le sol. Je les tire jusqu'à la causeuse où je m'écrase épuisée.

Mes mains sont enflées par la mauvaise circulation du sang, comme celles de maman quand elle les laisse trop longtemps dans l'eau de vaisselle. Au moins vingt minutes à regarder mes mains, le plafond, les murs, à penser, à ne plus penser. Vingt minutes à regarder sans voir, à entendre sans écouter. Quelque

choses que je ne m'explique pas me ramène sur terre. Un à un, je sors mes achats de mon sac. Je les déballe comme des cadeaux avec l'excitation que ça implique. Je place mes nouveaux ustensiles dans un tiroir. Les assiettes en porcelaine, quatre, différentes mais toutes avec des fleurs sur le pourtour. Des verres orangés comme ceux que nous avons au chalet. Je les ai tous achetés, j'en ai donc cinq, pour la visite, on ne sait jamais. Dans l'armoire de droite, près des assiettes. Je n'ai pas de clou pour accrocher mon cadre, je le dépose sur le plancher, en angle, contre le mur qui fait face à la causeuse. La mer est foncée, plus que le ciel. Je dépose la couverture de feutrine jaune sur la causeuse. Du soleil dans mon appartement. Je sors mon crayon marqueur jaune fluorescent de mon sac à dos et je plonge dans les offres d'emploi. Je ne compte pas retourner à l'école avant l'an prochain, j'ai un loyer à payer. « Aide-cuisinier demandé pour restaurant du centre-ville, temps plein, soirs et fins de semaine, neuf dollars l'heure » : heureusement aucune expérience demandée. « Secrétaire pour bureau de dentiste, soirs et fins de semaine, salaire intéressant. » « Commis demandé pour quincaillerie, temps plein, disponible les fins de semaine. » Rien ne m'allume, c'est du pareil au même. J'encercle les numéros de téléphone. Dans un cartable, j'ai quelques copies de mon curriculum vitae. J'avais eu une excellente note dans mon cours d'éducation choix de carrière. J'ai déjà gardé les deux monstres de la voisine sans les étrangler, j'ai peinturé en bleu la clôture de monsieur et madame Bélanger, ce qui m'avait valu, je crois, un gros dix dollars. J'ai même travaillé à la cantine de l'école durant les deux premières années de mon secondaire. Les autres enviaient mon poste, j'étais fière. Maintenant,

j'aspire à un travail plus sérieux. Alors que je m'imagine dans une cuisine huileuse, tenant un panier de frites dégoulinantes, on frappe à la porte.

Amélie n'a pas pu garder le secret lorsque mon père lui a téléphoné, abattu. J'ouvre, il est là, chez moi, les yeux dans l'eau, sans mots, comme d'habitude. Il passe sa main dans ce qui lui reste de cheveux, monte la fermeture éclair de sa veste, se gratte le cou et met finalement ses mains dans ses poches. Je lui dis d'entrer. Ce qu'il fait, intrigué, en observant autour de lui. Tu dors où, ma fille ? Tu manges quoi ? C'est sombre ici. Est-ce que tu t'ennuies ? C'est bien quand même. Tout va très bien, papa. Et à la maison ? Ta mère ne vend pas beaucoup et elle est plutôt triste ces temps-ci. Moi, je travaille tard. Elle est souvent seule à la maison. Ton cousin Jean va se marier l'été prochain avec sa danseuse de ballet. Pistache dort sur ton lit tous les soirs depuis... Puis il y a la femme de Marcel qui vient d'apprendre qu'elle a un cancer. Je cherche vite vite dans ma mémoire qui est la femme de Marcel. Ah oui, la frisée avec d'énormes fesses. C'est triste, que je dis sans émotions. Attends, ma fille, j'ai quelque chose pour toi dans l'auto, et il sort pour revenir trente secondes plus tard. J'ai pensé que tu t'ennuyais peut-être un peu, ici, toute seule. Je suis passé à l'animalerie et j'ai choisi le plus mignon. Ici, il y a la litière et de quoi le nourrir pour un petit bout. Puis, si jamais tu reviens à la maison, il sera le bienvenu, lui aussi. Dans sa main, tout poilu, un bébé, c'est évident. Je le prends, il se débat, tombe sur ses quatre pattes. Il marche prudemment en longeant le mur. Je dois y aller, ma fille. Ta mère va m'attendre pour souper. Je vais revenir pour t'aider. Bonne soirée

papa, que je lui lance en fermant la porte derrière lui sans savoir si je suis triste de le voir partir.

À nouveau seule. Pas tout à fait, vu ce petit être qui renifle et qui ronronne pour que j'entende sa présence. Je m'assois sur la causeuse pour l'observer. Tout gris avec les pattes blanches. Des pattes avec des pouces, comme de bonnes pantoufles douillettes. Une boule de poils. Il s'arrête, s'étire en allongeant les pattes devant. Satisfait, il poursuit sa fouille. Et il vient vers moi, se frotte contre mes jambes, passe, repasse. Se tord le cou pour mieux sentir le contact. Il s'arrête, s'assoit à mes pieds, me regarde.

J'ai toujours préféré les chiens. Avec eux, on a l'impression d'exister. À la limite, ils arrivent à nous convaincre qu'ils nous aiment, nous et pas le voisin ni le facteur. Un chat, ça se frotte après qui veut bien. Et il est là à me fixer, en quête d'attention. Des petits yeux jaunes entourés de poils. Assez joli, quand même. Une belle qualité pour un chat. Pistache m'aimait. En arrivant à la maison, avant même que j'ouvre la porte, je l'entendais japper et sauter contre la porte. J'entrais et il me sautait sur les cuisses, aboyant, bondissant, gémissant. Content. Quand je lui demandais de se calmer, il s'assoyait presque en silence, de doux gémissements. Ne voulait pas me déplaire. Docile.

Je devais être très jeune, parce que je me souviens que j'arrivais encore à me ronger les ongles d'orteils. Caroline et moi étions amies depuis toujours. Nos

parents étaient voisins et nous avaient eues la même année. Nos mères nous amenaient au parc alors que nous portions encore la couche. La mère de Caroline a été, de ce que je me souviens, la seule véritable amie de ma mère. En grandissant, nous nous sommes détachées de nos parents pour nous construire un monde à nous avec des vrais secrets jurés-crachés. On se cachait dans la remise derrière la maison et on parlait de la fille de la rue d'en arrière que j'avais vue avec un doigt dans le nez. On capturait des insectes qu'on donnait à Géraldine, notre énorme grenouille. Papa m'avait permis de la garder dans sa remise, dans un bocal sous l'établi, à condition de ne pas le dire à maman. J'aimais beaucoup les faut-pas-le-dire. Je me plaisais même à confier à papa des secrets qu'il ne devait pas dire à maman. Lorsqu'on est entrées à la maternelle, Caroline et moi, on était dans le même groupe. On avait la même boîte à lunch, avec des petits ours. Elle, la bleue ; moi, la rose. On jouait dans le carré de sable ensemble, on peignait avec les doigts ensemble, on jouait au papa et à la maman ensemble, toujours ensemble, la blonde et la brune.

Un matin d'été, j'étais seule avec maman. Elle lisait pendant que j'habillais ma poupée. Je rêvais que maman descende de son fauteuil pour venir jouer avec moi sur le plancher du salon. Mais, comme à l'habitude, elle avait attrapé ses lunettes sur la table, les avait mises d'une seule main et les avait ajustées avec son index afin qu'elles soient juste sur le bout de son nez. Elle s'était assise dans le coin du fauteuil en repliant ses longues jambes sur le côté de son corps. Elle

avait resserré sa robe de chambre, celle qui avait l'air d'une serviette, et c'est là qu'elle s'immobilisait. Elle demeurait là, comme hypnotisée par tous ces mots. Chaque fois, en ouvrant son livre, elle cessait de bouger. Je savais qu'il ne fallait pas la déranger. Si, parfois, je lui demandais un verre de jus ou un biscuit double-crème, elle levait les yeux pour me lancer un regard qui me criait de me taire. J'ai vite appris à ne pas la perturber, mais je continuais de rêver qu'elle me rejoigne sur le plancher. Ce matin-là, c'est la sonnette qui la ramena à sa triste réalité. Dans un sursaut, elle se leva du fauteuil et se dirigea vers la porte. Je me levai aussi vite, pour la suivre. J'eus le réflexe d'agripper un bout de sa robe de chambre. Je me trouvais donc derrière elle, le visage collé contre sa fesse lorsqu'elle ouvra la porte. Caroline était là, sur le perron, sa mère lui tenait la main. Je la revois. Elle me regarde, les yeux dans l'eau, le visage bouffi par le chagrin. Ses épaules sautent, elle a du mal à respirer. Sa mère lui flatte les cheveux comme une vraie maman. Amène Caroline jouer dans ta chambre, me lance maman, pendant qu'elle attire Carmen vers le fauteuil du salon. Elles ont une discussion de grandes personnes. Caroline, qui a le cœur très gros, me prend par la main et me suit. Nous nous installons par terre, entre le lit et la commode, notre coin secret à nous. Elle sanglote et n'arrive pas à parler. Je suis là, à la supplier de tout me raconter. Je ne dirai rien juré-craché. Entre les sanglots je déchiffre : papa, Québec, patron, ... C'est pas vrai. Caroline à l'autre bout du monde. Et puis, moi, Sophie Côté, qu'est-ce que je vais devenir ? Qui va jouer avec moi ? Qui va manger la deuxième moitié de mon chewing gum ? Qui va répondre à la porte lorsque je sonnerai chez Caroline si on l'expédie loin d'ici?

Qui jouera au dragon avec moi au parc ? Je me mets à pleurer d'injustice, une sorte de protestation contre les voleurs de meilleure amie. Je tenais son papa responsable d'amener Caroline aussi loin. C'est précisément contre lui que j'en avais. Après avoir longtemps pleuré, nous avons souhaité très fort que le transfert de son papa échoue. Il nous arrivait souvent de faire des souhaits. On s'assoyait l'une en face de l'autre et on se serrait les mains bien fort. Toujours la même formule qu'on chuchotait sur le même ton, à la même vitesse. Faites que personne n'apprenne que nous sommes amoureuses de Thomas, faites que nous ayons la permission de dormir sous la tente ce soir, faites que nous soyons amies pour toujours... À peu près tous nos vœux s'étaient réalisés mais, cette fois, nous savions qu'il était trop tard. C'est sans conviction et les yeux dans l'eau que nous nous sommes pris les mains pour faire le vœu que Caroline demeure ma voisine et ma meilleure amie. Moins d'un mois plus tard, j'étais sur le trottoir, entre papa et maman. Nous envoyions la main à Caroline et à ses parents. Leur voiture était bondée et un gros camion les suivait. Nos parents nous avaient promis qu'on se reverrait, les Landry viendrait nous visiter, on se téléphonerait. Pourtant, je restais inconsolable. Un jour, alors que je jouais à la poupée toute seule sur le balcon, mon père est revenu du travail avec celui qui allait rapidement devenir mon nouveau meilleur ami. Pistache a bondi des bras de mon père et m'a sauté au cou. Je n'ai jamais su si mon père avait consulté ma mère, mais elle a toujours ignoré Pistache. Il était tellement mignon. Caroline et ses parents sont venus nous visiter quelques mois après leur départ et ne sont jamais revenus.

J'ai maintenant un chat, un autre cadeau de mon père inquiet. Ma mère était-elle au courant ? Une autre question dont je ne souhaitais pas vraiment la réponse. Mon père aura sans doute mijoté l'idée depuis le jour de mon départ. Hier soir, avant de s'endormir, après avoir pris lui-même sa décision, il aura senti le besoin de recevoir l'approbation de ma mère. Il avait probablement déjà contacté Amélie pour avoir mon adresse. Ma mère n'aurait donc pas d'effort à faire. Au lit, avant d'éteindre la lampe de chevet, il se sera approché d'elle, aura entouré sa taille de son bras sans rien dire. Elle aura senti tout de suite l'inconfort de son mari. De quoi s'agit-il ? En le regardant, par-dessus son épaule. J'ai pensé aller visiter Sophie après le travail demain, tu viendrais avec moi ? Elle aura levé les yeux vers le plafond et se sera retournée dans un profond soupir. Un soupir de tristesse selon mon père. Tout de même soulagé d'avoir affronté la vérité, mon père aura sans doute plongé dans un profond sommeil pendant que Pistache se sera endormi dans la chambre d'à côté, bercé par son ronflement.

Le chat s'arrête, sans aucune raison apparente, au beau milieu de la pièce et entreprend sa toilette. Il lèche sa patte avant droite et la frotte sur sa tête, par-dessus son oreille. Il répète le même mouvement des dizaines de fois. Il arrête de la même façon qu'il a commencé, c'est-à-dire sans raison, et il poursuit sa fouille.

J'installe le contenant de nourriture dans la cuisine et la litière dans la salle de bains en me disant naïvement qu'il a droit, lui aussi, à son intimité. Il poursuit l'exploration de son nouvel environnement et semble être attiré par certaines régions du tapis. Probablement des odeurs qui me sont heureusement imperceptibles. Il renifle, joue de la patte.

J'ai mis moins d'une semaine à me dénicher un emploi. L'annonce demandait une assistante-fleuriste. Une dame d'une quarantaine d'année m'a accueillie avec un grand sourire dans sa boutique de fleurs. Coquette, des joues roses, des cheveux roux noués sur sa nuque. Les gens ne se contentent plus de ce genre de salaire, m'a-t-elle lancé. Il y aura assurément beaucoup de travail cet automne et je serais heureuse de t'avoir comme assistante. Je me suis dit que tant que je pouvais payer mon appartement, c'était un emploi convenable d'autant plus que ça sentait franchement bon au milieu de toutes ces fleurs.

J'avais déjà rencontré quelques employeurs potentiels mais cette dame semblait vraiment heureuse de ma présence. Elle y allait de toutes sortes de compliments à propos de mon manteau, de mes yeux. Mal à l'aise, je lui posais des questions sur le travail que j'aurais à faire. Dès le lendemain, je me suis mise à apprendre des dizaines de nouveaux noms de fleurs chaque jour. Tournesol, pivoine, rose, œillet, callas, tulipe française, glaïeul, lys blanc, jaune, orange, marguerite... De toutes les couleurs, de toutes les odeurs. S'élevant plus haut que les autres, l'orchidée. Une longue branche portant fièrement de jolies fleurs. De couleurs

différentes, toutes éclatantes. Selon madame Rosalie, l'orchidée est très difficile à faire pousser. Elle exige un sol très humide, des conditions très strictes. De là sa rareté et son coût élevé. La belle est fière et exigeante.

Je suis contente d'avoir une raison de me lever le matin. Ma mère venait parfois me réveiller à trois reprises pour que j'aille à l'école. Je finissais par me lever, déjà fâchée. Elle était là à courir dans la maison, plusieurs dossiers à régler aujourd'hui, disait-elle, chaque matin. Elle se douchait, se maquillait et s'habillait. Elle venait toujours me réveiller avant de s'habiller. Elle était dans le cadre de ma porte de chambre, en sous-vêtements. Avec ses fesses et ses seins de mère que je préférais ne pas voir. Mon père déjeunait doucement à la cuisine totalement inconscient de la course qui se déroulait à l'étage.

Je continue de me prélasser quelques minutes après la sonnerie du réveil-matin. Lorsque je pose le pied droit sur le plancher, je sais que je peux me préparer sans tomber sur le corps presque nu de ma mère. Depuis que j'ai été engagée chez Rosalie, je prends le temps de m'habiller et de me coiffer. Pas de compétition pour être mieux vêtue que Carolane Castonguay, la top de l'école. Seulement, un respect inconscient pour la beauté de l'environnement dans lequel je travaille. Je saute dans la douche et me lave sans rien oublier, entre les orteils, derrière les oreilles, j'entends ma mère qui en faisait presque une comptine. Les taches au plafond ont repris leur forme. J'évite de porter du noir, mais je ne suis jamais aussi colorée que madame Rosalie. Je remonte mes

cheveux, ça me vieillit. J'avale deux rôties au beurre d'arachide, me brosse les dents et marche jusqu'au travail. Toujours le même sourire, la même bonne humeur, madame Rosalie, enchantée, presque surprise de me revoir chaque matin. Et moi, comme dérangée par l'intérêt sincère qu'elle me porte. Tu as bien dormi ? Tu as profité de ta soirée ? Il fait beau, ce sera une belle journée. Chemisier rose bonbon comme ses joues. Quelques clients dans l'avant-midi. Je sais moi-même préparer les bouquets. Je vais devant la vitrine réfrigérée avec le monsieur ou la dame. Et nous choisissons les fleurs ensemble. J'aime le regard des hommes lorsqu'ils entrent dans la boutique. Un peu perdu, chercheur. Je peux vous aider ? Je voudrais des fleurs...Mais encore ? que je leur réponds l'air moqueur. On y va pour un bouquet. À la fois fier et timide du geste qu'il pose, l'homme répond oui à toutes les fleurs que je lui propose. Je les assemble de mes mains de plus en plus confiantes, en me demandant ce qui se cache derrière cette douce attention. Un anniversaire ou une grosse bêtise. Madame Rosalie arrive parfois à deviner ce genre de détail. Elle tient sa boutique depuis vingt-cinq ans et sait reconnaître, par expérience, les motivations de ses clients. D'ailleurs, certains d'entre eux reviennent régulièrement, pas seulement des hommes. Quand ils entrent en saluant madame Rosalie par son nom, je n'interviens pas. Ils ont confiance en elle. Lorsque son client semble ouvert, madame Rosalie lui demande de parler de la personne à qui elle offre des fleurs. Elle connaît les fleurs et fait rapidement des associations. De beaux lys blancs pour les romantiques, des roses rouges pour les plus classiques. Un bouquet

pour une jeune femme de vingt ans : elle sort ses fleurs les plus exotiques en opposant les couleurs. Les clients sont ravis, tous.

Chaque samedi matin, une dame entre dans la boutique. Toujours le même air triste, le regard fuyant. Pas très vieille, la jeune trentaine. Elle porte des jeans et un chandail de laine. Elle me regarde, tente un sourire, sans succès. Madame Rosalie la salue d'un ton tendre et va directement vers le réfrigérateur, d'où elle sort trois roses bleues. Elle les montre à la dame qui hoche la tête en signe d'approbation. Pendant que madame Rosalie prépare l'emballage, qu'elle attache les fleurs solidement avec un ruban rose, la dame choisit une petite carte dans le présentoir, sort un stylo de son sac et écrit, spontanément. Elle met la carte dans son enveloppe, et l'attache à l'emballage que lui tend la fleuriste. Elle paie de façon machinale et repart sans avoir prononcé un seul mot. Madame Rosalie m'a expliqué dès la première fois que je l'ai vue.

Martine Lafrance, pauvre femme. Elle a perdu sa fille il y a moins d'un an. Un cancer avec un nom long comme ça. La bataille a été difficile et la petite, à l'âge de sept ans, a subi la défaite fatale. Sa mère était enseignante à l'école Les hirondelles et n'y est jamais retournée. Trop de chagrin, trop de colère. Voir tous ces enfants et ne plus pouvoir cajoler le sien. Elle passe tous ses samedi au cimetière, elle dépose les roses et le message, elle marche doucement près de la pierre de sa fille en se répétant que la vie est injuste. C'est ainsi sous le soleil. Et pareil sous la pluie. Elle ne pleure presque plus, elle a bien vu que ça ne

donnait rien. Ils ont tous pitié, mais personne ne lui redonne sa fille. Le père n'a plus envie de revenir à la maison, il reste au bureau très tard le soir, s'assurant de ne pas avoir à consoler sa femme qui dort déjà, épuisée d'avoir ravalé son chagrin toute la journée. Ils ne se parlent plus. Ça ne vaut plus la peine, comme le reste. Maintenant, j'ai du mal à lui sourire, moi aussi. Le samedi, quand elle entre dans la boutique, mon cœur se serre. Elle sait que je sais. Mon regard a changé. Celui de ceux qui ont pitié, qui ne comprennent rien, qui ne peuvent pas comprendre. Celui de ceux qui se réveillent le matin, heureux de commencer la journée, de ceux qu'un matin ensoleillé arrive à faire sourire, de ceux qui font des projets pour l'avenir, de ceux qui arrivent à aimer encore, sans crainte de tout perdre du jour au lendemain.

Ce soir, Amélie vient souper chez moi. Vraiment trop cool, qu'elle répond à mon invitation. Ma mère va nous faire une tarte pour dessert, qu'elle me lance, tout excitée. Je pense à ma mère qui aurait sans doute refusé que je fréquente une amie qui ne va plus à l'école. Mais la mère d'Amélie est drôlement ouverte d'esprit. J'ai même toujours eu l'impression qu'elle me connaissait mieux que ma propre mère. Peut-être parce que nous passions la majorité de nos vendredis soir chez Amélie autour de la table. Que Marie était à l'affût de toutes nos histoires d'amour. Elle savait, entre autres, que nous rêvions toutes que le prof d'éducation physique nous déclare son amour. Elle le trouvait elle-même de son goût. Je ne lui ferais pas mal, qu'elle disait. Le père d'Amélie avait jugé bon de ne pas se prétendre père. Peu avant la naissance de sa fille, il avait plié bagage

sans jamais revenir. Beau gosse mais avec un trop grand besoin de liberté. La mère d'Amélie nous parlait de lui sans broncher, transmettant visiblement son indifférence à sa fille. Elle l'avait donc élevée toute seule sans avoir à débattre de la façon de l'éduquer. À douze ans, Amélie était déjà la plus cool de la polyvalente. Toutes les autres mères refusaient de nous laisser porter des vêtements aussi provocants. Ma mère, qui n'est pas du tout du genre activités mère-fille a toujours tenu à venir magasiner avec moi. En sortant de la salle d'essayage, toujours ces mêmes yeux, une vraie traînée, vous avez vu. Je tenais mon bout en refusant d'essayer tout ce qu'elle choisissait elle-même, mais je ne repartais jamais avec le chandail rose moulant qui me donnait un air de « femme ».

Jour de paye, on va manger du poulet. Madame Rosalie m'a écrit sa recette sur un bout de papier. Du cari... connais pas. Peu importe, je fais ça en grand. En revenant du travail, j'arrête dans un marché. Avec ma liste d'ingrédients, c'est facile. Pour le cari, je demande à un commis, un homme tout maigre avec une moustache. Visiblement content de la confiance que je lui accorde, il me conduit vers les épices d'un pas décidé. En passant dans une allée, je m'arrête. Des bouteilles de vin, du rouge, du blanc. Je prends la plus belle bouteille, lis l'étiquette. Accompagne bien les poissons et la volaille. C'est la première fois que j'achète du vin. J'arrive à l'appartement et, énervée, je suis la recette étape par étape. Pendant que ça cuit, je monte la table du mieux que je peux. Ça fait près d'un mois que je suis ici et Amélie est ma première invitée officielle. Elle

sonne. J'ouvre, elle me saute dans les bras, vraiment génial, un appartement juste pour nous deux et du vin. Elle jubile en voyant la bouteille sur la table. Le chat se frôle tout de suite contre ses jambes. Elle est magnifique, comme d'habitude. J'ai l'impression que ça prendrait des heures à n'importe quel coiffeur pour arriver à me faire une aussi belle tête. Et, tout bonnement, elle ajoute : ça sent vachement bon, il est super ton chandail... Le genre de personne vraiment extraordinaire qu'on aimerait tant haïr, mais contre qui on n'a absolument rien à dire. J'ai décidé d'en faire ma meilleure amie. Au moins, j'ai le privilège de bien la connaître. Je sers les assiettes, on est tout énervées. J'ouvre la bouteille avec le vieux tire-bouchon rouge de ma mère. Je remplis les deux verres et nous trinquons à cette situation tout à fait géniale. Yarkk! Je m'efforce de ne pas grimacer alors qu'Amélie avale doucement. J'en avais déjà bu, une fois, à Noël. Je ne me souvenais pas que c'était aussi mauvais. C'est un goût qui se développe qu'elle me dit. Amélie s'est aperçue que j'avais du mal à faire semblant. Le poulet, les légumes en papillote, le riz, une réussite. Et ta mère ? Qu'elle me jette en pleine face entre deux bouchées. Je change d'air sur-le-champ. Pas envie d'en parler. On s'amuse. On rit. Pas de raison de parler de ma mère.

Amélie ne sait pas exactement ce qui m'a motivée à quitter la maison. Elle sait pourtant à quel point ma mère m'est insupportable. Pendant plus de quatre ans, je suis arrivée chaque matin à l'école dans un état de colère terrible, en maugréant contre ma mère. Ce sont les raisons plus précises, les causes de

cette hargne qui lui échappent. Difficile quand on a une maman comme la sienne.

On conclut rapidement que le vin ne convient pas à la superbe tarte au sucre de sa mère et qu'on a beau jouer aux grands, de la tarte, ça se mange avec un gigantesque verre de lait. On s'habille pour aller au dépanneur, déjà passablement affectées par le vin. Pendant une minute, je considère l'idée d'aller à un autre dépanneur. Je n'ai pas envie que le caissier voit Amélie. Je suis deux fois plus moche quand je suis à côté d'elle. L'alcool m'aide à oublier l'idée. On marche en riant et en parlant très fort, on est bien, on se sent libres. On entre dans le dépanneur, le caissier, gêné, nous sourit. Plus forte qu'à l'habitude : bonsoir avec un sourire. Amélie attrape un deux litres de lait et moi, une caisse de bière pour bien terminer la soirée. On dépose tout sur le comptoir. Amélie y va de son fameux sourire. Celui qu'on ne peut pas dire qu'il est exagéré, mais qui est tout de même troublant pour n'importe quel jeune homme. Le caissier, insensible, nous souhaite une belle soirée. Ton neutre. Il est joli, qu'elle me murmure à l'oreille, d'un air amusé. En entrant dans l'appartement, on attaque la tarte. Ensuite, on s'installe dans le salon, Amélie sur la causeuse avec le chat sur ses genoux, moi, assise en indien sur le sol. Chacune, une bière à la main. On discute, elle, de son fameux prof de chimie, moi, des fleurs et de madame Rosalie. Quand l'alcool noie littéralement mon cerveau, je passe aux confidences plus sérieuses. Le gars du dépanneur, le loyer à payer, mon père qui me

manque et ma mère... non, pas encore assez bu, j'ouvre une autre bouteille. Amélie n'insiste pas.

On se réveille le lendemain, Amélie doit rejoindre sa mère pour re-décorer leur appartement. Je me prépare lentement à aller au travail. Mon cœur bat dans ma tête, je prépare une tranche de pain au beurre d'arachide. En l'approchant de ma bouche, l'odeur se précipite dans mes narines. Rien à faire, incapable d'avaler. Je respire profondément en marchant vers la boutique. Madame Rosalie m'accueille de son sourire chaleureux. Un brin de culpabilité de me présenter avec une tête pareille. Beaucoup de travail, des corbeilles de fleurs pour des gens qui ne les verront pas. Il faut s'appliquer, pour ceux qui restent. C'est Robert qui vient chercher les gerbes de fleurs et les livre dans les salons funéraires. Grand, élancé, un visage sans émotion. Soulagée que ça ne fasse pas partie de ma tâche, je me contente de choisir, d'assembler, sans trop penser. Madame Rosalie se charge de répondre à ceux qui en plus de vivre un deuil doivent se charger de la décoration du cercueil. Le conjoint se présente, souvent accompagné d'un ami et, avec madame Rosalie, ils choisissent les fleurs qui se retrouveront autour du cercueil. Enjoliveront la triste réalité.

Mon père entre dans la boutique. C'est la première fois. Il sait que je travaille ici, mais il n'est jamais venu avant. Il vient chez moi quelquefois, jamais les mains vides. Des croissants, un ourson en peluche. Jamais pour rien. Il vient poser des rideaux, réparer le robinet ou installer une tablette. C'est pour ma mère qu'il

trouve des raisons. Chaque fois, il me fait, joliment hypocrite, quelques commentaires au sujet de ma mère. Pas beaucoup de vente ces temps-ci. Elle est plutôt triste, qu'il m'invente. Mais aujourd'hui, en entrant dans la boutique, il sait quoi dire, il n'a pas besoin d'inventer. Alors que je m'applique à assembler un des soixante bouquets pour madame Robichaud qui se marie demain, la porte s'ouvre. Il est là. Madame Rosalie l'accueille comme tous les autres par un bonjour enjoué et sincère. Mon père, gêné mais poli, lui répond doucement. Surprise de le voir ici, mais surtout mal à l'aise qu'il me voie ici. Comme si je n'étais pas au bon endroit au bon moment. Il s'approche et, hésitant, me dit : « Sophie, ta grand-mère est décédée ». Ce matin, en travaillant dans le jardin, au milieu des fleurs, son cœur a cessé de battre. Elle s'est effondrée. C'est une voisine qui a prévenu ma mère. L'ambulance s'est rendue sur place, mais il était déjà trop tard. Grand-mère ne leur a pas laissé le temps de la secourir. Ma mère n'a pas prononcé un seul mot depuis qu'elle a appris la nouvelle. Elle est étendue sur le fauteuil du salon et elle pleure. Elle ne parle pas. Juste des larmes et des gémissements. Mon père me quitte rapidement. « C'est à toi de voir, Sophie. Je dois y aller ».

La dernière fois que j'ai vu grand-mère, elle était pourtant en pleine forme. Ma mère lui rendait visite chaque semaine et je me joignais à elle à l'occasion. C'était à la fin de l'été. Nous sommes parties, maman et moi, et n'avons rien dit durant les trente minutes qui nous séparent de chez grand-mère. Grand-père est décédé quand j'étais très jeune ; mais grand-mère entretenait toujours, seule,

l'immense maison familiale qui avait vu naître ma mère, ses frères et ses sœurs. À l'intérieur, toujours une chaleur, une odeur. Toujours quelque chose qui cuit, du pain, des confitures. Au-dessus du foyer, dans le salon, des photos en noir et blanc. Grand-mère nous attend sur le perron, dans sa longue robe fleurie. Elle est coiffée, maquillée, pas comme les mauvaises filles, juste un peu, pour corriger le teint. Que tu es belle, comme tu as belle mine que me répète grand-mère chaque fois qu'on vient la visiter. Ma mère et elle s'embrassent sur les joues, rapidement, ça va bien, oui et toi ? Elle m'agrippe ensuite et me serre bien fort malgré l'âge qui lui vole de l'énergie. Maman se dirige vers le jardin pour plonger dans un livre. Grand-mère m'invite dans la maison. J'entre toujours doucement, inspirant lentement pour mieux apprécier. Je passe devant le fourneau. De la confiture aux petites fraises des champs. Ces fruits fragiles impossible à cueillir. Je les écrasais toujours entre mes doigts malhabiles quand j'allais à la cueillette avec grand-mère. Elle me regardait en riant, sans la moindre trace d'impatience dans ses yeux. Ma mère ne pouvait tenir plus d'une heure ainsi accroupie. Elle avait mal au dos, se faisait piquer par les moustiques. Je restais là, avec ma grand-maman, sans comprendre à quel point elle était forte derrière toute sa délicatesse. Je goutte la confiture avec une longue cuillère de bois. Encore aujourd'hui, je considère n'avoir jamais rien mangé d'aussi doux, d'aussi bon. Pendant qu'elle sort le pain, les biscuits, les pâtés, les crudités, les bouchées au caramel, elle m'offre un verre de lait au chocolat. Pendant qu'elle concocte un coulis au sucre, nous discutons de son voisin qui s'est fait opérer à la hanche. De mon cousin Louis qui s'est épris d'une vietnamienne toute menue.

De tout, de rien. Maman entre pour manger. Sans le vouloir, je perds tout mon enthousiasme. Papa est resté à la maison. Ça ne change rien. Il se serait assis au bout de la table et n'aurait pas prononcé un seul mot. Ma mère cause un peu de son boulot et on mange comme des goinfres. Il n'y a rien qui fait plus plaisir à grand-mère.

J'avais la réelle impression que grand-mère serait toujours vivante. Même après la mort de grand-père, je n'ai jamais envisagé son départ. Elle était restée la même depuis mon enfance jusqu'à l'été dernier. Elle avait toujours été une vieille dame, qui n'avait jamais vieilli. Je n'y crois pas. Pour l'instant, je pense à ma mère qui se noie dans son chagrin, parce qu'elle n'a plus de mère. À mon père qui me trouve probablement ingrate de ne pas courir pour la prendre dans mes bras.

Madame Rosalie, qui a tout entendu, me suggère, mal à l'aise : « si tu as besoin de quitter, ma belle fille, tu n'as qu'à le demander. » Elle sait que j'ai quitté la maison, que j'en ai contre ma mère, sans plus. J'ai un peu peur de son jugement, d'être une méchante fille à ses yeux. Son regard m'encourage à y aller. Je lui réponds promptement que je vais terminer ma journée, qu'on a beaucoup de boulot. Elle comprend que je n'ai pas envie de discuter. Je continue l'assemblage, plus attentionnée encore. Je classe les factures, je balaie les planchers, je prends les appels, prépare les commandes. Je passe le temps. Il est cinq heures, madame Rosalie tourne l'affiche dans la porte. Je continue le

ménage, je fermerai moi-même, dans quelques minutes, que je lui dis. Elle me quitte, perplexe. Lorsqu'elle ferme la porte, je range le balai et je m'assois sur le tabouret près du réfrigérateur, le dos courbé, les mains jointes. Je regarde les fleurs, tellement de couleurs. Je les envie d'être sur la terre dans le simple but de faire joli, de rendre heureux. Mais je ne souris pas. Je regarde, mais je suis ailleurs. Je reste là, vingt, peut-être vingt-cinq minutes. Je me lève enfin, poussée par je ne sais quoi, m'habille, sors de la boutique et verrouille la porte derrière moi. Je marche sans regarder autour, sans toucher aux lignes. Je suis mon chemin d'instinct. Il fait déjà noir. L'air est froid et le vent souffle, timide, constant. Les bruits sont sourds. On dirait qu'ils viennent de plus loin. J'entends vaguement des voix, des sirènes de police ou d'ambulance. Je suis seule sur mon chemin jusqu'à ce que je lève les yeux. J'aperçois un homme dans la ruelle. Je ralentis pour mieux l'observer. Intriguée, un peu craintive. Les cheveux gris en broussaille, une barbe de plusieurs jours, de vieux jeans et un chandail de laine trop petit. Il a les mains nues. Il sort deux bouteilles d'une poubelle de métal et les dépose dans un grand sac de plastique. Il me voit à quelques mètres de lui, mais il poursuit sa fouille, indifférent. Il ne sent pas le vent lui gifler les joues. Comme papa lorsqu'on partait en voyage et qu'il sortait de la voiture sans mettre ni ses gants ni son manteau. Il mettait de l'essence dans la voiture, il faisait très froid parfois. Je l'observais, bien emmitouflée dans les couvertures, sur la banquette arrière. Il tenait le pistolet de ses mains nues sans que ses épaules ne se lèvent, sans que son visage ne change. J'ai le bout des doigts gelés dans mes mitaines de laine. Je regarde mes pieds qui s'exécutent sans que je ne leur

en donne l'ordre. Qui me mènent intuitivement vers chez moi. Le froid fait pleurer mes yeux ; j'essuie mes larmes avec mes grosses mitaines.

Dans l'appartement, il fait chaud. Je me déshabille. Je change l'eau du chat et lui redonne une portion de nourriture-pour-chat-ultra-nutritive-à-saveur-de-poulet-formule-améliorée. Dans ma tasse en forme de cœur, je verse du lait au chocolat et je m'installe sur ma causeuse pleine de soleil. Je m'assois en indien. Je bois en me mouillant doucement les lèvres. Le chat, lui, se gave de peur de ne plus jamais voir son bol se remplir. Je regarde partout autour. J'appelle Amélie, je laisse sonner quatre coups. Pas de réponse. Je tente de lire un livre que j'ai emporté de chez ma mère. Une histoire d'amour. Après deux ou trois pages, j'arrête pour me rendre compte que je ne me souviens de rien, que je lis sans rien retenir.

Dans le sous-sol chez grand-mère, il y avait une immense bibliothèque avec des livres tellement gros que j'avais du mal à les soulever. Je savais à peine lire que grand-mère me tenait dans ses bras près de la bibliothèque. Elle me demandait de choisir. Je pointais de mon index soit le livre aux couleurs les plus attrayantes, soit le livre le plus haut, ce qui l'obligeait à me poser par terre pour grimper. J'aimais les gros livres rouges avec une bordure dorée, des livres de princesses. Lorsque j'étais assise sur les genoux de grand-mère, j'ouvrais doucement le livre que j'avais choisi. Je me souviens du petit nuage de poussière qui témoignait de la valeur du souvenir que j'allais découvrir. Les livres

de la bibliothèque de grand-mère dégageaient aussi une odeur, toujours la même. Celle du vieux papier, celle du temps qu'on emprisonne et qu'on libère trop rarement. Une odeur tellement tangible que je sentais un picotement dans mes yeux. Grand-mère commençait à lire de sa voix enveloppante. Parfois des récits de guerre, des contes, des chefs-d'oeuvre qu'elle me disait fièrement. Je ne me souviens pas avoir terminé une histoire. À chaque visite chez grand-mère, on ouvrait un nouveau livre, toujours de nouvelles histoires. Les premières pages. Jusqu'à ce que je m'endorme.

Je me lève. Je mange un bol de céréales sous les yeux intrigués du chat. Il y a ma mère qui pleure dans ma tête. Elle était partie très jeune de chez-elle pour aller vivre avec mon père. C'était un bon mari que ma grand-mère disait. Je comprenais que ma mère était partie pour se rapprocher de mon père. Ce soir, j'envisage pour la première fois qu'elle ait pu partir pour s'éloigner de sa mère. Peut-être ma mère entendait-elle, elle aussi, comme une fourchette grincer dans le fond d'une assiette, lorsque sa propre mère lui adressait la parole. Mais grand-mère était si douce. J'hésite devant le téléphone. Je pourrais demander des nouvelles à mon père. Incapable. Je m'habille pour aller au dépanneur, pour chercher ce que je trouverai là-bas. N'importe quoi. En entrant, Jérémie (j'avais vu son nom sur son épinglette la dernière fois) me salue. Je suis décidée. J'attrape des arachides en écailles et une caisse de 6 bières, la sorte que mon père boit en entrant de travailler. Une bière importée. Je glisse mes cheveux derrière mes oreilles et j'avance vers la caisse. T'en n'as pas marre de travailler

ici, que je lance sans trop réfléchir. Non, pourquoi ? qu'il me répond sans faire attention à ce que je lui dis, simplement surpris que je lui adresse la parole. C'est que tu es tout le temps ici... Et voilà, bien fait, je peux enchaîner. Une conversation que j'imagine chaque soir avant de m'endormir. Des mots que j'ai déjà remâchés des dizaines de fois. Une envie folle de l'emmener chez moi, de le faire entrer dans mon univers. Qu'est-ce qui me prend, ce soir. Aucune idée. Simplement, je n'ai aucune raison de ne pas le faire. Je suis seule. Je veux penser à lui. Pour une fois, je ne veux pas le chasser de mon esprit. On parle du travail, de mon récent déménagement, du dépanneur qui appartient à son père, de l'école qu'il fréquente, de ce qu'il veut faire plus tard. Tu finis à quelle heure ? Vers minuit, le temps de faire la caisse. Ben, si ça te tente, t'es pas obligé, juste si t'as rien d'autre de prévu, ben, je reste à deux rues. Je lui donne mon adresse. Il ne l'écrit pas, mais il est très attentif. Il me dit qu'il est fatigué mais que, peut-être, peut-être qu'il passera. Je repars, sans me retourner, gênée, fière. Pas certaine d'avoir bien agi.

Chez moi, c'est la tempête. Je regarde l'horloge, dix heures. Je nettoie les comptoirs, je replace la couverture sur la causeuse. Je lave le miroir de la salle de bains et je m'observe : ouf, quel contrat! Je prends une douche, je frotte fort, partout, partout. Je prends le savon au melon d'eau, celui qui sert seulement de décoration chez ma mère. Il sent frais et doux. En sortant, j'essuie le miroir pour enlever la buée. Je remonte mes cheveux, une queue de cheval bien haute, un petit air enfantin. Je re-lave mon visage en frottant fort. Je crème et je tapote

mes joues après les avoir séchées. J'enfile mes sous-vêtements blancs. Mon soutien-gorge préféré. Ma poitrine toute délicate (la dame de la lingerie l'avait gentiment qualifiée ainsi) prend une forme intéressante qui me rend un peu plus femme. J'ignore si c'est ma mère qui m'a transmis cette impression que les bonnes filles ne portent pas de sous-vêtements noirs. Mes sous-vêtements sont tous blancs à l'exception d'un ensemble rose pour lequel j'ai craqué il y a quelques mois, en magasinant avec Amélie. Je vais chercher mon chandail vert, un peu moulant, un peu trop, en fait, pour une première soirée. Je l'enlève et j'enfile un petit tricot blanc, un de ceux que j'ai toujours eus, que je ne me souviens pas avoir acheté. Je saute dans mes vieux jeans. Je m'observe en souriant. J'aimerais que papa soit là, qu'il me trouve belle. Je m'assois sur la causeuse et je prends mon livre pour me faire croire que je n'attends rien. Je lis en me demandant s'il va se pointer, en l'imaginant dans l'embrasement de la porte. Sur ma causeuse, parce qu'il n'y a pas d'autre endroit où s'asseoir. Je regarde à côté de moi, l'espace qui nous séparera. Je m'assois, les jambes croisées ; je fais trop madame. En indien, trop petite fille. J'adopte finalement la position de lecture de ma mère, les jambes repliées sur le côté. Il fait sombre dans l'appartement. On pourrait presque croire que j'ai planifié l'ambiance.

Quand j'étais plus jeune, nous allions chaque année quelques semaines en camping avec mes parents. À l'été de mes treize ans, nous nous étions installés pour trois semaines dans une petite roulotte que ma mère avait louée sur un terrain de camping, à trois heures de la ville. Quand nous étions tous les trois à

l'intérieur, nous avons du mal à nous déplacer. Nous passions donc nos journées dehors. Nous allions à la plage, au mini-golf, au tennis. Le plus souvent, nous allions à la piscine. Parfois, mes parents retournaient à la roulotte et je restais seule, étendue sur ma serviette. Je plongeais une ou deux fois dans la piscine, mais la plupart du temps, je trouvais l'eau trop froide. Je restais étendue sur le ventre, les mains sous le menton. J'observais les gens autour de moi. Les sauveteurs attiraient toujours mon attention. Des jeunes hommes en shorts rouges, torsos nus et bien bronzés, comme à la télé. Des groupes de jeunes femmes en bikini les regardaient en riant très fort. Quant à moi, j'étais là, dans mon maillot vert une-pièce, déjà consciente du peu d'intérêt que je suscitais. Je me souviens que je détestais déjà me mettre en maillot. Pourtant, un bon matin, alors que le soleil s'acharnait sur mes épaules, un garçon s'est approché et m'a demandé, tout naturellement, s'il pouvait s'asseoir près de moi. J'ai accepté, en me relevant pour m'asseoir. J'ai vite enfilé mon t-shirt et nous avons timidement conversé pendant plus d'une heure. Des anges passaient. Il cherchait alors n'importe quelle question à me poser, du genre : « t'as un animal à la maison? ». Il avait quatorze ans, ce qui l'avantageait. Il était grand et avait de longs bras. Ses shorts et son chandail noirs laissaient croire qu'il était un peu rebelle. Il portait une casquette grise qui faisait une ombre sur son regard. Ce petit air mystérieux lui donnait toutes les chances. Au beau milieu de l'après-midi, je suis arrivée à la roulotte de mes parents, accompagnée de mon nouvel ami. J'ai déposé ma serviette sur une chaise, j'ai agrippé mon sac à dos et je suis repartie avec Simon, sous le regard intrigué de mes parents. J'étais déjà à

plusieurs pas du terrain lorsque mon père m'a crié de revenir avant cinq heures. Pendant les deux semaines qui ont suivi, je rencontrais Simon à la piscine chaque matin et je ne revenais que pour souper avec mes parents. Le soir, il revenait me chercher et je partais avec lui, malgré l'inquiétude évidente que laissaient transparaître les yeux de mon père. Mes parents ne disaient rien, pourtant. Je profitais, je crois, d'une confiance que je n'avais pas trahie jusque-là. Ma timidité m'avait souvent gardée à la maison ; je respectais sans difficulté le couvre-feu qui m'était imposé. Pendant que nous soupions au camping, mon père se permettait quelques questions. Tu as rencontré ses parents ? Où habite-il ? Il a quel âge ? Et je répondais brièvement en remarquant inévitablement l'attitude désintéressée de ma mère. Le soir, j'allais marcher avec Simon. On allait chercher une crème glacée et on s'installait sur une table à pique-nique près du lac. Il me posait des tas de questions et il m'écoutait en me regardant dans les yeux. Lorsqu'il m'a dit qu'il n'y avait aucune fille aussi belle que moi à son école, j'ai craqué. J'ai avancé mon visage pendant qu'il relevait sa casquette et je l'ai embrassé avec toute mon inexpérience. Nous y avons pris goût et nous nous sommes embrassés pendant deux semaines, chaque fois qu'on le pouvait. Je me souviens avoir été totalement heureuse pendant quelque temps. Il fallait pourtant se quitter et retrouver, chacun de son côté, ce que l'adolescence nous réservait comme aventure. Nous n'avons pas gardé contact, bien que je garde une image étonnement claire de son visage, de son regard mystérieux.

Je retourne me poster devant le miroir. De dos, de face, de profil. Je reviens au salon et je regarde dehors par ma demi-fenêtre. Rien, seulement un chien qui renifle les poubelles. Je me rassois. À partir de minuit, j'arrache les petites peaux mortes sur mes doigts. Je ronge mes ongles.

Il est minuit quinze lorsqu'il sonne à la porte. Je sursaute, tâche de me calmer et je me précipite pour lui ouvrir la porte. Allo, que je lui dis en me donnant un air surpris. Il me sourit nerveusement, moins bon joueur. Je l'invite à s'asseoir et lui amène une bière. J'en prends une aussi. Je m'assois sur la causeuse en prenant soin de laisser un espace entre nous. On discute de sa soirée, d'un vieil homme complètement ivre à qui il a refusé de fournir une caisse de bières. Il me trouve chanceuse d'avoir autant d'intimité. On parle de tout et de rien en comblant rapidement les silences. J'observe sa jambe qui est à quelques centimètres de mon pied. Il finit par me demander pourquoi je l'ai invité ici et, avant même que j'aie trouvé une réponse, il passe sa main derrière ma nuque et m'embrasse avec vigueur. Lorsqu'on prend un peu de recul et que nos regards se croisent, on sourit nerveusement. Je l'agrippe à mon tour, trop gênée pour dire quoi que ce soit. On s'embrasse ainsi jusqu'à ce que ses mains montent vers ma poitrine. J'attrape alors sa main et je me blottis contre lui. Bien campée sous son bras, j'inspire le plus lentement possible, le nez dans son cou. Quand je lui parle de ma mésentente avec ma mère, il réplique que la sienne est décédée d'un cancer lorsqu'il avait huit ans. Un ton détaché. Je ne dis plus rien. On s'embrasse encore quelques fois mais il le sait, ça n'ira pas plus loin. Il comprend, pas

comme le fou furieux qui avait exigé d'Amélie qu'elle lui fasse plein de choses parce qu'elle avait accepté de passer la soirée avec lui. Nos yeux ferment tout seuls. Il m'annonce qu'il doit rentrer. Les mots partent en courant. Je le laisse se lever. On s'embrasse près de la porte. Au revoir.

Je verrouille la porte derrière lui, retourne sur la causeuse. Je m'enveloppe de ma couverture jaune, j'inspire. Je m'endors, seule, dans mon sombre appartement.

C'est le froid qui me réveille ce matin. Mes genoux rejoignent ma poitrine. Je ne travaille pas aujourd'hui ; madame Rosalie m'a donné deux jours de congé. Elle a insisté même si je n'en voulais pas. Je n'ai pas envie de sortir de sous ma couverture. Le chat dort à mes pieds, sous sa propre fourrure. Je reste couchée sur le côté, repliée sur moi-même, les yeux ouverts bien grands, sans aucune raison de me lever. J'ai du mal à croire qu'hier soir, un garçon était assis sur cette causeuse. Qu'il était beau, qu'il sentait bon, que je l'embrassais. Le téléphone sonne. Malgré le froid et la lâcheté qui me clouent à la causeuse, je bondis pour répondre. Je ne comprends d'ailleurs pas ces individus qui arrivent à laisser sonner le téléphone sans avoir un sentiment inévitable de curiosité. Mon père est au bout du fil et m'apprend que ma grand-mère sera exposée dans 5 jours, pour laisser le temps à la famille de l'extérieur d'arriver. Sans que je ne réponde, il me donne l'adresse du salon funéraire et le trajet d'autobus pour m'y rendre, samedi prochain. Je le remercie en lui disant que je demanderai congé. Il

est inquiet, me demande si je suis triste, si je m'ennuie. Ça va, que je réponds spontanément à chacune de ses questions. Il me téléphone du travail. Maman doit avoir pris congé, elle doit avoir du mal à sortir du lit. Les questions doivent pourtant la tenir éveillée depuis plusieurs heures. À quand remontait sa dernière visite chez grand-mère ? Avait-elle pris le temps de discuter avec elle ? Avait-elle complimenté sa mère sur sa robe ou ses cheveux ? Et avant de la quitter... s'était-elle attardée à chacun des baisers qu'elle lui avait donnés sur les joues ou l'avait-elle embrassée froidement comme à l'habitude ? Elle connaissait la réponse à chacune de ces questions et un serrement violent se produisait en elle. De là les sanglots, la journée durant. Lui avait-elle déjà dit je t'aime autrement que dans une carte de souhaits ?

Je tourne le robinet de la douche du bout des doigts en restant à l'extérieur pour ne pas goûter à l'eau toujours trop froide du matin. Je fais le test avec ma main avant d'entrer. C'est bon. Lorsque je suis lavée, habillée et que j'ai mangé, je cherche désespérément quoi faire. J'appelle Amélie qui a des cours tout l'après-midi et qui a rendez-vous ce soir, enfin, avec Jonathan Provost. C'est la vedette de l'école parce qu'il est champion provincial de natation, mais surtout parce qu'il est tellement trop génial avec sa casquette rouge et son air ultra-confiant. Elle me rappelle demain sans faute pour me raconter tous les détails de sa soirée. Je l'imagine se préparant pour aller au cinéma. Sa mère doit être aussi excitée qu'elle. Elles doivent toutes les deux virer la garde-robe à l'envers pour faire d'Amélie une jolie princesse, tout à fait sexy et juste assez classe. Je les vois

toutes les deux, sautant et riant sous les vêtements qu'elles lancent dans les airs. Et puis quand le choix définitif est fait, Marie regarde sa fille. Amélie voit dans les yeux de sa mère qu'elle est absolument magnifique.

Je me sers un grand verre de lait. Depuis trois jours que je ne l'ai pas prise, j'avale donc deux pilules en buvant mon lait d'un seul trait. Avec un linge à vaisselle que je mouille, j'essuie une goutte qui est tombée sur le comptoir. Je lave en faisant des cercles de plus en plus larges et, bientôt, je lave la cuisinière, le dessus du réfrigérateur et les armoires. J'ouvre le tiroir où se trouve la cuillère, je la prends, j'hésite, je la re-dépose dans le tiroir. La cuisine brille. Beau travail.

Je me demande si Jérémie est derrière son comptoir aujourd'hui, ce qu'il fait. Sûrement avec des copains ou avec son père. Je me demande si sa mère lui manque.

Je mets mon manteau, ma tuque et mes mitaines pour sortir. Il tombe une petite neige. La première de la saison. Il fait doux ; ça sent l'hiver. En marchant, je sens le bout de mon nez se refroidir. Sensation agréable. Comme quand j'étais jeune et que je marchais avec Caroline pour aller à l'école. Je marche prudemment sur les flaques d'eau qui ont gelé pendant la nuit. J'aime encore voir mes pieds briser doucement la glace fragile. J'aime surtout le son que ça fait. La grosseur et l'abondance des flocons forment un voile fluctuant devant le paysage. Pourtant, près d'un arbre dénudé de ses feuilles, je vois un jeune garçon, peut-

être un de ceux qui s'abritaient sous le balcon de cette même maison il y a quelques semaines. Il est debout, près de la rue. Un manteau gris, les manches arrêtant trop tôt sur les poignets, les mains nues. De toutes petites mains qui pendent le long d'un corps immobilisé. Seuls les pieds résistent au froid. Ils frappent contre le sol ou l'un contre l'autre, pour se garder en vie. Je cesse mon petit jeu, je suis là, hypnotisée par ce jeune garçon. Tout à coup, une voix autoritaire. La tête d'une femme dans l'embrasure de la porte. Le jeune garçon met les mains dans ses poches et retourne lentement, tête baissée, vers la maison.

Je marche, de moins en moins ravie par le spectacle de l'hiver. Je m'arrête et je regarde vers le ciel. La neige tombe en des milliers de particules qui, à cet instant, semblent toutes se diriger vers moi. J'aimais avoir ce point de vue lorsque, petite, je me couchais dans la neige, sur le dos et que je regardais au ciel. Parfois, après le souper, ma mère me rhabillait pour que je puisse aller jouer dehors. C'est là que la pluie de flocons était la plus impressionnante. Quand il faisait noir. Ma mère m'observait par la fenêtre et elle cognait quand je devais rentrer. J'aimais quand il faisait chaud dans la maison, mais que mon visage était encore froid. Mon père prenait mes deux joues rouges entre ses grosses mains pour les réchauffer.

Je parcours les rues de mon quartier que je connais mieux maintenant. Je me retrouve instinctivement devant la boutique. Je me sens coupable d'être là et de

ne pas entrer pour saluer madame Rosalie. J'entre donc. Elle est au téléphone, elle me regarde et me sourit mais, cette fois-ci, c'est un sourire de compassion. Comme si elle me disait « pauvre enfant, tu n'as donc rien de mieux à faire par une journée de congé que de te retrouver ici. » J'entre, ridicule en effet, de ne pas savoir occuper le temps. Elle raccroche, approche un tabouret près du sien en m'invitant à m'asseoir. Je crois que c'est aujourd'hui que madame Rosalie a réellement fait ma connaissance. Elle sait maintenant que je mène une vie plutôt vide. Que le travail qu'elle me donne chaque jour n'est pas une corvée, mais une raison valable de sortir du lit le matin. Je ne sais pas comment nous en sommes arrivées là, mais je lui ai parlé de Jérémie, de ma mère. Sans ressentir un besoin irrépressible de tout lui raconter, je l'ai sentie ouverte. Avant de quitter, elle s'est approchée de moi pour me serrer dans ses bras. Les bras le long du corps, je l'ai laissée m'envelopper sans participer à la tendresse du geste. J'ai souri timidement et je suis retournée vers chez moi en me disant que madame Rosalie était une grande dame, de celles qu'on devrait élire au poste de protectrice de la société. Il est l'heure de souper et je décide de me payer une gâterie.

La gentille pâtissière, même si elle est occupée à servir d'autres clients, prend le temps de se tourner vers l'entrée pour m'offrir un sourire. Comme une chaleur sortie tout droit des fourneaux. Je regarde les doux trésors, je sens, je goute presque. Rien de comparable avec les petites-bouchées-au-chocolat-sans-sucre-50%-moins-de-gras-au-goût-bien-entendu-tout-à-fait-naturel de ma mère. J'assume absolument le brownie décadent que je commande. Je m'installe à une

table. Je souffle sur les miettes que le dernier client a laissées. J'ouvre mon berlingot de lait, j'y insère la paille et j'attrape doucement ma pâtisserie. Je la tiens à l'aide des cinq doigts de ma main droite pour que rien ne tombe. Je mange par petites bouchées en laissant fondre le gâteau sur ma langue. À chaque fois, une gorgée de lait, pas trop, il ne faut pas noyer le goût. Des bouchées de plus en plus petites pour qu'il en reste le plus longtemps possible. À la toute fin, je regarde autour de moi et je constate que la place est bondée. Je m'assure que personne ne me voie et je lèche chacun de mes doigts avant de les essuyer sur une serviette. Je jette mon berlingot vide et dépose mon cabaret sur la poubelle. Je finis de m'habiller dehors, où il fait plus froid. Je rentre chez moi, gavée. On dirait presque que le chat s'est ennuyé ; il est là, près de la porte, miaulant. En voyant son bol de nourriture vide, je comprends. La soirée s'annonce longue. Je m'allonge sur la causeuse et je m'endors.

On sonne à la porte, je sursaute, j'ai peur. Je ne sais pas quelle heure il est ni depuis combien de temps je dors. Je me lève, enveloppée dans ma couverture jaune et j'approche de l'œil magique en essayant de me souvenir si j'ai verrouillé la porte. Jérémie. J'ouvre. Il me dit qu'il passait par ici. Je me coiffe d'une main rapide, inquiète de l'allure que je dois avoir. Excitée aussi que son excuse soit aussi peu valable. Encore apeurée, je l'invite à entrer et il devine que je m'étais assoupie. Vu l'éveil trop brutal, le reste de la soirée reste enveloppé dans un nuage, comme un rêve qui nous laisse perplexe au réveil.

Nous prenons place sur la causeuse et il me prend la main délicatement. Je m'approche et l'embrasse, encore endormie. Doucement, en lui caressant la nuque. Je sens ses mains perdues dans mon dos. J'embrasse son visage, ses joues, son front, ses yeux, je recule la tête pour mieux le voir. Je frotte mon visage contre le sien pour mieux le sentir. Il souffle plus fort, plus vite dans mon oreille. Une main dans mon cou, sur mon sein. Je me lève d'un bond pour aller chercher de la bière dans réfrigérateur. Je me rassois, il fait moins chaud. On discute. J'ai le temps de boire deux bières avant qu'il ait en ait bu une. Je sens l'alcool prendre doucement le dessus. Jérémie s'approche à nouveau. Il relève mon chandail et détache mon soutien-gorge en m'embrassant. Pendant qu'il se déshabille, je tire la couverture sur mon corps nu. Il me rejoint.

Je n'ai pas tenté de l'arrêter ni même de le ralentir. Je n'ai pas empêché ses mains de caresser mes seins, ni ses lèvres de prendre possession de mon corps. Je n'ai pas dit non. Je l'ai mordu dans le cou, peut-être un peu trop fort. Il n'a pas bronché, il a accéléré le rythme. Je n'étais pas la première. Je n'avais qu'à réagir. Lever le bassin ou changer de regard, l'air de dire : « t'es absolument génial ». Une exécution, une routine. Suivre le rythme. Autour, aucun bruit. Juste son souffle qui guide le mien. Dans un dernier grand coup, il a gémi avant de s'écrouler. Je remonte la couverture sur ma poitrine et je le regarde. Il a l'air fier de sa performance. Je lui dis que c'était la première fois. Il sourit. On discute ; on ne s'embrasse plus. Un baiser seulement avant qu'il me quitte. Que son père ne s'inquiète.

Je pensais qu'après, je me sentirais femme. J'étais assise sur la causeuse, les genoux repliés contre ma poitrine, comme un enfant qui vient de faire une bêtise.

Maman. Sur son fauteuil, dans le salon. Elle s'ennuie déjà de sa mère. Elle ne lui avait pas dit Je t'aime. Ni la dernière fois ni la fois d'avant. Ses sœurs se sont rassemblées pour pleurer. Maman reste seule ; ça pleure mieux. Elle essuie les larmes qui coulent sur son visage. Parfois, elle en échappe une qui tombe sur son pantalon, le beige, celui des journées pluvieuses. Mon père s'est sans doute assis quelques minutes ; timidement près d'elle, souhaitant très fort qu'elle dise quelque chose. Elle n'a rien dit, n'a pas levé les yeux. Il est allé tuer le temps dans le garage. A trouvé une autre stratégie de rangement pour ses outils. Il lui proposera de faire livrer des mets chinois pour souper.

Emmitouflée dans ma couverture, je fouille dans mes vêtements pour trouver mon vieux pyjama de flanelle. Je l'enfile avant de m'endormir. Demain, peut-être que je serai différente.

Ça frappe à la porte. J'entends Amélie qui m'ordonne de lui ouvrir. Je me lève et je m'efforce de sourire en ouvrant la porte. Elle entre, enlève son manteau, tout énervée. Elle se précipite sur la causeuse et m'attend sous ma couverture. Viens que je te raconte. Je m'installe près d'elle. Malaise. Je faisais l'amour au même endroit quelques heures avant. Elle serre la couverture dans ses mains, les yeux

grands. Il est vraiment trop génial. Si je savais, je ne peux imaginer à quel point. Elle soupire, gesticule. Ils se rencontraient au restaurant près de l'école à huit heures. Jonathan était déjà là quand Amélie est arrivée vers sept heures et demie, splendide. Ils ont bu un chocolat chaud et ont mangé un morceau de gâteau ensemble dans la même assiette, c'était absolument magique, vraiment. Ils sont allés au cinéma voir un film dont elle ne se souvient pas du titre. Elle a attendu tout le long du film que Jonathan ose l'embrasser, mais lui a préféré attendre plus tard. Il n'a rien d'un mauvais garçon, qu'elle m'assure. Toutes ces rumeurs qui courent à son propos ne sont que des inventions des garçons jaloux et des filles qui ne lui plaisent pas. Il lui a même dit qu'elle était jolie, et elle est là qui s'étonne d'autant de bonté. Devant chez elle, parce qu'il est tellement-trop-gentil-et-tellement-mignon qu'il a marché avec elle pour la reconduire, il s'est commis. Elle est devant moi, elle ne sait plus quoi faire de ses mains, elle a envie de crier à quel point Jonathan Provost est extra-hors-de-l'ordinaire. Il l'a embrassée, doucement, ça goûtait bon. Ils se reverront, c'est absolument génial. Et puis, moi, qu'est ce que j'ai fait hier soir ? Rien. Rien du tout.

Amélie a eu des tonnes de copains, chacun étant extra-ordinairement-attachant à sa façon. Chaque fois c'est l'extase. Avec certains d'entre eux, elle est allée jusqu'au bout. Toujours génial, le lendemain. Absolument nul dès que comparé au nouveau. Elle sait que, pour moi, c'est le néant. Pourtant, hier, avec un garçon que je connais à peine, je me suis ouverte, docile. J'ai toujours raconté à Amélie mes mésaventures à ce sujet, deux vraies amies pour qui les

confidences vont de soi. Ce matin, les mots ne se présentent pas, ni sur le bout de ma langue, ni comme une boule dans la gorge. Ils tourbillonnent quelque part dans le bas de mon ventre. J'agrippe le chat, le serre contre ma poitrine. Amélie ne voit rien à l'intérieur de moi. L'extérieur seulement. Mon pyjama, mes cheveux ébouriffés par la nuit, mes yeux avec l'ombrage en dessous. Je nous tartine du pain avec du beurre d'arachide et nous sers chacune un grand verre de lait. Elle me parle de comment il parle, de comment il mange, de comment il embrasse. Je lui dis que je travaille demain et que mes deux journées de congé m'ont permis de me reposer. On décide d'aller faire les boutiques du centre-ville. Elle m'attend pendant que je me douche, que je m'habille.

On prend l'autobus. Elle, survoltée par son Jonathan, moi, encore perdue dans le brouillard de ma soirée. On ne parle pas jusqu'à ce qu'on descende. On entre dans des boutiques où les vendeuses nous regardent de la tête aux pieds avant de nous dire bonjour. Amélie fait de belles trouvailles qu'elle me montre, impressionnée. Des prix exorbitants. On sort, les mains vides. On finit l'après-midi dans un resto branché au décor moderne. Fières d'avoir été raisonnables, on se récompense avec un club sandwich double fromage. Amélie me met au courant des derniers développements à l'école. Noémie a laissé Marc-André et elle est maintenant avec Étienne, le gars plus cool que son ombre. Turcotte et sa bande ont finalement été renvoyés de l'école ; on a trouvé une quantité considérable de marijuana dans le sac à dos de Carl Malaison. Je me dis qu'il faudra bien que j'y retourne un jour. Je me demande si quelqu'un s'est aperçu

que je n'étais plus là. Assurément, on a dû chercher à un moment ou à un autre, l'épouvantail derrière Amélie. La directrice a sans doute téléphoné à la maison pour savoir si mon départ était définitif. Un coup franc à la tête de ma mère qui s'imaginait que j'étais chez une amie et que je reviendrais sous peu. Elle tente l'esquive. Nous allons rediscuter qu'elle répond pour rassurer la directrice. Elle raccroche, décontenancée. Sa fille a même abandonné l'école. Défaite, elle s'écroule lorsque ses sœurs lui demandent de mes nouvelles. Ce qu'il advient de Sophie ? Elle contourne la question pendant quelque temps mais, au bout de deux ou trois appels, elle flanche. Sophie a quitté la maison. L'adolescence, une mauvaise période à traverser. Elle imagine ses sœurs qui discutent entre elles de sa compétence en tant que mère. Satisfaites probablement de voir leur aînée échouer. C'est avec l'orgueil en miettes qu'elle a dû se présenter à la dernière réunion de famille. Et mes oncles, plus vrais, plus francs, qui trinquent avec mon père pour mieux parler d'autre chose.

On se quitte, Amélie et moi, en se promettant de se rappeler dans la semaine, lorsqu'elle aura revu son Jonathan et qu'elle aura à nouveau besoin de libérer son trop-plein d'enthousiasme.

En entrant dans l'appartement, je retrouve ma causeuse. Je prends le chat sur mes genoux, il se couche pour mieux se faire caresser. Je sens encore les mains de Jérémie sur ma poitrine. Je revois sa nuque et la sueur qui perle sur son front. Pression dans le bas de mon ventre. Je fixe le vide. Je souhaite le voir

apparaître à nouveau. Je veux qu'il me prenne encore et qu'il m'emporte. Être ailleurs avec lui, me voir dans son regard. Ce soir, il ne s'est pas présenté. Mon père n'est pas venu non plus depuis son dernier téléphone. Trop occupé à tourner autour de ma mère sans savoir quoi dire.

J'ai eu du mal à m'endormir ce soir-là, plus seule qu'à l'habitude. Je suis entrée dans une chambre en marchant sur la pointe des pieds. Lumière intense. Sur un lit d'hôpital, un corps caché sous un drap blanc. Le plancher, les murs et le plafond, blancs. Je suis vêtue de blanc ; j'ai des gants de caoutchouc. Je m'approche du lit et je soulève lentement le drap. Grand-mère, pâle, sans fard. Les yeux fermés. Morte. Je tire encore sur le drap. Je vois ses bras maigres qui sortent de sa jaquette. Je fais le saut. Une araignée noire. Elle était en dessous de grand-mère. Je laisse tomber le drap. Je regarde partout autour. Une autre araignée sur le plancher. Dans une armoire, dans un coin de la pièce, une pile de draps blancs. J'en prends un que j'étends pour couvrir l'araignée. Il y en a une autre près de mon pied. Je la cache avec un autre drap. De partout, elles sortent, de plus en plus grosses. J'ai peur et je retourne à l'armoire pour prendre des draps. La pile ne diminue jamais. Bientôt, la chambre est entièrement couverte de draps blancs. Je retourne voir grand-mère. De sa bouche, pareille à celle de maman, pareille à la mienne, une araignée sort.

Le téléphone me réveille. Je panique. La nuit, le téléphone annonce toujours des mauvaises nouvelles. Je pense à grand-mère qui est pourtant déjà morte. Quand

grand-père est mort, il y a plusieurs années, grand-mère avait téléphoné au beau milieu de la nuit. Maman avait répondu et, en larmes, grand-mère lui avait appris la nouvelle. Mon père et moi avions rejoint maman au salon. Elle pleurait sans pouvoir parler. Papa a tout de suite deviné de quoi il s'agissait. Il s'est assis près de maman. Et sans rien dire, il lui caressait le dos. Je ne comprenais rien. Papa m'avait finalement amenée dans ma chambre pour m'apprendre que grand-papa était parti au ciel, qu'il ne reviendrait plus et que maman était très triste de perdre son papa. Il m'a aidée à me changer et nous sommes allés tous les trois rejoindre grand-mère à l'hôpital. Il y a deux ans, c'est Jean-Yves qui a téléphoné pendant la nuit. J'ai répondu, endormie, et j'ai continué d'écouter la conversation lorsque mon père s'est emparé du combiné. L'opération de Léo avait échoué, il était mort sur la table d'opération. Léo et Jean-Yves travaillaient souvent avec mon père dans le garage. Des amis du bureau qui tenaient des propos que ma mère trouvait parfois déplacés. Ils s'entendaient bien tous les trois. Souvent, des fous rires provenaient du garage. Papa était très triste de perdre Léo.

Je cherche à tâtons le téléphone. Je répons, apeurée. Rien. Le silence et la ligne qui coupe. Est-il arrivé quelque chose ? Simplement un faux numéro. Seuls Papa et Amélie savent mon numéro. Et le chat qui court partout, excité sans trop savoir pourquoi. Je m'assois. Peut-être que maman va plus mal que je ne le crois. Que papa voulait me prévenir mais que maman l'a surpris à la dernière seconde. Je n'arrive plus à dormir. S'il lui arrivait quelque chose. Elle ne sait rien de moi, de ce qui me garde ici, dans ce minuscule appartement. Elle ne sait rien

de ce qui m'a poussée à partir. Mais, surtout, je ne sais rien d'elle. Je sais qu'elle pleure sans cesse depuis quelques jours. Triste d'avoir perdu sa mère, peut-être aussi d'avoir en quelque sorte perdu sa fille. Je n'aurais qu'à téléphoner à la maison. Demander des nouvelles, simplement. Et si ma mère répond. Est-ce qu'elle m'en veut trop pour me parler ? Peut-être a-t-elle choisi de faire une croix sur sa fille, d'accepter qu'elle soit partie. Qu'est-ce que je lui dis ? À trois heures du matin, elle sera endormie, à moins qu'elle ne soit encore dans le salon, en robe de chambre, tenue éveillée par un trop grand chagrin. Peut-être qu'elle aura peur elle aussi de recevoir un appel la nuit. Peut-être s'inquiètera-t-elle pour moi. Peut-être sera-t-elle contente de me savoir en vie et en santé. Je serai rassurée, moi aussi. Habitée à la noirceur, je décroche le téléphone et je signale le premier numéro de téléphone que j'ai appris par cœur, celui que je devais réciter sans hésiter à madame loulou, ma professeure de maternelle. Ma main tremble. Les yeux du chat me fixent. Un coup... deux coups... Oui, une voix rauque et endormie, celle de ma mère.

Je te réveille ? Que je lui demande, faute de trouver quelque chose de pertinent à dire. Comment tu vas ? Qu'elle s'empresse de répliquer. Je m'excuse, déjà en larmes. Long silence. Je retrouve mes esprits. Papa m'a appris pour grand-mère... Silence. T'aimerais qu'on se voit, Sophie ? Où tu veux, tu n'es pas obligée de venir à la maison. Dans ma tête, je ne sais pas trop. D'accord que je lui dis, au petit café sur Dubreuil vers midi demain. On raccroche sans élaborer. Je m'assois, les deux mains dans le visage. Je me lève et d'une armoire, je sors

du beurre d'arachide et de la confiture. J'avale quatre tartines que j'arrose d'un grand verre de lait. J'ingurgite ensuite tout ce qui me tombe sous la main : de la crème glacée et du yogourt à même leur contenant, trois rangées de biscuits, une brique de fromage et des croustilles au ketchup. Rapidement, j'ai vidé tout ce que j'avais de nourriture. Gavée, sur le point d'exploser, je m'étends sur ma causeuse. Je roule sur le côté pour essayer de dormir. Mon corps me punit de l'avoir ainsi traité. J'ai vu toutes les heures sur mon réveille-matin avant que le soleil se lève. Sept heures. Je me lève, fatiguée de ma nuit. La douche. Entre les orteils, derrière les oreilles. Je dînerai avec maman ce midi. Je choisis mes pantalons gris, trop serrés. Je change trois ou quatre fois d'idée. En fouillant dans mes vêtements, je trouve ma jupe noire, celle que maman avait choisie avec moi pour le réveillon de Noël de l'an dernier. Je prends des bas-culottes. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours détesté les bas-culottes. D'abord, parce que je me trouve vraiment ridicule devant une glace en bas-culotte. Et puis, toute la journée à les sentir descendre, à fuir le regard des autres pour arriver à les remonter subtilement. Je les enfile donc, connaissant trop bien ma mère. J'essaie un chemisier blanc. Une vraie bonne petite fille, prête à servir la messe. Non, pas de ça. J'enfile un chandail bleu en petite laine. Une bonne fille quand même. Je remonte mes cheveux en queue de cheval que j'attache avec un ruban blanc. Je tapote un peu mes joues.

Quand j'entre dans la boutique, madame Rosalie s'étonne. Elle apprécie mon effort. Nous avons beaucoup de travail. Plusieurs commandes pendant mon

absence. Nous travaillons sur des arrangements pour des funérailles. Grand-mère. C'est demain qu'on l'expose. Comme un tableau ou un trophée, comme un papillon qu'on capture et qu'on épingle sur une toile. C'est demain qu'on défilera les uns derrière les autres pour dire à grand-mère des choses qu'on n'a pas eu le courage de lui dire de son vivant. Des détails gênants. Tu es magnifique ou je t'aime. Je verrai maman ce midi. Madame Rosalie sourit, fière de moi. Prends le temps qu'il faudra ma belle. Le temps qu'il faudra, pour quoi ? C'est aux funérailles de grand-mère que j'aurais revu maman si le téléphone n'avait pas sonné hier soir. Dans une robe noire, les yeux bouffis. Elle et moi. Le temps suspendu par la douleur. J'assemble délicatement les fleurs, pour enjoliver la mort. Je regarde l'heure qui prend son temps. Qu'aurais-je fait ? Fille ingrate. J'aurais pleuré discrètement, coupable d'alourdir la peine de ma mère. Je l'aurais peut-être embrassée froidement sur les joues sans rien dire, comme elle le faisait elle-même avec sa mère. Peut-être qu'avec une force surhumaine, j'aurais pu m'approcher d'elle doucement. J'aurais pu lui dire que je suis désolée. Et c'aurait été une première de lui offrir ma compassion. Parce que jusqu'à maintenant, rien de tel. J'ai parfois été triste de la voir déçue du travail ou peinée de l'attitude passive de mon père. Jamais les mots pour lui dire, jamais le courage de me ranger de son côté.

Quelques clients heureux, de belles surprises. Une douzaine de roses pour une demande en mariage. Madame Rosalie qui sourit naturellement à chacun. Le secret. Chaque matin, un jour nouveau. Ouvre les yeux, un mari souriant et

amoureux malgré les années qui passent. Heureux depuis vingt-cinq ans d'aller cogner des clous sur les chantiers. Le téléphone hebdomadaire de son fils parti étudier la chimie organique dans une université américaine. Elle marche jusqu'à la boutique, déjà comblée. Elle entre, souriante, en humant le parfum des fleurs qu'elle soigne et qu'elle vend chaque jour. Quant à moi, aujourd'hui, j'ai les mains tremblantes. Je souris tant que je peux. Je n'ai pas dormi de la nuit. Et je revois ma mère que je n'ai pas vue depuis deux mois. Plus l'heure approche, plus je passe régulièrement devant la glace de la salle de bain. Je refais ma queue de cheval, remonte mes bas-culottes. Madame Rosalie me libère à onze heures trente. Elle me regarde et me répète que je suis belle. Sourire en coin, clin d'œil. Elle m'ouvre elle-même la porte.

Il fait très froid aujourd'hui. À l'arrêt d'autobus, je mets mes mains sur mes oreilles. Avec ma queue de cheval, je ne pouvais pas mettre ma tuque. Mes grosses mitaines font le travail. Un homme en long manteau noir, qui porte une mallette. L'autre main dans la poche, le cou enfoncé entre les épaules. Une jeune femme. Coquette. Rose, noir : le pantalon, le manteau, le chapeau, le foulard et les gants. Même le petit sac à main : rose tacheté noir. Elle résiste au froid, le menton bien haut. Mis à part le nuage qui sort de sa bouche lorsqu'elle expire, rien ne la trahit ; l'hiver n'aura pas raison de sa beauté. Nous sommes une dizaine à attendre. Personne ne parle. Sauf un homme. Il parle, seul. On ne comprend pas ce qu'il dit, mais il est fâché. Il s'en prend à quelqu'un, les yeux vers le ciel. Un vieux pantalon gris, sale. Un manteau vert et violet. Une tuque de

laine. Les autres l'observent du coin de l'œil. Ils se regardent entre eux, de brefs coups d'œil pour se féliciter de ne pas être comme lui. C'est en piétinant le sol, les mains sur les oreilles que je lutte contre le froid. Lorsque l'autobus arrive, on entre un derrière l'autre. L'homme qui vocifère nous toise et repart en marchant, toujours en colère.

J'ai du mal à m'imaginer face à face avec ma mère. Les rares véritables discussions que j'ai eues avec elle se sont déroulées dans le salon. Assises pas trop près l'une de l'autre. Elle s'adressait à moi en regardant le mur. Je lui répondais de la même façon. Pas question de se laisser attendrir par son regard. Pas question qu'elle voit du mépris quelque part dans l'expression de mon visage. Jamais de chicane. Toujours le même ton. Contrôle. Pour le camping, c'est non. Elle dit ça sur le même ton que si elle me donnait sa recette de sauce à spaghetti. Et ma réplique est incisive ; un silence haut et fort. Et elle enchaîne avec ses arguments. Des décisions toujours prises pour mon bien. Reste que mes amis trouvent toujours une raison pour parler de cette fin de semaine où ils se sont tous retrouvés dans un camping de Lanaudière, où Maxime et Olivier ont chanté et joué de la guitare toute la nuit, pendant que les autres s'y mettaient aussi pour les refrains. Une fin de semaine, paraît-il, inoubliable, où des tonnes de souvenirs sont nés. Des amis, de la musique, des guimauves sur le feu, vraiment, il valait mieux que je n'y sois pas.

Je descends de l'autobus, encore saisie par le froid toujours plus mordant. J'y suis presque, là devant elle. J'ai mal au ventre. Mes pieds vont plus vite que moi. Ils me traînent vers le café, alors que moi, je suis clouée au sol. Assise sur le trottoir, une fille de mon âge. Les cheveux, les vêtements, les ongles, les yeux, tout en noir. Une couverture sur les genoux, elle tend un verre de plastique. J'imagine sa mère, dépassée par les événements, qui pleure dans sa cuisine. Je dépose de la monnaie dans le verre. Elle dit merci, indifférente, le regard vide. Je suis devant le café, mes pieds, solidaires, ne bougent plus. Je respire, enlève mes mitaines pour vérifier mes cheveux. Je tire la porte, j'entre.

Un comptoir vitré, des salades, des pains, des pâtisseries. Derrière, une jeune femme, occupée à préparer un sandwich. Au mur, de longs récipients de verre, des grains de café. Un homme vient me demander si je veux une table. Je vais faire le tour que je lui réponds. Je balaie la salle du regard. Des hommes d'affaires, des étudiants. J'avance. Tout au fond, seule à une table, ma mère.

Un tailleur noir, un chemisier lilas. Ses bottes pointues au bout de ses deux longues jambes croisées. Cachée dans l'angle du mur, je l'observe. Elle lève la tête au moindre bruit. Autrement, elle se tord les mains, regarde ses ongles, lisse ses cheveux. J'avance vers elle ; elle lève les yeux. Des cernes assombrissent son regard. Le maquillage ne suffit pas. En se levant pour m'accueillir, elle balaie du revers de la main quelques miettes restées sur la table.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE I :

Aspects théoriques

Il est risqué d'entreprendre une étude à partir d'un concept aussi mouvant que la relation mère-fille. En effet, si l'expression reste familière, elle doit faire l'objet d'une remise en contexte afin d'établir l'usage qui en sera fait ici. D'ailleurs, force est d'admettre que la maternité, par exemple, n'a pas une signification absolue ou univoque. Selon les différentes époques, ce que nous constaterons notamment en parcourant l'ouvrage d'Élizabeth Badinter, la perception du rôle de la mère évolue et se transforme. De plus, être mère n'implique pas la même réalité selon qu'on vit en Amérique du Nord ou en Asie. Par le fait même, le lieu et l'époque influencent également ce qu'on entend par « fille ». Si « mère » et « fille » voient leur définition se transformer ainsi, il faut considérer la malléabilité et la souplesse de l'expression « relation mère-fille ». Or, c'est de la société patriarcale occidentale qu'est issue la relation mère-fille telle que nous l'entendrons ici. En effet, nous verrons que la rigidité du système patriarcal a souvent, et longtemps, contraint les femmes au seul rôle de mère, rôle auquel on rattache une foule d'idées préconçues, heureusement remises en question de nos jours. Les spécialistes qui se sont penchées sur cette réalité et qui ont retenu mon attention s'inscrivent, pour la plupart, dans un courant de dénonciation. Sans se dire nécessairement féministes, celles-ci tentent toutes d'analyser les tenants et aboutissants du statut de mère imposé à la femme par le système patriarcal. Ouvrant dans différentes disciplines, elles proposent une vision alternative de la relation mère-fille.

Apports de la psychanalyse

Certaines chercheuses ont adopté un point de vue psychanalytique pour s'intéresser à la femme, à la maternité et au rôle voué à la mère dans une société où l'homme détient le pouvoir, autant dans la sphère publique qu'à l'intérieur des foyers. Les psychanalystes contemporains veulent ainsi réinterpréter le rôle de la mère dans la société occidentale actuelle. C'est ce que souligne Catherine Ladouceur dans son mémoire *Écrire le cri : la figure de la mauvaise mère dans Annabelle de Marie Laberge et L'obéissance de Suzanne Jacob* :

En psychanalyse, [...] certaines prémisses ont été grandement questionnées et plusieurs des fondements qui étaient tenus pour vrais ont été révisés ou critiqués. Luce Irigaray (1974), Nancy Chodorow (1978), Mariane Hirsh (1989) ont tenté de montrer la face cachée des théories freudienne et lacanienne par rapport au maternel, entre autres la façon dont l'expérience de la mère a été niée, ou du moins oubliée, dans la formation de l'identité de l'enfant, et comment le lien mère/fille est beaucoup plus puissant et révélateur dans la formation de l'identité féminine que le laisse croire la théorie du complexe d'Œdipe, telle que développée par les psychanalystes dominants¹.

Les psychanalystes qui nous intéressent ici sont justement celles qui donnent à la mère un pouvoir important mais qui, surtout, tentent de faire tomber les barrières qui emprisonnent la mère dans une dynamique qui finit par la mener au silence.

¹ C. LADOUCEUR. *Écrire le cri : La figure de la mauvaise mère dans Annabelle de Marie Laberge et L'obéissance de Suzanne Jacob*, [S.l.: s.n.], Thèse (M.A.) de l'Université de Sherbrooke-FLSH-Lettres et communications, 2000, p. 33.

Dans *Ma mère, mon miroir* (1979), Nancy Friday plonge d'abord dans son propre vécu en réfléchissant à la relation qu'elle avait jadis avec sa mère. Elle fait des constats et révèle plusieurs difficultés. D'entrée de jeu, elle déplore le manque d'authenticité qui caractérise sa propre relation avec sa mère. Elle raconte :

J'ai toujours menti à ma mère ; et elle m'a toujours menti. Quel âge pouvais-je avoir lorsque j'ai appris son « langage », pour appeler les choses autrement ? Cinq ans, quatre ans, ou moins ? Ce refus de tout ce qu'elle ne pouvait pas me dire, de tout ce que sa mère, déjà, ne pouvait pas exprimer, fausse encore nos relations².

À partir de sa propre expérience et en s'appuyant sur les témoignages de plusieurs psychanalystes, elle conclut qu'un mensonge perpétuel emprisonne les deux femmes. En fait, celles-ci seraient forcées de se fondre dans un canevas rigide qui ne laisse de place ni aux inquiétudes de la mère ni aux questionnements de la fille. Friday a rêvé d'une conversation dans laquelle sa mère, en toute franchise, lui aurait dévoilé ses angoisses et ses faiblesses :

Il y a certaines choses que je connais, et je te les apprends. Le reste – la sexualité et tout ça – je suis tout simplement incapable de t'en parler, pour la bonne raison que je ne vois pas très bien où j'en suis moi-même [...]. D'une certaine façon, je me sens plus près de ton âge que de celui de ma mère. Je n'ai pas en moi cette certitude sereine de déesse-mère qu'elle possédait et que toutes les femmes sont censées avoir³.

Mais, dans la réalité, la mère de Friday n'a jamais voulu laisser paraître la moindre faille ou, du moins, n'a jamais réussi à exprimer ce qu'elle ressentait face à cette fonction qui lui était attribuée. La mère doit alors taire ses humeurs pour ne laisser paraître que l'amour inconditionnel qu'elle doit éprouver pour ses

² N. FRIDAY. *Ma mère, mon miroir*, Paris, R. Laffont, 1979, p. 15.

³ N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 15.

enfants. Pourtant, Friday soutient que l'amour que la mère porte à ses enfants n'est pas différent des autres types d'amour et qu'il est aussi sujet aux remises en question. Friday cite le Dr Robertiello qui traite du problème majeur que constitue l'illusion qu'entretient la mère en voulant, à tout prix, laisser voir un amour parfait pour sa fille: « Tout comportement insincère, surtout s'il se déguise en amour, crée les pires problèmes⁴. » Friday renchérit : « L'habitude est prise pour toute la vie : l'amour ne peut être que feint, instable, et, au mieux, il n'est accordé qu'à contrecœur⁵. » L'auteure soutient qu'il reste préférable que la mère soit honnête avec sa fille même si c'est pour lui faire part des sentiments négatifs qu'elle ressent à son égard. Les filles accepteraient plus facilement cette vérité que le mensonge entretenu par leur mère.

Friday se demande ce qui pousse les femmes à entretenir l'image d'une relation sans faille avec leur fille. Selon elle, il s'agirait d'une conception toute faite de la relation mère-fille, issue de la société patriarcale. Depuis les temps modernes, on considère que la femme naît avec l'instinct maternel. Le Dr Robertiello, interrogé par Friday, affirme :

Les femmes doivent se débarrasser de ce mythe, qui les met à la merci d'une société phallocrate. Les hommes sont « certains » que les femmes sont faites pour être mères. Mais chaque femme, du fond du cœur, quand elle a un enfant, n'en est pas tellement « certaine ». Elle devient comme paralysée, compte sur les autres pour lui dire ce qu'il faut faire. La suprématie masculine utilise le mythe de l'instinct maternel pour renforcer sa position de puissance⁶.

⁴ N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 52.

⁵ N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 52.

⁶ N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 29.

Or Friday rappelle l'observation d'Adrienne Rich selon qui l'infanticide maternel : « était le crime le plus fréquent en Europe occidentale, du Moyen-Âge à la fin du XVIII^e siècle ». Elle affirme que l'idéalisation de la maternité n'est rien d'autre qu'une construction figée par la société patriarcale. La mère se voit obligée de répondre aux attentes de la société et déplore de ne pas savoir élever son enfant avec naturel. Friday s'oppose catégoriquement à cette idée d'instinct maternel, cet amour inné de la mère pour l'enfant qu'elle met au monde. Cette conception de la maternité efface nécessairement la femme derrière la mère :

[L'instinct maternel] idéalise la maternité au-delà des possibilités humaines. Une coupure dangereuse s'établit. La mère *sent* le mélange d'amour et de ressentiment, d'affection et de révolte qu'elle éprouve pour son enfant, mais elle ne peut pas se permettre de le *connaître*⁷.

La relation entre la mère et la fille se voit compromise par le manque de spontanéité de la mère. C'est ce qui explique, selon Friday, que la mère et la fille s'apprécient davantage lorsqu'elles prennent leurs distances, et que la mère se libère de son rôle. L'auteure parle ainsi de sa propre expérience : « Plus je prends de l'âge, plus [ma mère] s'éloigne de mon enfance et de son rôle rigide de mère, plus elle devient une femme intéressante⁸. » Ce rôle de mère parfaite que la société patriarcale exige de la femme implique aussi qu'elle fasse fi de sa sexualité :

Aucun stimulus érotique ne doit se faufiler dans la conscience de la petite fille, aucune plaisanterie graveleuse ; elle ne doit pas porter de vêtements suggestifs, elle ne doit pas se douter que le corps de sa mère a des réactions sexuelles. Si la mère n'y pense pas, n'en parle pas, ne réagit pas, la sexualité s'en ira. Pour détourner l'attention de

⁷ N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 29.

⁸ N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 16.

l'enfant du thème sexuel qui peut l'angoisser, la mère franchit le dernier pas : elle se déssexualise⁹.

Si la mère cache sa sexualité, sa fille comprendra tôt ou tard que c'est quelque chose de mauvais. Toujours selon Friday, une telle situation engendre les inhibitions de la femme à l'égard du sexe.

En bref, dans *Ma mère, mon miroir*, Friday dénonce la société patriarcale comme étant à l'origine de la construction de l'instinct maternel tel qu'on l'entend aujourd'hui, concept qui demande à la mère de posséder naturellement les capacités pour aimer et pour élever un enfant. Les mères se voient bouleversées lorsqu'en mettant un enfant au monde, elles sentent qu'elles ne correspondent pas du tout au modèle que la société leur présente. Elles cachent donc leurs inquiétudes et leurs faiblesses, se plongeant, elles et leurs enfants, dans un lourd mensonge. Les filles, surtout, seront déstabilisées en découvrant, peu à peu, la vérité à propos de leur mère, elle qui n'est pas si parfaite qu'elle voudrait le laisser croire.

Martine Ross, dans *Le prix à payer pour être mère*, va dans le même sens que Nancy Friday. En effet, elle s'objecte elle aussi au modèle de maternité inventé et entretenu par la société patriarcale: « Non, toutes les femmes ne désirent pas des enfants ; l'instinct maternel n'est pas *naturel, inné*, comme on le prétend¹⁰. »

⁹ N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 33.

¹⁰ M. ROSS. *Le prix à payer pour être mère*, Montréal, Remue-ménage, 1983, p. 5.

L'objectif de Ross est clairement présenté par l'éditeur dans l'avant-propos de l'ouvrage:

La maternité est politique : on ne saurait trop le répéter. Du corps des femmes au corps du pouvoir, cette réalité intime devient une *politique de la natalité* entretenant ses mythes, les réchauffant quand baisse la ferveur des femmes: il est *normal* de désirer et d'avoir des enfants. Confrontées à cette norme, les femmes paient le gros prix: de leur santé physique et mentale, de leurs énergies, de leur réalisation personnelle, de leur vie même. Voilà ce qu'il est urgent de dire, de dénoncer¹¹.

En adoptant un triple point de vue, celui de mère, de fille et de psychologue, Ross fait le même constat que Friday à propos de la maternité. Elle explore le vécu des mères en les interrogeant sur leurs expériences de maternité et conclue que la diversité des témoignages prouve l'impertinence d'un canevas unique, propre à la maternité. Même si l'étude proposée ne s'étend pas jusqu'à la relation mère-fille, Ross, en questionnant la maternité, pose des bases quant au rapport de la mère à ses enfants. Dans le chapitre qu'elle intitule « Si les femmes haïssaient les enfants » (on peut entendre : si les femmes se donnaient le droit de haïr leurs enfants), Ross se penche sur l'amour donné à celui ou à celle que la femme met au monde. Ces considérations s'avèrent fort pertinentes dans l'élaboration d'une réflexion sur la relation mère-fille:

On nous a inculqué toutes sortes d'images faussées de ce qu'est aimer un enfant, en plus de nous laisser croire que c'est facile d'aimer. Dans ces images stéréotypées de la réalité, on suppose qu'il n'y a pas de haine dans l'amour, que l'amour est un sentiment simple que n'accompagne aucune autre émotion que la joie. Toutes ces images laissent supposer que tout sentiment, tout désir, toute idée, toute action qui diffèrent des attentes créées sont en contradiction avec le sentiment d'aimer¹².

¹¹ M. ROSS. *Le prix* [...], p. 5.

¹² M. ROSS. *Le prix* [...], p. 223.

Ross déplore, comme Friday, que l'on croie que l'amour de la mère pour son enfant va de soi à moins, bien sûr, qu'on ait affaire à une mauvaise mère. Comme on l'indique dans la préface de son ouvrage, elle dénonce le mythe de la mère parfaite, en tant que construction du système patriarcal : « *Le prix à payer pour être mère* a le mérite de présenter une vision féministe de la maternité et montre la responsabilité du pouvoir – politique, social, économique, médical – qui impose aux mères un rôle aliénant¹³. » Même si Martine Ross s'intéresse essentiellement à la mère et à sa propre expérience de maternité, les constatations et les pistes de réflexion qu'elle propose font la lumière sur des concepts (l'instinct maternel, entre autres) trop souvent tenus pour acquis et qu'il est essentiel de déconstruire et de re-contextualiser.

En 1992, Jane Swigart publie *Le mythe de la mauvaise mère*, dans lequel elle revisite des concepts propres à la psychanalyse dans le but, avoué, de rendre justice aux mères. Elle se concentre sur la relation entre la mère et le jeune enfant, sans faire de véritable distinction entre le fait de mettre au monde un garçon ou une fille. Sa démarche consiste plutôt à interroger des psychologues, des spécialistes en psychiatrie infantile et des psychanalystes, en plus de présenter les témoignages de plusieurs mères. Elle explore en profondeur la subjectivité de la mère dans sa tâche d'élever les enfants. Les conclusions de Swigart rejoignent celles de Martine Ross, de sorte que, par des illustrations concrètes, elle met au jour le modèle maternel institué par le patriarcat. L'auteure prend notamment pour cible la position de Sigmund Freud selon laquelle la mère

¹³ M. ROSS. *Le prix* [...], p. 6.

est la source de toutes les difficultés émotionnelles, et qu'elle est, inévitablement, une mauvaise mère. À cela, Swigart réplique que la mère, même si elle éprouve des malaises dans son expérience de maternité, n'est pas pour autant une mauvaise mère. La solution réside, selon Swigart, dans l'acceptation de ces complications. Dès lors que la mère cesse de se comparer au modèle de la mère parfaite qu'on lui présente depuis sa plus tendre enfance, elle peut parler et admettre les difficultés que présente son expérience de maternité. Ainsi Swigart réclame-t-elle qu'on permette aux femmes de se défaire du modèle que leur impose la société patriarcale, modèle auquel elles adhèrent souvent de façon tout à fait inconsciente.

L'ouvrage de Marion Woodman, *Obsédée de la perfection* (1996), présente une autre sorte d'étude sur les comportements féminins problématiques issus de la culture patriarcale. L'auteure s'intéresse aux « comportements compulsifs face à la nourriture, à l'alcool, au nettoyage de la maison, bref, aux penchants excessifs de toutes sortes¹⁴. » Analyste jungienne, Woodman s'appuie sur des concepts précis de la psychanalyse et reconsidère les idées préconçues associées à l'homme et à la femme :

La masculinité et la féminité n'ont rien à voir avec le fait d'être enfermé dans un corps mâle ou femelle. Si nous sommes biologiquement femelle, le moi est féminin et nous portons en nous notre propre masculinité intérieure, ce que Jung appelle l'animus. Chez un être biologiquement mâle, le moi est masculin et l'homme porte en lui sa propre féminité, l'anima. Masculinité et féminité ne sont pas matière à genre bien que, dans notre culture occidentale, le fait de les avoir si longtemps identifiées avec le genre vienne embrouiller toute vision « libérée » du féminin et du masculin. C'est de cette vision libérée du

¹⁴ M. WOODMAN. *Obsédée de la perfection*, Lachine (Québec), Les Éditions de la Pleine Lune, 1996, p. 16.

masculin et du féminin, où la différence est psychologique plutôt que biologique, que je veux vous entretenir dans le présent ouvrage¹⁵.

Woodman tente donc de repenser la division homme/femme en écartant la distinction figée véhiculée par le patriarcat. Dans une perspective plus « libre », Woodman entreprend l'analyse de plusieurs cas où des femmes sont affligées de différentes obsessions. Elle présente des études de cas et des analyses de rêves de certaines de ses patientes pour mieux expliquer le féminin, un féminin qui serait le résultat d'un conditionnement social donné. Elle remarque d'ailleurs, à propos de ses analysantes et de la relation qu'elles entretiennent avec leur mère :

La plupart du temps, les sentiments que ces femmes éprouvent pour leur mère sont ambivalents : elles s'identifient inconsciemment aux idéaux maternels ou les rejettent totalement ; elles s'identifient inconsciemment à la mère nourricière et à la fille affectueuse tout en rejetant simultanément les deux rôles. Souvent inconscientes de la dualité de leurs sentiments et de la contradiction au cœur de leur personnalité, elles semblent s'accrocher à la vie tandis qu'elles se détruisent de façon systématique. Quand elles prennent conscience de cette dualité, elles s'appliquent à dissimuler le conflit réel derrière un masque de passivité silencieuse¹⁶.

Bien que l'étude de Woodman ne porte pas précisément sur la relation que les mères entretiennent avec leurs filles, elle expose les conséquences liées aux relations rarement authentiques qu'elles entretiennent. Il est intéressant de noter que, contrairement aux autres ouvrages dont il a été question jusqu'ici, Woodman adopte le point de vue de la fille. Ainsi, en observant le comportement obsessionnel de ses patientes, elle peut déceler les effets d'une relation ambivalente

¹⁵ M. WOODMAN. *Obsédée* [...], p. 19.

¹⁶ M. WOODMAN. *Obsédée* [...], p. 27.

avec la mère. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'elle explique le phénomène de la boulimie :

Si on ne comprend pas le besoin compulsif de nourriture qui découle d'une relation mère-fille, on risque de le voir mis en acte de façon destructrice. Si on le comprend, on aura peut-être la chance de trouver une solution créatrice. Ce que la conscience demande, c'est qu'on reconnaisse la différence qui existe entre l'apparence et la réalité, cette différence qui circonscrit l'ambivalence des sentiments de la fille à l'endroit de sa mère. D'une part, elle reconnaît tout ce que la mère a donné ; d'autre part, elle devine le côté négatif que cachent les présents de celle-ci, tout particulièrement le rejet de sa personne¹⁷.

Une fois de plus, ce qu'il faut retenir, c'est que l'aliénation de la femme par une culture patriarcale contrôlante vient s'immiscer dans la relation entre les mères et les filles, affectant directement l'équilibre de la fille.

Dans son ouvrage *Le sexe prescrit*, Sabine Prokhoris propose, quant à elle, une réflexion poussée sur la différence sexuelle. S'il est primordial, dans notre étude, de remettre en question la difficile relation mère-fille en tant que construction de la société patriarcale, il semble que nous devons partir de plus loin encore. En effet, Prokhoris s'insurge contre la rigidité du concept qu'elle appelle la « différencedessexes » en prenant soin de l'écrire en un seul mot pour dénoncer son caractère monolithique. L'auteure met en doute cette division homme/femme adoptée par notre culture patriarcale. Il semble que nous ne prenions pas conscience des graves conséquences qui découlent d'une telle conception des choses. Prokhoris lève le voile sur une réalité que nous tenons fermement pour acquise :

¹⁷ M. WOODMAN, *Obsédée* [...], p. 28.

Homme ou femme, il faudra donc qu'on se le tienne pour dit, et qu'on ne méconnaisse pas la « vérité » de l'ordre sexuel.

Cet ordre pourtant est-il autre chose que ce que Michel Foucault appelait un « dispositif de sexualité » ? C'est-à-dire l'effet, normatif, de certaines relations de pouvoir ayant trait au sexe, relations de pouvoir maintenues inquestionnées. Effet très concret et très tenace, car il traverse la trame de chaque existence, articulant nos liens les plus étroits en même temps qu'il sert de socle à la figure de la famille à laquelle notre organisation politique donne droit – et devoir – de cité¹⁸.

L'auteure identifie l'idéologie patriarcale comme étant la cause du maintien des individus dans l'ignorance et dans leur adhésion à une définition simple de la sexuation, idéologie qui confine chacun(e) à une réalité précise selon qu'il ou elle naît homme ou femme. C'est justement ce schème que Prokhoris veut ébranler en lançant :

[H]ors des exigences que soutient cet ordre [axé sur l'organisation de la « différencedessexes »] capable d'offrir à nos passions la plus merveilleuse des combinatoires, hors de ces exigences qui doivent être remplies pour que s'avèrent valides certains modèles selon lesquels s'organisera la question du sexuel et du sexué dans l'expérience humaine, la « différencedessexes » n'existe pas¹⁹.

Ainsi, l'auteure dénonce l'arbitraire dans cette distinction qui est considérée comme étant immuable entre l'homme et la femme. Alors que Friday et Ross tentaient de déconstruire le modèle de la mère parfaite, en prouvant l'inexistence de l'instinct maternel comme réalité ontologique, Prokhoris retourne à la base de l'institution patriarcale en martelant ses assises : soit la différence évidente entre l'homme et la femme. Elle déplore, par le fait même, que la psychanalyse ne s'arrête pas non plus à la remise en question de cette distinction. L'auteure demande :

¹⁸ S. PROKHORIS. *Le sexe prescrit*, Paris, Flammarion, 2002, pp. 11-12.

¹⁹ S. PROKHORIS. *Le sexe [...]*, p. 121.

Mais la tâche de la psychanalyse n'est-elle pas [...] de permettre que l'on perçoive enfin comment la construction « différencedessexes » constitue un déni, et des plus violents, des plus radicaux, envers d'autres façons de prendre ses marques dans la question de la sexuation ? Sa pratique tout autant que la pensée qu'elle peut en construire n'ont-elles pas à explorer les voies par lesquelles il serait imaginable de passer pour faire place à ces possibles barrés ? Ce qui conduirait sans doute à bien des révisions s'agissant des manières de concevoir et de vivre les liens entre les un(e)s et les autres, au sein d'un sexe comme entre les sexes²⁰.

Prokhoris critique aussi, plus concrètement, le modèle dont se servent les psychanalystes au sein de leur pratique. Elle soutient que ceux-ci exercent leur profession en respectant la structure binaire homme/femme que véhicule la culture patriarcale, tout en se laissant guider par cette « différencedessexes », sans jamais douter de sa pertinence. Ce serait dans l'inconscient que la différence des sexes prendrait racine alors que tous la considèrent comme faisant partie d'un ordre naturel : « l'ordre sexuel [...] est [...] un ordre inconscient [...] au sens où l'assujettissement à l'ordre sexué, qui est un ordre construit de toutes pièces autour du choix de certaines références qui interprètent le fait de la sexuation, plonge ses racines dans l'inconscient²¹. » Par conséquent, l'auteure déplore la conception fixe que certains psychanalystes ont de la distinction entre les sexes :

La différence des sexes [est une] « observation » à laquelle veulent aussi croire nombre de psychanalystes qui nous disent que les enfants « découvrent » la « différencedessexes », comme s'il s'agissait de pommes, de chats ou de parties du corps, oubliant, dans leur enthousiasme réaliste [...] à savoir qu'une différence, ça ne saurait s'observer²².

²⁰ S. PROKHORIS. *Le sexe* [...], p. 127.

²¹ S. PROKHORIS. *Le sexe* [...], p. 158.

²² S. PROKHORIS. *Le sexe* [...], pp. 145-146.

L'étude de Prokhoris permet donc de nuancer ce que l'on entend par « homme » et par « femme », dans la mesure où le système patriarcal a donné à ces mots une signification pleine d'impératifs qui ne seraient plus nécessairement pertinents dès lors qu'ils seraient prononcés dans un autre contexte, au sein d'une autre culture.

En somme, nombre de travaux issus de la psychanalyse, dont ceux de Friday, Ross, Swigart, Woodman et Prokhoris, permettent de questionner des idées préconçues quant au rôle de la mère (et de la fille) dans la société. Le système patriarcal impose des façons de faire que nous sanctionnons souvent sans réfléchir ; il s'agira ici de se libérer de ses contraintes idéologiques et non biologiques, afin de poser un regard objectif sur les conflits qui peuvent survenir entre une mère et sa fille.

Apports socio-historiques

Élisabeth Badinter, dans *L'amour en plus* (1980), met en doute, elle aussi, le concept d'instinct maternel. Toutefois, elle tire ses conclusions à partir d'une étude historique et sociologique. Cette philosophe soutient que sa discipline consiste justement à poser des questions, à revoir même les présupposés de l'histoire et de la biologie. En philosophe digne de ce titre, elle précise d'abord ce qu'elle entend par le concept de mère :

La mère, au sens habituel du terme [...], est un personnage *relatif* et *tri-dimensionnel*. Relatif parce qu'elle ne se conçoit que par rapport au père et à l'enfant. Tri-dimensionnel, parce que, en plus de ce double rapport, la mère est aussi une femme, c'est-à-dire un être spécifique doué d'aspirations propres qui n'ont souvent rien à voir avec celles de

l'époux ou les désirs de l'enfant. Toute recherche sur les comportements maternels doit tenir compte de ces différentes variables²³.

Déjà, Badinter se montre réfractaire aux préconceptions qui veulent que la mère réponde à une série d'exigences de dévouement. Dégagée de la définition toute faite qu'on rattache à la mère, l'auteure retourne jusqu'au XVII^e siècle pour découvrir que pendant longtemps, les mères confiaient leurs enfants à des nourrices. Dans la mesure où ces femmes étaient conscientes du sort probable des enfants ainsi placés (ils mouraient dans une grande proportion), Badinter doute de l'existence même de l'instinct maternel :

N'avons-nous pas trop souvent tendance à confondre déterminisme social et impératif biologique ? Les valeurs d'une société sont parfois si impérieuses qu'elles pèsent d'un poids incalculable sur nos désirs. Pourquoi ne pourrait-on admettre que lorsque l'amour maternel n'est pas valorisé par une société, donc valorisant pour la mère, celui-ci n'est plus nécessairement désir féminin²⁴ ?

Sans trop s'étendre sur la dynamique particulière découlant du patriarcat occidental, Badinter souligne elle aussi que les rôles de la femme et de la mère se voient déterminés par les valeurs de la société dans laquelle elle évolue. Elle se positionne alors dans le débat concernant l'existence de l'instinct maternel :

Pour quelles raisons la mère indifférente du XVIII^e siècle s'est-elle muée en mère-pelican au XIX^e siècle ? Étrange phénomène que cette variation des attitudes maternelles qui contredit l'idée répandue d'un instinct propre également à la femelle et à la femme²⁵!

²³ E. BADINTER. *L'amour en plus, histoire de l'amour maternel (XVII^e-XX^e siècle)*, Paris, Flammarion, 1980, p. 13.

²⁴ E. BADINTER. *L'amour* [...], p. VIII.

²⁵ E. BADINTER. *L'amour* [...], p.p. 7-8.

L'étude entreprise par Badinter sert donc, elle aussi, à explorer ce que l'on entend par « maternité ». L'auteure prouve, par une étude historique et par un retour éclairé sur certains concepts propres à la psychanalyse, que l'amour maternel ne peut être envisagé comme allant de soi :

En principe, la loi naturelle ne souffre aucune exception. Même si on substitue le concept de règle (le général) à celui de loi (universalité), il faut bien constater qu'il y a trop d'exceptions à la règle de l'amour maternel pour qu'on ne soit pas forcé de remettre en question la règle elle-même²⁶.

Selon Badinter, ce serait surtout les psychanalystes qui continueraient de se complaire dans leurs explications sur la relation entre la mère et l'enfant, sans revisiter les idées de leurs prédécesseurs. Elle déplore l'adhésion de plusieurs spécialistes aux théories de Freud, qui prône l'infériorité du sexe féminin. Elle remarque toutefois un progrès à l'égard de ce qu'on entend par instinct maternel, ce qui n'empêche pas plusieurs sociétés de perpétuer de vieux comportements :

Il est vrai que depuis un certain temps les concepts d'instinct et de nature humaine ont mauvaise presse. À y regarder de près, il devient difficile de trouver des attitudes universelles et nécessaires. Et puisque les éthologistes eux-mêmes ont renoncé à parler d'instinct quand ils se réfèrent à l'homme, un consensus s'est fait parmi les intellectuels pour abandonner le vocable aux poubelles des concepts. L'instinct maternel n'est donc plus de mise. Pourtant, le vocable jeté, il reste une idée bien vivace de la maternité qui ressemble à s'y méprendre à l'ancien concept abandonné²⁷.

Retenons donc de Badinter que la maternité se transforme selon l'époque et le lieu où elle vit, et ce, en même temps que le modèle préconisé par sa société de

²⁶ E. BADINTER. *L'amour* [...], p. 7.

²⁷ E. BADINTER. *L'amour* [...], p. 9.

référence. Il n'y a donc pas qu'une seule manière pour la fille et la mère d'entrer en relation.

Représentations textuelles

Il a été question jusqu'ici de femmes réelles. Bien qu'elles puissent servir de modèles à la fiction, il est primordial de tracer la ligne entre la femme réelle et la « femme de papier », c'est-à-dire celle que les écrivaines font vivre dans leurs œuvres. Les études dont j'ai rendu compte jusqu'à présent traitent exclusivement de la femme de la réalité (à l'exception de Jane Swigart qui se penche sur quelques représentations littéraires de la relation mère-fille). Or plusieurs auteurs ont exploité les figures de la mère et de la fille dans la fiction littéraire, ce dont Smart traite notamment dans *Écrire dans la maison du père*, où elle s'intéresse surtout à l'écriture des femmes. À partir de la lecture de nombreuses œuvres québécoises, elle s'interroge :

Les femmes écrivent-elles autrement que les hommes ? Si oui, est-il possible de caractériser cette différence sans retomber dans les vieux dualismes par lesquels la critique a toujours maintenu la « sensibilité féminine » dans l'écriture du côté du privé, niant du même coup ses liens et ses divergences par rapport aux idéologies et aux pratiques de la culture dominante²⁸ ?

Smart va justement au-delà de l'explication donnée par nombre de critiques à propos de l'écriture féminine. Elle est particulièrement sensible au contexte social représenté dans les œuvres québécoises, contexte qui reprend une structure-matrice de la société réelle. Quand elle parle de la « maison du père »,

²⁸ P. SMART. *Écrire dans la maison du père. L'Émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1988, p.13.

elle fait allusion au patriarcat qui sévit dans les textes qu'elle étudie. Smart croit que les œuvres québécoises s'inscrivent dans cette réalité en la représentant ou en la contestant :

Avatars d'Angéline de Monbrun et de Maurice Darville, les personnages qui se débattent dans [le texte culturel québécois] – filles orphelines de mère, fils souffrants et enragés, couples à l'amour blessé – apparaissent incontestablement comme les rejetons d'une même famille. Tous [...] ont grandi dans une même maison, où sous le regard d'un Père sévère, les fils se sacrifient ou s'endurcissent à leur tour, tandis que les filles résistent, sachant comme par un instinct sûr que c'est à leur emprisonnement dans l'Image-Mère que le système doit sa perpétuité. Et si le rôle (ou le mythe) de la Mère-Épouse parfaite est archiprésent dans ce texte québécois, la vraie mère-corporelle, humaine et aimante – en est absente, tuée par « le décret de [quelque] volonté antérieure] qui semble bien émaner de la loi des Pères²⁹. »

Smart rejoint donc la réflexion des autres critiques du patriarcat, qui déplorent la rigidité d'un système ne laissant pas de place à l'émancipation de la femme. Elle observe comment la littérature témoigne de l'aliénation du peuple québécois qui est emprisonné dans un schème, et comment on définit le rôle de la femme dans la maison du Père. À ce sujet, Smart écrit :

[la] tyrannie du Père, qui simultanément s'effraie du pouvoir qu'ont les femmes d'enfanter et tient à les emprisonner dans leur rôle de reproductrices. Il y a bien un crime, un meurtre ici, dont le texte culturel québécois – peut-être précisément parce qu'il s'est érigé de façon très précise sur le contrôle de la fonction reproductrice des femmes – est hanté, culpabilisé de façon dramatique³⁰.

Smart peut toutefois affirmer qu'il existe, dans la littérature québécoise, des auteures qui refusent de se soumettre à la loi du père et qui, par une subjectivité assumée, dénoncent la situation et laissent présager une forme de libération. Son travail aura alors permis de montrer que :

²⁹ P. SMART. *Écrire* [...], p. 329.

³⁰ P. SMART. *Écrire* [...], pp. 330-331.

bien avant les féministes de nos jours, il y a eu des femmes qui se sont refusées à ce rôle de *mater dolorosa* ou de femme-objet, et qui, inscrivant les traces de leur propre subjectivité dans le langage littéraire, ont constaté cette tradition de sacrifice, qui n'est au fond que l'autre face de la sempiternelle autorité du Père³¹.

Comme quoi, par une adhésion au modèle de l'épouse-parfaite, la femme (la vraie autant que celle illustrée dans la littérature) répond plus à un système dirigé par l'homme qu'à une tradition féminine. En plus de s'interroger sur les différences sexuelles des auteurs, Smart dégage les voix (masculines et féminines) qui dénoncent l'emprisonnement dans la Maison du Père.

Dans *Le nom de la mère*, Lori Saint-Martin s'intéresse à la mère et à la relation mère-fille dans la littérature québécoise. Il s'agit, selon elle, d'un sujet peu exploité en dépit de son importance:

Le premier lien entre les femmes rompu, tous les autres en seront affaiblis. Est-ce pour cela qu'on dit que les femmes, jalouses, ne s'entendent guère entre elles ? Quoi qu'il en soit, le rapport des femmes à leur mère, le rapport des femmes entre elles, demeure le grand impensé de la psychanalyse et, plus généralement, de la pensée patriarcale. Dans la doctrine théologique, dans l'art, en sociologie, on représente le rapport père-fils, parfois le rapport mère-fils, presque jamais le rapport mère-fille³².

Saint-Martin place donc la relation mère-fille à l'avant-plan de sa réflexion, en l'étudiant à travers des textes littéraires québécois. Elle parcourt plusieurs œuvres comme *La maison du remous* de Nicole Houde, *Le premier jardin* d'Anne Hébert et *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte qu'elle choisit de manière « à représenter le plus de tendances possibles, partout dans la fiction

³¹ P. SMART. *Écrire* [...], p. 332.

³² L. SAINT-MARTIN. *Le nom de la mère*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 33.

en prose, dans le théâtre et, jusqu'à un certain point, dans la poésie, où s'observent, dans une large mesure les mêmes tendances³³. » Elle soutient alors que l'écriture des femmes est pour le moins influencée par le rapport à la mère :

Ainsi, le rapport mère-fille doit s'envisager, non comme un simple thème littéraire, mais comme une *dynamique* complexe qui se trouve à la source même de l'écriture au féminin et qui surdétermine les structures narratives et même, dans une certaine mesure, le langage (tournures syntaxiques, figures, etc.) Ainsi, dans l'écriture au féminin, le rapport à la représentation est étroitement lié à la mère³⁴.

Sa méthode de lecture d'inspiration psychanalytique, féministe et formaliste, lui permet de relever dans l'écriture des femmes des structures propres. C'est d'ailleurs à partir d'un constat de Freud qu'elle affirme :

Psychanalystes et psychologues s'accordent donc à reconnaître l'importance capitale de la relation à la mère dans la formation de l'identité féminine. Que cette histoire d'amour soit à la base des histoires que racontent les femmes n'a rien d'étonnant, puisque Freud montrait déjà combien les structures psychiques sont à l'origine des structures narratives. Étant donné que tout acte de narration s'ancre dans les structures œdipiennes du sujet écrivant, l'évolution psychique caractéristique des femmes devrait donner lieu à des structures narratives qui leur soient propres³⁵.

Or, si Saint-Martin affirme que la relation à la mère détermine à plusieurs égards l'écriture de la femme, elle considère aussi (à l'instar de Friday, de Ross et de plusieurs autres) que cette relation à la mère s'inscrit dans une structure sociale rigide. En fait, elle reconnaît elle aussi que la femme doit se conformer au modèle de la « bonne » mère véhiculé par le système patriarcal. À la lumière des textes qu'elle étudie, elle relève les situations et les événements qui ont

³³ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 18.

³⁴ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 17.

³⁵ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 43.

participé à la construction et au renforcement du modèle maternel moderne au Québec:

Bien que les mères existent depuis toujours, la maternité est une invention sociale, historique, idéologique. Dans le cas du Québec moderne, par exemple, on doit tenir compte du contexte de la société capitaliste et de la famille nucléaire, sans oublier l’empreinte de l’idéologie cléricale et l’ampleur de la « revanche des berceaux » ainsi que la réaction qui l’a suivie³⁶.

Saint-Martin rappelle que la vision moderne de la mère idéale remonte au XVIII^e siècle et que chaque société redéfinit son modèle de la mère « selon ses besoins et sa mythologie³⁷. » La lecture qu’elle fait d’un corpus d’œuvres québécoises se fait alors dans un contexte précis, celui d’une société québécoise où l’homme, le père, a toute l’autorité.

Quant à Catherine Ladouceur, dans son mémoire *Écrire le cri : La figure de la mauvaise mère dans Annabelle de Marie Laberge et L’Obéissance de Suzanne Jacob* (2000), elle s’est intéressée à la figure de la mère dans deux romans québécois des années 90. Elle relève dans les deux œuvres une dénonciation de l’institution de la maternité, telle que régie par le patriarcat, d’abord par l’illustration de l’emprisonnement dans la maison du père, expression qu’elle emprunte à Patricia Smart et qui, rappelons-le, signifie le système de valeurs mis en place par la société patriarcale :

[Qu]’il s’agisse de celles des années soixante ou celles des années quatre-vingt-dix, les féministes savent très bien que l’un des piliers à attaquer pour ébranler les bases patriarcales est celui de la pérennité des rôles sociaux. Durant très longtemps, les hommes, détenant le pouvoir sur la transformation des idéologies, ont fait en sorte que,

³⁶ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 22.

³⁷ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 21.

année après année, l'homme et la femme demeurent chacun bien à sa place, c'est-à-dire l'un dans la sphère publique, travailleur et pourvoyeur, et l'autre dans la sphère privée, ménagère et mère. Cette division sexuée des tâches emprisonnera longtemps les femmes dans leur sacro-saint rôle de mère, rôle toutefois érigé et contrôlé par les hommes qui en définissent les contours et les lois³⁸.

Selon Ladouceur, la dénonciation de l'institution de la maternité passe par la représentation des relations mère-fille comme étant irréductiblement problématiques. En montrant la mère différemment, certaines écrivaines arrivent à déstabiliser la figure maternelle instaurée et entretenue par le système patriarcal :

La lecture de plusieurs romans récents permet de saisir cette volonté de créer une nouvelle figure de la mère, proposant du coup la déconstruction des « anciens » modèles. Ainsi les écrivaines utiliseraient la figure maternelle comme une arme pour combattre le patriarcat et son système de représentations, tout comme le font les écrivains pour l'inculquer³⁹.

Ladouceur parcourt donc son corpus en tentant de relever en quoi la représentation maternelle constitue une dénonciation du système patriarcal. Elle s'inspire particulièrement des réflexions d'Adrienne Rich, de Christiane Olivier, de Françoise Couchard, de Jane Swigart, de Patricia Smart et de Lori Saint-Martin. Ainsi, elle cerne son sujet à l'aide de multiples disciplines, dont la psychanalyse, la sociologie et les représentations littéraires. Sa démarche s'apparente à celle de Lori Saint-Martin et pourra servir de modèle à la présente étude. En effet, les recherches de Smart, Saint-Martin et Ladouceur, qui trouvent dans certaines représentations maternelles une dénonciation du patriarcat, seront particulièrement utiles ici.

³⁸ C. LADOUCEUR. *Écrire le cri* [...], p. 11.

³⁹ C. LADOUCEUR. *Écrire le cri* [...], p. 38.

Hypothèses et méthode

Pour les fins de notre projet, toutes les lectures critiques effectuées seront pertinentes, bien qu'à divers degrés. Les ouvrages de psychanalyse ont permis de reconsidérer certaines idées préconçues quant à la relation mère-fille. Bien que la remise en question de l'instinct maternel et des enjeux du complexe d'Œdipe ne constituent pas l'objet de notre étude, elle permettra de faire preuve de vigilance à l'égard de ces concepts. En effet, si la différence des sexes peut être mise en doute, il faut nécessairement jouer de prudence lorsque nous abordons la relation mère-fille.

Par ailleurs, étant donné la démarche qui sera préconisée ici, les travaux des auteures qui se sont intéressées à la représentation de la relation mère-fille dans la littérature seront davantage utiles. C'est en effet les femmes de papier que nous étudierons.

En fait, comme nous observerons les conflits entre la mère et la fille dans deux romans québécois, l'approche de Patricia Smart s'avère un modèle théorique précieux. Parce qu'elle s'intéresse au contexte social dans lequel évoluent les personnages de la littérature québécoise, elle témoigne de l'importance de relever lors de la lecture, les structures sociales sous-jacentes aux relations que nous tenterons de mieux comprendre. L'aliénation découlant d'une structure sociale rigide viendra nécessairement influencer les comportements des

personnages que nous étudierons et, par le fait même, les rapports qu'ils entretiennent entre eux. La « maison du Père » dont parle Smart, c'est-à-dire le système patriarcal, sera présente dans la description des contextes sociaux mis en place dans les œuvres du corpus. Le modèle de l'épouse et de la mère parfaites seront donc envisagés à la lumière du concept élaboré par Smart.

Quant à l'étude de Lori Saint-Martin, elle servira de modèle de base dans la réflexion que nous mènerons sur la relation mère-fille dans notre corpus. Il sera important d'y envisager les conflits comme s'inscrivant dans une structure sociale donnée.

Comme l'a précisé Saint-Martin, la société québécoise contemporaine est marquée par le capitalisme, la famille nucléaire, l'idéologie cléricale et la revanche des berceaux. Sans trouver là les seules raisons aux conflits que nous relèverons entre les personnages étudiés, il faut identifier des éléments extérieurs susceptibles d'enfermer les personnages dans des rôles dont ils ont du mal à se défaire. C'est là que l'aspect sociologique s'impose et que les recherches d'Élisabeth Badinter deviennent pertinentes, à savoir que l'instinct maternel et la figure de la mère parfaite restent des constructions modernes qui empêchent les filles et leur mère de se parler et de se comprendre. Il sera donc possible, au cours de la présente étude, d'observer l'étendue des dégâts causés par le patriarcat en observant deux couples mère-fille fictifs, il est vrai, mais tout de même révélateurs. Il sera aussi possible de constater que les rôles imposés

aux femmes empêchent ces dernières d'être authentiques et de s'ouvrir l'une à l'autre. Certes, le système patriarcal risque de constituer le pilier de chacun des lieux de conflit qui seront relevés, conflits présents dans la relation mère-fille, mais d'un type qu'on souhaite critiquer. Nous tenterons de voir, en fait, dans quelle mesure les représentations faites de la relation mère-fille par Élise Turcotte dans *L'île de la Merci* et par Ying Chen dans *L'ingratitude* participent à la dénonciation du système patriarcal.

CHAPITRE II : Analyse des œuvres retenues

Les couples mère-fille des romans d'Élise Turcotte et de Ying Chen feront l'objet de cette analyse. Dans ces œuvres, la relation que les filles entretiennent avec leur mère reste marquée par le conflit. On l'a vu, nombre d'études permettent de contextualiser les tensions qui surviennent entre les mères et les filles de papier. En effet, même si les personnages sont dotés de caractères forts, les conflits qui surviennent entre eux trouvent leur source dans une structure extérieure. En fait, il aurait été facile de conclure que les mères mises en scène sont ontologiquement méchantes mais, comme l'ont souligné plusieurs chercheuses, ces femmes s'inscrivent dans une société particulière qui présente une structure rigide. Des spécialistes comme Patricia Smart nous poussent à remettre notre propos en contexte, à savoir, dans quel milieu les filles et les mères de ces romans évoluent-elles. Nous verrons que la distance maintenue entre les mères et les filles répond à une exigence de la société patriarcale qui confine les mères à un rôle duquel elles ont du mal à se défaire. La remise en doute de l'instinct maternel, la déconstruction du modèle de la mère parfaite et la prise de conscience par rapport à l'aliénation du peuple québécois nous invitent à nous questionner sur les sources profondes des relations conflictuelles entre les mères et les filles dans *L'île de la Merci* et *L'ingratitude*.

***L'île de la Merci* d'Élise Turcotte**

Question de distance

Ce qui paraît le plus important dans la relation mère/fille, c'est la question de la distance. Entre la fusion et le rejet, l'identification totale et la rupture, quelle est la bonne distance pour qu'il y ait deux sujets un en face de l'autre et non un sujet et un objet, ou pire, deux objets⁴⁰ ?

Le problème de la distance entre la fille et la mère est au cœur de l'intrigue de *L'île de la Merci* et constitue le problème existentiel d'Hélène, le personnage principal. Tout au long du récit, Hélène tente de se dissocier du reste de sa famille, de sa mère Viviane surtout, et souhaite quitter la maison familiale. Pourtant, malgré un malaise constant, elle n'arrive jamais à partir.

- Désir de se dissocier

C'est à travers son attitude, son comportement et ses paroles qu'Hélène manifeste son besoin de se détacher et de se dissocier de sa mère. Elle réagit aux paroles de cette dernière qui, elle, ne lui laisse pas cette liberté. Son désir s'exprime lorsqu'elle discute avec Viviane qui décide de ne plus laisser sortir ses enfants après la tombée du jour :

Viviane a décidé et, dès qu'Hélène se dirige vers la porte, elle la retient par le bras.

Hélène se met à marmonner :

- Je vais finir par partir pour de bon.
- Si tu pars, moi aussi je pars, lui dit sa mère.
- Quoi ?
- Si tu pars, je pars, comme toi.

⁴⁰ VILAINE, GAVARINI et LE COADIC (dir.), *Maternité en mouvement. Les femmes, la re/production et les Hommes de science*, Montréal et Grenoble, PUG et Saint-Martin, 1986, p. 47.

- Mais tu n'es pas moi, s'écrie Hélène. Tu n'es pas moi⁴¹!

Ainsi, Hélène refuse que sa mère s'associe à elle, qu'elle calque ses paroles et ses idées. La colère d'Hélène est palpable. Elle devra combler son désir de liberté par la construction de lieux qui lui appartiennent. Elle trouve alors un emploi qui lui permet de s'éloigner concrètement de la maison et de s'entourer d'individus qui ne la connaissent pas. En outre, il s'agit d'un milieu où elle peut s'évader de la culpabilité et de la tension qu'elle vit au quotidien. Il en va de même pour les différentes sorties qu'elle fait. Ses promenades sur l'île et ses visites au club de boxe où elle va pour admirer les jeunes hommes servent, entre autres choses, à la libérer d'une pression trop forte.

Élise Turcotte a su montrer à quel point la jeune femme se sent brimée dans sa soif de liberté. En effet, à plusieurs reprises, Hélène est freinée de façon concrète: « Elle voudrait faire un geste, une action qui lui permettrait d'entrer dans cette réalité. Se mettre en colère par exemple. Chaque fois, quelqu'un la retient par le bras. » (*IM* : 17) Hélène tente donc de se départir de ces chaînes.

Un jour, alors qu'il est en colère, Thomas, le petit ami d'Hélène, prend sa copine à la gorge. Plus tard, celle-ci savoure l'incident, contente de ne pas le partager avec ses parents. D'ailleurs, elle se lasse de Thomas à partir du moment où il

⁴¹ TURCOTTE, Élise. *L'île de la Merci*, Bibliothèque québécoise, (1^{re} édition : 1997) 2001, 212 p ; désormais *IM*.

s'intègre à sa famille : « maintenant, elle est en colère d'avoir vu Thomas se comporter, malgré ses mensonges, comme un membre de la famille ». (*IM* : 155)

Elle le veut différent, extérieur à la vie qu'elle mène à la maison. Elle souhaite ainsi pouvoir se sentir libre quand elle est avec lui. Quant à sa mère, Viviane, bien qu'elle semble vouloir garder sa fille près d'elle, elle souhaite maintenir une distance importante avec son mari et ses enfants. Nous verrons plus loin que l'absence de communication permet à Viviane de garder une certaine distance par rapport aux autres membres de la famille. Dès lors, nous pouvons nous questionner sur le rôle que doit jouer Viviane. Selon la structure patriarcale québécoise dans laquelle elle évolue, elle doit s'imposer comme mère, sans déroger du statut qu'elle occupe. Le contexte mis en place ne permet pas de rapprochement entre la mère et la fille.

Il faut souligner que le roman présente la mère comme une femme froide qui ne laisse filtrer aucun signe de tendresse, sinon lors des premières années d'existence de Simon. Autrement, Viviane ne touche pas à Hélène, à moins de devoir la retenir en lui serrant le bras. Or, en même temps qu'elle empêche sa fille de s'éloigner d'elle, elle cherche elle aussi un lieu de repos, un endroit pour se retrouver seule :

Viviane monte en chantonnant l'escalier de fortune pour aller dans le grenier : la transformation commence à paraître. Elle y monte avec l'impression de grimper vers le sens figuré de sa liberté. Elle lève la tête vers le plafond, elle essaie d'imaginer la poutre décorative qui sera bientôt posée. Le moment où elle pourra s'asseoir, enfin seule dans cet espace tout blanc, sera un moment de rédemption. Un repos qu'elle aura bien mérité. (*IM* :180)

On le voit, Viviane a envie d'être ailleurs, d'être elle-même. La femme qui se cache derrière la mère (parfaite) a besoin d'un lieu de repos. L'exaspération de Viviane en tant que mère reste omniprésente. Évidemment, ce n'est pas par hasard que le grenier constitue le lieu de repos de Viviane. Il s'agit d'abord probablement d'un symbole de liberté que de s'élever au-dessus des choses, comme elle le dit elle-même à ses filles : « Je monte au ciel » (*IM* :180) Il faut noter qu'il s'agit d'un indice éloquent quant au dénouement de l'histoire. Comme nous le savons, Lisa se pend dans l'espace de sa mère, au grenier, attachée à la poutre décorative. Mais nous pouvons considérer que, si Hélène a une double vie, c'est-à-dire à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, il est possible de croire que Viviane cherche à atteindre un autre niveau, peut-être celui de la femme, effacé par son rôle exclusif de mère depuis trop longtemps.

Par ailleurs, le grenier évoque souvent les souvenirs, la mémoire. Viviane monte mais, en réalité, nous pouvons croire que son déplacement s'effectue plutôt vers l'intérieur, en une sorte d'introspection vers laquelle elle se rend seule. Ses souvenirs, et les raisons qui la poussent à être froide et détachée, se trouvent peut-être là. De toute façon, elle semble souvent un peu ailleurs : « Viviane est ainsi : absente, séparée des êtres. C'est arrivé peu à peu Hélène n'a plus trouvé d'adjectif pour décrire sa mère » (*IM* : 26). Toutefois, à l'opposé du grenier conventionnel où s'entassent les vieilleries, où la poussière recouvre de vieux meubles et de vieux cahiers, le grenier de Viviane sera : « [un] espace tout blanc » (*IM* : 180). Le fouillis qu'on retrouve habituellement dans un grenier

ressemble plutôt à la vie que mène Viviane avec sa famille, avec ses enfants turbulents. Dans son lieu à elle, tout demeure propre et rangé. Difficile de ne pas voir là un rapprochement avec Hélène, elle qui imagine son corps et ses pensées comme la chambre qu'elle range machinalement :

Chaque meuble, chaque objet dans sa chambre représente une partie d'elle-même, une section nette et lisse de ce qu'il y a dans son âme. L'intérieur de son corps doit être ainsi : une chambre carrée contenant des formes géométriques invariables. Un lit, une commode, une bibliothèque. Pas de saleté. Rien de criant. (*IM* :13)

Par conséquent, un lieu rangé et ordonné devient, pour Viviane et Hélène, un échappatoire à la tension et au désordre émotionnel de la famille. Mais c'est aussi un espace par rapport auquel les sentiments qu'elles éprouvent l'une pour l'autre sont ambigus. Lorsque Viviane tente de convaincre sa fille que les rénovations du grenier ne seront pas aussi pénibles que celles de la cuisine, Hélène pense : « Bien sûr, cette fois ils vont leur piocher sur la tête. » (*IM* : 153)

Hélène n'accepte visiblement pas que sa mère trouve un endroit pour se réfugier, comme si l'existence réelle de sa mère, dans un lieu où elle pourrait être elle-même, lui nuisait inévitablement. En fait, la structure patriarcale implique que la mère demeure avant tout au service de ses enfants, et le désir d'indépendance de Viviane vient déstabiliser l'ordre établi. Sommes-nous en droit de croire qu'en laissant son statut de mère pour reprendre celui de femme, Viviane trouble sa fille ? Même si Hélène a une chambre où elle peut être seule, elle n'y trouve guère la paix qu'elle souhaite, de sorte qu'elle entend quitter la maison de la mère.

- Rapprochement et ressemblance

Pourtant, c'est en vain qu'Hélène rêve de quitter sa mère car, chaque fois, une force qu'elle ne s'explique pas la retient. Lorsqu'elle décide d'appeler sa mère au travail pour lui annoncer qu'elle part, elle perd ses mots et lance : « Samuel a cassé le plat en verre bleu » (*IM* : 18) On apprend, quelques lignes plus loin, l'intention première d'Hélène : « Je voulais lui dire que je ne resterai pas ici tout l'été [...]. Je voulais lui dire de ne pas compter sur moi pour garder encore Samuel tout l'été. » (*IM* : 19) Mais tout reste simple intention. Hélène menace de partir, mais : « Pour l'instant, elle le sait, sa volonté ne va jamais assez loin, n'est jamais assez forte pour la faire sortir d'ici. » (*IM* : 26) Pourtant, le poids qui pèse sur les épaules d'Hélène est évident, tout comme la confrontation entre Hélène et sa mère dans chacune de leurs discussions et dans chacun de leur silence.

Or qu'est-ce qui fait que la jeune femme reste ? C'est là, dans son incapacité à se détacher complètement, que nous pouvons comprendre l'attachement réel qu'elle éprouve à l'égard de sa mère. En effet, même si les sentiments qu'elle a pour sa mère sont ambigus, Hélène échoue dans ses tentatives de s'en détacher complètement. De son côté, Lisa, la sœur d'Hélène, trouve une façon radicale de se dissocier, de se départir du fardeau de la famille ; c'est en s'enlevant la vie qu'elle parvient à se détacher de la mère. Tout se passe comme si la fille ne pouvait se libérer de l'emprise maternelle qu'en cessant d'exister.

Précisons cependant que, chez Hélène, l'attachement à la mère s'avère plus subtil, à l'image même de sa colère. En fait, Viviane occupe une place prépondérante dans la vie d'Hélène, au point où les gens qui l'entourent lui rappellent souvent sa mère. Par exemple, au début du récit, Hélène tente de comprendre pourquoi sa mère ne sourit plus, et note, alors qu'elle travaille au garage, que Huguette, elle, a : « toujours le sourire aux lèvres. » (*IM* : 38) De même, Hélène voit dans la relation que sa mère entretient avec Thomas un reflet de sa propre relation avec elle : « C'est à chaque fois pareil entre Hélène et Thomas : elle veut qu'il soit là, mais dès qu'il est là, elle voudrait qu'il s'en aille. » (*IM* : 176) En outre, quand Hélène rentre du travail, elle n'a pas envie de partager sa journée avec sa famille. Pourtant, elle paraît déçue lorsqu'elle se rend compte que la maison est vide. Même si, dans la plupart des cas, Hélène affirme qu'elle agit envers et contre tous, et que l'opinion de sa mère lui importe peu, il est clair qu'elle cherche parfois son approbation. Ainsi, lorsqu'elle décide enfin de quitter la maison, on peut lire :

Mais pour elle, tout ce qui est à l'extérieur de son corps semble différent, détaché, comme appartenant à une autre réalité. Elle voudrait faire un geste, une action qui lui permettrait d'entrer dans cette réalité. Se mettre en colère, par exemple (*IM* : 17)

Pressée d'agir, Hélène veut passer à l'action. Seul hic : sa démarche pour changer de vie passe inévitablement par la mère. En effet, à son frère qui lui demande où elle va, elle répond : « Il faut que je téléphone à maman. » (*IM* : 17) Cet attachement à la mère est donc évoqué, de façon très concrète, par l'image répétée d'Hélène qui se voit retenue par le bras. Au tout début du récit, l'image

est d'ailleurs éloquente. Après que Lisa ait dit à Hélène que son professeur allait lui manquer, il est précisé que :

C'est la chose la plus stupide qu'Hélène ait entendue aujourd'hui. À part, bien sûr, chacune des phrases prononcées par Claudia, son professeur à elle, au moment du départ. Les autres avaient tous déjà quitté la classe, mais le professeur continuait à lui parler. Elle disait deviner qu'Hélène avait parfois besoin d'aide. Hélène, de son côté, pensait à quelqu'un qui la retient par le bras. C'est une sorte d'amour, aurait sûrement dit Lisa. De l'amour. Une force qui nous retient toujours par le bras. (*IM* : 16)

On peut penser que le seul véritable amour qu'Hélène connaisse est celui que lui donne ses parents, entre autres celui de sa mère. Un amour qui, dans un contexte patriarcal, peut devenir contrôlant, voire étouffant. Pour Hélène, l'amour de sa famille la plonge dans un sentiment de culpabilité constant. Elle aime ses parents, ce qui, entre autres, l'empêche de fuir comme elle le souhaiterait. Et, même si elle affectionne particulièrement son petit frère, cet amour s'accompagne d'un sens du devoir exacerbé. Elle se croit responsable de son bonheur.

On l'a noté, ce quotidien lourd la pousse à chercher un havre, un milieu où elle serait quelqu'un d'autre, où elle n'existerait pas, à la limite. Par conséquent, pour elle, le garage devient refuge :

Gestes, odeurs, paroles : tout devient vite un décor pour Hélène. Elle bouge dans ce décor. Elle est une autre. Jusqu'au retour à la maison. Hélène a le sentiment d'avoir une double vie maintenant. Les deux dans la réalité. Dans une vie, tout est coupable. Tout appelle à la riposte. Dans l'autre, il existe des moments parfaits et légers parce qu'il n'y a plus rien ni personne à protéger. (*IM* : 38)

Hélène a donc la possibilité de se défaire du poids de sa vie à la maison. Pourtant, même si elle trouve la quiétude, il n'en demeure pas moins que le vide reste palpable lorsqu'elle rentre chez elle et que les autres n'y sont pas. Elle crie alors : « - Où sont-ils ? Où sont-ils! Alors qu'il n'y a pas cinq minutes elle voulait les voir tous disparaître! » (*IM* : 42)

Hélène ne sait pas vraiment ce qu'elle ressent vis-à-vis sa mère. Elle tente sans cesse de s'en détacher alors qu'elle a un besoin intrinsèque de la côtoyer. Lorsque nous suivons Hélène dans sa quête, dans son désir de se soustraire à la réalité familiale, de se dissocier de celle qui l'a mise au monde, nous ne pouvons qu'être étonné d'apprendre qu' : « [e]lle voudrait seulement que sa mère rentre à la maison » (*IM* : 52)

Dans *L'Île de la Merci*, la nature de la relation entre Hélène et Viviane reste difficile à déterminer. Comme nous l'avons vu, Hélène a un besoin pressant de se dissocier, alors que sa mère la retient auprès d'elle. Mais cette distance demeure toute relative. Si Viviane tient absolument à empêcher sa fille de s'émanciper (en l'empêchant de sortir, par exemple), elle se présente aussi comme une femme froide qui ne démontre aucune tendresse envers sa fille. Il semble que Viviane et Hélène n'aient pas trouvé la distance idéale pour entretenir une relation saine.

En prenant du recul, nous pouvons resituer les deux personnages dans un contexte social, celui que Patricia Smart appelle la « maison du Père ». En effet, Hélène et Viviane s'inscrivent dans le modèle de la famille nucléaire québécoise. Mais plus déterminant encore, comme l'ont souligné Smart et Saint-Martin, le patriarcat confine les femmes à leur rôle de mère. La société attend d'elles qu'elles démontrent, instinctivement, une capacité à élever des enfants. Dans *L'île de la Merci*, nous pouvons voir que Viviane paraît mal à l'aise dans le rôle qui lui est imposé. Quant à Hélène, elle rage contre l'emprise que sa mère a sur elle, sans être capable de s'en défaire. Nous pouvons donc croire que la structure patriarcale détermine les liens que les deux femmes ont entre elles, et qu'il est difficile pour ces personnages de s'extraire d'une telle dynamique.

Sexualité

- Négation de la sexualité des parents

Nancy Friday note, à propos de la femme et de sa sexualité, qu'à partir du moment où elle met au monde une fille :

Elle se définit maintenant non pas comme une femme, mais avant tout comme une mère. La vie sexuelle est laissée de côté, on la cache à la fille qui ne doit jamais penser que sa mère puisse être en danger, c'est-à-dire être sexuelle. La fille devra faire d'immenses efforts pour penser à sa mère en tant qu'être sexuel⁴².

Cette problématique, très présente dans *L'île de la Merci*, s'exprime à travers le fait qu'Hélène demeure visiblement mal à l'aise à l'égard de la sexualité de sa mère. À preuve, cette scène où Hélène est avec son frère et sa sœur :

⁴² FRIDAY, Nancy (1979), *Ma mère, mon miroir*, Paris, R. Laffont, p. 32.

Samedi matin : ils sont tous les trois devant la chambre des parents.

- Qu'est-ce qu'ils font ? demande Lisa.
- Tu sais bien qu'ils ne font rien, réplique Hélène de sa voix la plus froide.

Si Lisa pense qu'ils font ce qu'elle croit qu'ils font!

- Ils ne se touchent jamais.
- Ils ne chuchotent même pas, dit Lisa.
- Ils ne chuchotent jamais dans leur chambre, seulement dans la cuisine.
- Ils dorment, dit Samuel.
- C'est ça, ils dorment, dit Hélène. (IM : 23)

Une telle discussion, tout en négation, reflète le désir d'Hélène de nier la sexualité de ses parents. À propos des bruits qui proviennent de la chambre, les mots « ne », « pas », « rien » et « jamais » reviennent dans presque toutes les répliques. Apparemment, Hélène tient à ce que cette sexualité ne prenne pas forme. Elle répond une première fois à la question de Lisa en prétendant qu'il ne se passe rien, et clôt la discussion en affirmant que ses parents dorment, sur un ton, on le sent bien, qui ne laisse pas de place à la réplique. Pourtant, bien qu'elle nie ce qui se déroule dans la chambre, on peut voir qu'Hélène n'est pas sûre de ce qu'elle soutient « *Si Lisa pense qu'ils font ce qu'elle croit qu'ils font* » (IM : 23), refusant par-là de concrétiser sa pensée, de peur qu'elle devienne trop réelle, et finalement admise. Pourtant, lorsqu'elle s'isole, Hélène se questionne à propos de ses parents :

seule devant l'île, [...] elle s'exerce encore une fois, en vain, à imaginer comment la langue de son père a pu un jour entrer dans la bouche de sa mère, comment ses bras ont pu se nouer autour d'elle, et le reste, oui le reste, comment, même à propos de n'importe qui, imaginer tout le reste ? » (IM : 68)

De toute évidence, Hélène a du mal à admettre la sexualité de ses parents, une sexualité qu'elle n'arrive pas à nommer, à mettre en mots. Elle parle même « du

reste » pour désigner l'acte sexuel. Comme le prétend Friday, la fille refuse souvent de voir sa mère comme un être sexué.

Or le malaise d'Hélène paraît plus grave, car elle a du mal à concevoir la sexualité en général, celle de « n'importe qui », bien que la sexualité de sa mère semble la fasciner davantage. La narration trahit l'imagination d'Hélène lorsqu'il est dit : « En 1974, pense Hélène, l'île était peut-être aussi mal entretenue que ses parents l'ont décrite, parsemée de détritrus, mais le baiser de sa mère était sans aucun doute propre, tout à fait propre, même s'il était liquide. » (*IM* : 70) Il s'agit là d'un baiser, mais on comprend qu'Hélène refuse de croire que sa mère puisse avoir comme tel une sexualité. Elle a assurément du mal à inclure sa mère dans des scènes dont elle a vu les images dans des revues ou à la télévision. Viviane, en tant que mère, n'a pas le droit de s'abandonner à des actes charnels.

- Sexualité de la fille

La réticence d'Hélène face à la sexualité des autres, et surtout face à celle de ses parents, influence inévitablement sa propre sexualité. Le baiser de sa mère, qu'elle considère comme tout à fait convenable, semble correspondre à ce qu'elle imagine de son premier baiser, celui qu'elle n'a pas encore donné : « Prescription : ne pas laisser la langue, la salive, les microbes d'un autre entrer dans son corps. » (*IM* : 70) Hélène associe sexualité avec saleté et désordre. C'est ce qui explique que, la première fois où Hélène et Thomas ont un

rapprochement physique plus intime, le narrateur souligne qu'Hélène « se lave les mains, se passe de l'eau froide sur le visage » (*IM* : 132). Quand elle revient chez elle après s'être initiée à l'amour, Hélène prend sa douche, un geste normal en soi, mais sur lequel la narration insiste. L'épisode semble alors important pour Hélène, qui considère la sexualité comme une incontournable souillure. On devine que cela découle du fait que, tout au long du roman, Viviane met en garde Hélène contre l'extérieur de la maison. Elle empêche sa fille de sortir et s'inquiète du sort que les hommes pourraient lui réserver. Pas étonnant qu'Hélène envisage la sexualité comme quelque chose d'animal, de dangereux.

En outre, dans *L'île de la Merci*, en filigrane de l'histoire de la famille d'Hélène, se déroule un drame, celui du viol et du meurtre de la jeune Marie-Pierre Sauvé. L'événement confirme les craintes de Viviane mais, pour plusieurs raisons et malgré sa peur, Hélène développe une obsession pour le viol et le meurtre de cette jeune femme. Elle collectionne les articles de journaux dans un cahier qu'elle cache dans un tiroir fermé à clé, et les lit régulièrement en s'attardant aux mots morbides qui décrivent l'incident. Elle retourne sur les lieux du meurtre, en imaginant la scène du mieux qu'elle peut. Elle assiste aux funérailles de la victime en observant les jeunes qui l'ont côtoyée ; c'est d'ailleurs là qu'elle rencontre Thomas. Elle tente toutefois de contrer son obsession à plusieurs reprises, notamment lorsqu'elle consulte un article donnant la description du cadavre de la jeune femme : « Elle ne voulait plus jamais y penser » (*IM* : 83).

Certains passages révèlent par ailleurs qu'Hélène considère l'acte sexuel comme un moyen de perdre une partie de soi ou de cesser d'exister.

Le malheur d'Hélène étant visiblement insupportable, il est pertinent de croire qu'elle trouve, dans le viol de l'autre, une façon de se défilier de sa propre existence. De là découle peut-être aussi son désir de se faire enlever une partie de son âme, désir contre lequel elle se bat. À quelques reprises, Hélène accepte qu'on la violente, comme lorsque Thomas la serre à la gorge :

Il [...] enserre le cou d'Hélène avec ses deux mains.
-Laisse moi tranquille, lui glisse-t-il à l'oreille.
Hélène sent pendant de longues minutes les mains de Thomas.
Elle voudrait bien voir deux petites marques rouges sur son cou. (*IM* : 187)

Si elle espère garder des marques de l'agression, c'est sans doute pour concrétiser le fait que les choses changent, ou qu'elle est en vie, puisqu'elle expérimente des sensations nouvelles :

Elle caresse parfois la peau de son cou en souriant. Cet instant n'appartient qu'à elle.
Après tout, se surprend-elle à penser, la vie n'est peut-être pas si noire. (*IM* : 195)

Paradoxalement, Hélène voit ici une lumière dans sa triste vie. Ce petit moment de « bonheur » consiste à comprendre que Thomas l'a attaquée. Mais, de son point de vue, ce qui reste plus déterminant encore, c'est l'urgence de passer à l'acte, de vivre sa première expérience sexuelle, expérience qui, faute de pouvoir la nommer, s'appelle « le reste » :

Et le reste, oui, le reste des gestes de l'instinct humain, animal, que n'a pas encore connus Hélène, mais qui l'ont fait naître. Il faudra bien dire oui. Même s'il serait plus simple d'y être forcée. Obligée. Ici, dans l'île, par exemple. Il vaudrait mieux plonger d'un coup sec dans l'humiliation, garder les yeux ouverts et voilà, que ce soit fait une fois pour toutes et qu'on n'en parle plus. (IM : 70-71)

Difficile, de prime abord, d'admettre qu'une jeune femme puisse souhaiter se faire « violer ». Il faut comprendre qu'Hélène ressent l'urgence de perdre sa virginité, mais qu'elle ne se sent pas prête à le faire de façon volontaire, c'est-à-dire qu'elle ne semble pas vouloir participer à ce qu'elle considère comme un acte de libération.

Dans son ouvrage *Le nom de la mère*, Lori Saint-Martin affirme : « La féminité dite normale s'obtient au prix d'un rejet de la mère : le lien entre mère et fille, fille et mère, doit être rompu pour que la fille devienne femme⁴³. » Or la première relation sexuelle ne serait-elle pas, pour Hélène, une façon de s'affirmer, un moyen de couper ce lien ? Viviane insiste sans cesse sur les dangers de sortir le soir, sur les accidents qui se sont produits et dont ses filles pourraient être les victimes. Hélène, en souhaitant vivre à tout prix cette première relation, va totalement à l'encontre des directives de sa mère. Pour Hélène, en cessant d'exister, elle accède à un autre monde où la pression disparaît, où, peut-on croire, elle n'est plus sous l'emprise de sa mère.

Un jour, au club de boxe où elle observe les athlètes qui s'entraînent, Hélène se dit :

⁴³ SAINT-MARTIN, Lori (1999), *Le nom de la mère*, Québec, Nota Bene, p. 32.

Qu'arriverait-il si l'un d'eux s'approchait d'elle ?
S'il la forçait à parler, à se lever, et à faire les gestes qu'elle ne veut pas faire ? Les gestes qui la feraient disparaître. (*IM* : 89)

Alors qu'elle est dans la chambre de Thomas, on comprend peut-être mieux comment elle souhaite se libérer :

Thomas aurait dû se jeter sur elle l'autre soir dans l'île. Elle aurait été forcée de dire oui, soumise à une sorte de détermination aveugle, bienveillante, et ils auraient pu faire comme des centaines d'autres avant eux, dans l'île, les yeux fixés sur le feuillage des arbres. Une partie de chacun d'eux aurait pu alors s'évader par le ciel. L'autre partie aurait rejoint la terre, les racines. (*IM* : 161)

Ce passage suggère qu'Hélène considère la relation sexuelle comme un moyen de cesser d'exister, du moins dans la vie qu'elle connaît. Elle pourrait alors se défaire des liens qui l'unissent à sa mère. Peut-être est-ce l'enfance associée au lien serré avec la mère qu'elle souhaite voir s'envoler. Le rapport qu'établit Hélène entre sa mère et sa sexualité s'inscrit d'ailleurs clairement lorsqu'elle vit, pour la première fois, l'intimité avec Thomas :

Thomas a enlevé son chandail. Il enlève lentement celui d'Hélène.
Elle ne veut pas. Elle ne veut pas qu'il la regarde. Non plus qu'il la touche. (*IM* : 130-131)

Le malaise que ressent Hélène renvoie à la déclaration faite par sa mère lors d'une discussion avec ses parents :

« Attention, tu es une fille, ont dit un jour Viviane et Robert à l'unisson.
- C'est normal que le regard des hommes te gêne », a ajouté Viviane comme si c'était une évidence. (*IM* : 89)

Le fait de se sentir mal à l'aise lorsque intimement en contact avec un homme n'a rien d'étonnant pour une fille qui a appris que les hommes constituaient un danger. D'ailleurs, après qu'Hélène ait refusé d'aller jusqu'au bout, elle ne veut plus rester auprès de Thomas. Quand il lui demande pourquoi elle veut s'en aller, elle répond : « Ma mère va me tuer » (IM : 130) Hélène se bat finalement contre elle-même afin de jouir de ce qui se passe :

C'est parfois agréable, disait une fille de sa classe. *Ne pense pas aux filles de ta classe.*
 Bientôt, dans quelques minutes, ce sera fait une fois pour toutes et pour toujours.
Ne pense pas de cette manière.
Tu aimes la main de Thomas. Sa bouche se promène sur toi. Tu aimes qu'il respire plus vite comme s'il aspirait et expirait son propre désir.
 (IM : 162)

Dans cet extrait, bien qu'Hélène n'aime pas la situation, elle sent le besoin d'avoir une relation complète. À partir du moment où elle l'aura fait une fois, elle sera libérée. On peut également comprendre qu'Hélène veut que les choses se fassent, sans pour autant accorder trop d'importance à celui avec qui elles se font, en l'occurrence, Thomas. L'événement semble détaché de tout le reste. Aussi Hélène est-elle déstabilisée lorsque Thomas lui avoue son amour, comme si le geste qu'elle posait ne devait pas impliquer autre chose que le geste lui-même, comme si son seul souhait était que ce soit accompli, tel un rite de passage obligé. Viviane s'inquiète d'ailleurs de l'attitude de ses filles avec les hommes.

Revenue sur terre, [Lisa] demande à son père pourquoi elle ne peut pas avoir de patins à roues alignées.
 - Ta mère trouve ça trop dangereux, répond-il.

- C'est vrai ça, dit Hélène, si tu montes sur une bicyclette, ou si tu mets des patins, ou si tu marches sur le trottoir, il y a une chance que tu meures.

Elle se lève, ajoute en haussant la voix :

- Si quelqu'un te touche surtout, tu meurs. (*IM* : 43)

Hélène se moque de sa mère, qui brime la liberté de ses enfants en les surprotégeant. Viviane protège ses enfants, certes, mais si on pousse plus loin, on se rend compte qu'elle veut surtout protéger ses filles du danger qui les guette en provenance des hommes. Comme nous l'avons vu, Viviane prétend qu'il faut être prudente quand on est une fille. De même, la mère refuse la sexualité de sa fille, en sachant bien qu'elle exprime une volonté de détachement. Dans le cas de Viviane, qui souhaite contrôler les allées et venues d'Hélène, on peut alors croire qu'elle refuse de voir sa fille aînée lui échapper.

Viviane n'a d'ailleurs peut-être pas tort de s'inquiéter des changements qui pourraient survenir si sa fille entrait dans le monde adulte de la sexualité. En effet, il s'avère essentiel de faire le lien entre la première relation sexuelle d'Hélène et le drame que va vivre sa famille à la toute fin du roman. Turcotte a stratégiquement construit son texte de sorte que le dénouement tragique de l'histoire coïncide avec le geste d'Hélène.

On l'a vu, le fait de vivre sa première expérience sexuelle constitue pour Hélène une façon de sortir de son corps, de changer, voire d'anéantir son existence. Cet épisode intitulé « L'épreuve », précède le chapitre 8, où s'amorcent des changements significatifs : on cesse presque de parler du meurtre de Marie-

Pierre Sauvé mais, surtout, on commence les travaux au grenier. Au dernier chapitre, intitulé « La rédemption », Lisa se suicide, en se pendant à une poutre du grenier. « Le pardon des péchés », « le retour au bien », ont lieu là où Viviane voyait justement son grenier comme un futur lieu de rédemption :

Elle lève la tête vers le plafond, elle essaie d'imaginer la poutre décorative qui sera bientôt posée. Le moment où elle pourra s'asseoir, enfin seule, dans cet espace tout blanc, sera un moment de rédemption. Un repos qu'elle aura bien mérité. (*IM* : 180)

Force est d'admettre que la mort de Lisa ne constitue pas le repos souhaité par Viviane. Mais Lisa, telle une figure sacrificielle, ramène quelque lumière. Considérant qu'Hélène souhaite changer d'existence et que cette libération ne peut s'effectuer que par sa première relation sexuelle, on peut voir dans le suicide de Lisa l'innocence d'Hélène qui vient de disparaître. Viviane peut alors croire à une rédemption, à un repos, puisque enfin, elle n'aura plus à se battre contre sa fille en voie de devenir femme. Elle n'aura plus à la retenir, à se méfier des hommes qui la lui enlèveront. Elles seront désormais deux femmes sous le même toit. Par le fait même, Viviane pourra en quelque sorte délaissier son rôle de mère pour mieux retrouver la femme oubliée. Retrouver la paix dans un espace blanc, un paradis d'où s'est toutefois envolée sa fille Lisa.

Tout comme la question de la distance, la tension qui entoure la sexualité n'est pas étrangère au contexte social dans lequel Viviane et Hélène évoluent. Comme l'a souligné Nancy Friday, les femmes sont considérées « asexuées » à partir du moment où elles mettent un enfant au monde. Dans la société

patriarcale, la femme doit se vouer à son rôle de mère, ce qui empêche les jeunes femmes de considérer leur mère comme un être sexuel. D'autre part, lorsque la fille s'initie à la sexualité, elle s'approche du statut de femme, de sorte que l'équilibre de la structure se rompt. La fille trouve une certaine indépendance que la mère n'est pas toujours prête à accepter. Dans *L'île de la Merci*, il semble donc que Viviane et Hélène vivent sous la gouverne d'un système patriarcal, ce que nous révèle leur conception de la sexualité.

Incommunicabilité

- Dans la maison du silence

Là où habitent Hélène, Lisa, Simon et leurs parents, le silence règne en maître. Le narrateur se fait le porte-parole d'Hélène en adoptant généralement son point de vue. C'est à travers les expériences et les prises de conscience d'Hélène que nous comprenons à quel point le silence reste lourd. Au fil de la lecture, on se rend compte que les personnages sont confinés au mutisme. Parfois, on leur impose le silence, comme lorsque Hélène rentre de l'école et que son petit frère, excité, lui crie de venir le rejoindre. Viviane lance alors : « Un peu de silence! » (*IM* : 20) Il faut quelques secondes pour que son père répète la directive. En se taisant, Lisa fait preuve d'obéissance, mais comme Samuel « continue son vacarme [...] ils sont chassés du salon ». (*IM* : 21) À première vue, la scène semble banale, mais il faut comprendre à quel point le silence exerce un pouvoir délétère dans la maison d'Hélène. La révolte de cette dernière, et son désir de briser le silence qui lui pèse tant, suggèrent que le mutisme confine les personnages à une angoisse dangereuse, voire fatale. Hélène revoit des

disputes entre ses parents. Elle se souvient les avoir vus quitter la maison à tour de rôle et conclure qu'il aurait été moins pénible pour elle, sa sœur et son frère, d'être abandonnés par leurs parents :

Mais ils auraient dû les laisser là, en proie à eux-mêmes, dans la maison blanche. Ils auraient dû les laisser à une autre forme de tristesse, grave, mais précise. C'est ça, ils auraient dû les laisser à une tristesse précise au lieu de ramener avec eux un malaise si flou qu'on ne peut rien en dire, un malaise souterrain et apeurant comme le grondement du tonnerre ou, pire encore, le débordement imminent de la rivière.

Maintenant, ils sont immobiles.

Muets. (*IM* : 29)

Si le silence est parfois exigé par les parents, il constitue sans aucun doute un mode de fonctionnement chez Lisa et Hélène, car les enfants sentent le désarroi du père et de la mère. Hélène, jeune femme tourmentée, est particulièrement sensible à la tension qui flotte constamment au sein de sa famille. La comparaison entre le malaise et « le débordement imminent de la rivière » traduit l'angoisse de la jeune femme, de même que sa crainte de voir tout exploser. Ainsi, c'est de façon constante qu'Hélène est irritée : « Si quotidien. Un malaise hésitant, improbable, mais si quotidien. » (*IM* : 20) Pour Hélène, le plus grand malheur est de voir sa sœur, et surtout son petit frère, être atteints de cette souffrance jamais verbalisée. Pour l'instant, Simon est jeune et ce sont les paroles qui le blessent. Il ne comprend pas encore la subtilité du silence. Mais Hélène s'inquiète à la suite d'une dispute : « Et tout ça se mélange pour ne former qu'un seul amas de fils de colère entrelacés, de paroles non dites, qui va encore une fois traverser le salon pour atteindre l'espace vital de Samuel. » (*IM* : 80) Si le malaise touche tous les membres de la famille, il existe une tension

majeure entre Hélène et sa mère. « Hélène entend ses pantoufles traîner sur le plancher. Ce son à lui seul réussit parfois à lui faire perdre la tête. » (*IM* : 134) Et pourtant, même si Hélène semble irritée, elle n'en parle pas à sa mère, ne bronche pas, ne fait pas de crise. En effet, ce n'est pas seulement en raison du silence exigé par les parents qu'Hélène ne s'exprime pas. Il lui est difficile de transformer en mots les émotions qu'elle vit, puisque les sentiments sont toujours restés secrets dans sa famille. Par exemple, après une courte dispute entre Hélène et Viviane, les enfants sortent alors que les parents restent à la maison :

Soir d'été. Silence.
Ils restent là, ensemble. Seuls et séparés. Un peu plus égarés. Dans leur maison blanche au bord de la rivière. (*IM* : 32)

Le rythme saccadé de cet extrait donne l'impression d'un constat quotidien, comme si la scène se répétait sans qu'on ait besoin d'explication. En raison du silence, les deux personnages se situent loin l'un de l'autre. Même s'ils se trouvent dans la même pièce, peut-être sur le même fauteuil, il n'en demeure pas moins que le silence creuse un fossé entre eux. Tout au long du récit, on se rend compte qu'il en va de même pour les autres personnages, notamment pour Hélène et Viviane qui vivent sous le même toit, mais qui ressemblent à des étrangères. Tandis que la narration met le silence en évidence, les personnages, eux, le vivent comme s'il allait de soi. Avant qu'Hélène aille au lit, elle pense à ses parents :

Elle laisse Viviane et Robert seuls dans le salon, ou sur la terrasse, n'importe où. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, qu'ils se taisent comme d'habitude ou qu'ils déroulent des plans et croient dur comme fer à la

rénovation de leur maison. Peu importe. Qu'ils restent les bras collés au corps! (*IM* : 55)

Ici, l'absence de communication se présente telle une habitude. De plus, on associe le silence à l'inaction, au manque d'initiative, à l'immobilité. D'ailleurs, Hélène se plaint visiblement de l'inertie de ses parents, ce qui engendre un climat insoutenable dans la maison, comme si chacun devait se soumettre à ce statisme. Pour Viviane, il semble même que toute discussion soit une réelle corvée. Ainsi, à propos des parents d'Hélène : « Son père va bientôt sortir de la chambre lui aussi, c'est pourquoi sa mère se dépêche. Pour avoir la paix quelques minutes avant d'être forcée de parler. » (*IM* : 134) Le silence est donc quotidien, ce qui se confirme lorsque Hélène observe ses parents qui viennent d'expulser Lisa et Simon du salon pour avoir fait trop de bruit :

Elle fixe la bouche de son père.
Va-t-il sourire et prononcer une seule phrase ? Sûrement pas.
Viviane bouge la première. Elle se relève. Et Robert reste planté là sous son nuage de mots ; comme d'habitude, ils n'ont pas eu le temps de former une phrase. (*IM* : 21)

Peut-être qu'Hélène souhaite que son père brise le silence, qu'avec son autorité, il prenne la parole pour qu'enfin, chacun puisse s'exprimer. Mais Robert, tout au long du récit, ne fait que parler pour demander le silence, pour empêcher les discussions de s'envenimer. Patricia Smart trouverait ici l'illustration concrète de ce qu'elle entend par la Maison du Père. Robert n'est là que pour maintenir l'ordre. Sinon, il se tait comme les autres. Hélène déplore le silence qui plonge sa maison dans une atmosphère insoutenable : « Hélène a envie de taper du poing sur la table. Déjà une semaine que l'école est finie et pas un mot n'a été

prononcé dans cette maison, pas un mot vraiment senti, réel, signifiant. »(IM : 22) Or, si Hélène a envie de frapper sur la table, c'est qu'elle souhaite faire bouger les choses. Elle n'en peut plus d'être réduite au mutisme. En effet, les personnages ne se taisent pas parce qu'ils n'ont rien à dire, mais plutôt parce qu'une forme de loi non écrite, celle du père, les empêche de s'exprimer. Par exemple, dans l'extrait qui suit, Hélène se moque de sa mère, qui surprotège ses enfants, mais la discussion tourne mal, et le père intervient :

Il la prend par le bras et l'entraîne dans la cuisine.
 Il essaie de lui parler. Il voudrait comprendre, aller jusqu'au bout pour une fois.
 Mais Hélène rentre en elle-même et refuse de lui répondre.
 Elle monte à sa chambre, s'assoit à son bureau, attend que la colère passe. (IM : 44)

Une fois de plus, Hélène est tenue par le bras. Le père intervient apparemment pour éviter le conflit, parce qu'il souhaite qu'Hélène lui donne des explications. Mais la colère d'Hélène ne peut s'exprimer dans la maison du père, de sorte qu'elle garde le silence.

La colère n'est pas le seul sentiment qu'Hélène ne peut pas communiquer. Lorsqu'elle fait l'amour pour la première fois avec Thomas, on remarque qu'elle refuse également de s'exprimer :

Mais Hélène ne veut pas qu'il touche ou qu'il voie ne serait-ce qu'une seule goutte de sueur sur son corps.
 C'est pourquoi, entre autres, elle est si tendue ; elle retient ce qui pourrait sortir d'elle. Elle serre les lèvres, surtout, pas question d'entendre le moindre gémissement de sa part. (IM : 160-161)

Le gémissement dont il est question pourrait en être un de plaisir ou de douleur. Quoi qu'il en soit, Hélène tient à ce que Thomas ne soit témoin d'aucune émotion de sa part. Le silence auquel elle est confinée à la maison, celui qui l'empêche de discuter franchement avec sa mère, celui qui contient tous les sentiments qu'elle n'arrive pas à exprimer, est presque devenu un refuge. Alors qu'il constitue habituellement un obstacle, le silence devient parfois une échappatoire pour Hélène. En refusant de laisser paraître ses émotions devant Thomas, elle se détache et tente de se protéger du geste qu'elle est en train de poser malgré tout. Il faut d'ailleurs souligner qu'Hélène plonge dans le silence lorsqu'elle est en compagnie d'un homme. À la maison, c'est son père qui fait respecter le silence et, lorsqu'elle se retrouve dans l'intimité avec Thomas, elle refuse d'émettre un son. Au sein de la culture patriarcale, le silence sert justement à maintenir l'aliénation, à taire la révolte et les remises en question.

• Quand le silence est brisé

Pourtant, un jour ou l'autre, il faut que le silence soit rompu. Hélène veut réagir contre le mutisme et l'inertie. Plusieurs passages laissent voir la tension entre Hélène et Viviane. Le conflit s'exprime parfois dans des conversations telles :

- Le monde est malade, dit Viviane.
- Mais c'est toi qui est malade, réplique Hélène.
- Comment ça, je suis malade ?
- Laisse faire.
- Pas question. Je ne laisserai pas faire cette fois. (*IM* : 31)

Mais, comme nous le verrons plus loin, les silences sont eux aussi très révélateurs quant à la tension qui existe entre les deux femmes. Hélène cherche

alors un moyen de provoquer un événement, de perturber le calme, le malaise constant qui plane sur sa famille, peine perdue : « Mais bien sûr, rien n'explose. Rien n'explose jamais. Et le monde reste menaçant. Et le mensonge, si convenu. » (*IM* : 27) À plusieurs reprises, on peut noter qu'Hélène souffre du mutisme qui règne dans sa maison. Elle considère d'ailleurs que le silence est dangereux, ce qui explique sa crainte de voir son jeune frère exposé à toute cette tension.

Un jour, alors que Viviane réprimande Simon sans aucune raison, Hélène se met en colère et lance : « Si tu le touches encore, je te tue. » (*IM* : 60) Et la narration de préciser : « C'était un plaisir pour Hélène de prononcer cette phrase. *Si tu le touches encore, je te tue.* C'était facile, beaucoup plus facile que de protéger Samuel du silence, du rien, de la menace qui ne ressemble à rien. » (*IM* : 61) Ainsi, selon Hélène, le silence renferme une vérité cruelle, qui plane, menaçante. Elle ne sait pas comment faire pour que son frère ne ressente pas le même malaise qu'elle face à sa maison vide de mots.

Quant à Lisa, elle semble se plaire dans ce silence qui lui permet de s'adonner à la rêverie. Elle intervient lorsque Hélène et sa mère se disputent. Mais il semble qu'elle ne soit pas assez forte pour ignorer totalement l'incommunicabilité qui caractérise sa famille. C'est ce que nous pouvons constater, alors qu'Hélène menace de partir : « Et voilà qu'à la surprise de tous Lisa dévale l'escalier en criant qu'elle n'en peut plus des chicanes. Étonnée par le son de sa propre voix,

elle se tait, puis se met à pleurer. » (*IM* : 80) À quelques reprises, Hélène affronte sa mère dans des discussions féroces ; elle va même jusqu'à la menacer de mort. Mais la tension que subit sa cadette est moins concrètement abordée. On sent Lisa fragile. Son attitude laisse croire qu'elle est plus douce et moins encline à la confrontation. Pourtant, Lisa s'érige elle aussi en victime. Elle se referme d'ailleurs de plus en plus sur elle-même, pour finalement, comme nous le savons, s'enlever la vie. Habituellement, Lisa ne laisse rien s'échapper ; elle est alors elle-même étonnée de se laisser emporter. À la longue, le silence gagne contre Lisa qui perçoit peut-être la construction du grenier comme un abandon de la part de sa mère. Un abandon qui ne cadre pas dans la structure rigide du patriarcat. Lisa en subit les conséquences:

Dans la maison, le changement devient perceptible pour tout le monde dès que le silence pousse la porte pour reprendre sa place. Le lieu du recommencement n'est pas encore terminé. Quelque chose a changé, mais personne ne sait quoi. L'enfer est fait de plaines trop tranquilles. En bas, Robert et Viviane pourraient bien se remettre à parler. (*IM* : 203)

En effet, comme la famille demeure plongée dans le silence depuis le début, le fait de supposer que les parents pourraient prendre la parole vient suggérer que quelque chose de déterminant va se produire. Lorsque Lisa se suicide, on insiste sur les sanglots de Viviane et les cris de Robert : « [c'est l']éclatement de tels cris dans la maison du silence. » (*IM* : 210) Il fallait donc un drame majeur pour permettre à chacun d'exprimer une colère, une rage trop longtemps contenue.

- Quand tout sonne faux

Souvent, Hélène s'insurge contre l'absence de vérité. Elle refuse de jouer le jeu, de faire comme si les conflits n'existaient pas dans sa famille. C'est ce qu'on suggère, alors que Lisa demande aux autres les raisons pour lesquelles ils n'ont presque pas d'amis :

Leur père enfin levé a pensé à un déjeuner de famille. Gentil. Gentil déjeuner de famille et gentilles petites questions de Lisa.

- C'est parce que vous n'en voulez pas, répond Viviane.
- Peut-être que vous êtes trop bien ici tous les trois, tente Robert.
- Non, ils n'en veulent pas.

Et voilà pour la question de Lisa. Et voilà pour Samuel qui se met lui aussi à grimacer.

- Comment ça on n'en veut pas ?
- Parce qu'on est des incapables, dit Hélène.

Voilà pour le gentil déjeuner de famille. (*IM* : 24)

Bien que Robert tente de feindre le bonheur, tout de suite, Viviane est confrontée à une première vérité : ses enfants n'ont pas d'amis. Quand les questions des enfants se succèdent, leur innocence ne leur permet pas de faire semblant. Tous doivent faire face à la vérité. Mais les parents refusent d'admettre que c'est la famille nucléaire qui les tient en laisse, jusqu'à ce qu'Hélène vienne trancher. Poussée par son incrédulité, elle se fait cinglante. Ainsi, le silence dont nous avons traité s'explique alors : les relations entre les membres de la famille étant remplies de frustration, chacun cherche à taire la vérité. Ou encore, on évite de s'exprimer ; on joue la comédie pour se convaincre que tout va bien. À quelques reprises, même Hélène se laisse gagner par cette dynamique :

C'est la comédie de la famille.

Hélène remercie sa mère pour la robe à fleurs qu'elle vient de lui acheter. Elle est l'aînée, elle doit donner l'exemple, et faire les premiers pas. Mais ce qu'elle voudrait dire, c'est qu'elle déteste les fleurs.

Elle ne le dit pas : sa mère le sait déjà. Elle met la robe devant elle et cela veut dire : regarde comme je te ressemble. Un mensonge. Tout à fait ce que sa mère désirait entendre.

Puis Robert rentre à la maison. Hélène l'accueille en se précipitant dans ses bras.

- Regarde ma nouvelle robe, papa!

Il est presque frappé de stupeur. Ses bras restent collés au corps.

Lisa et Samuel se jettent ensuite tous les deux dans le jeu comme on se lance au parc d'attractions quand la barrière s'ouvre. Ils comprennent parfaitement bien le sens de cette comédie : c'est une protection à court terme. (*IM* : 53-54)

La scène, fort révélatrice, montre qu'Hélène sait mentir. Pourtant, elle ne joue pas la comédie dans le but de taire la vérité, mais dans celui d'appuyer le mensonge, pour montrer le ridicule de la situation. La réaction de Robert indique qu'il est anormal qu'Hélène démontre autant d'enthousiasme et d'affection. Quand à Lisa et à Simon, nous pouvons croire que le conflit ne les atteint pas lorsqu'ils s'amusent autant. Ils peuvent éviter le silence pour quelques instants.

Une autre scène témoigne encore plus éloquemment de la méchanceté de Viviane envers Hélène. La mère achète une robe à sa fille en sachant très bien qu'elle ne l'aimera pas et qu'elle devra affirmer le contraire. En effet, Viviane ne veut rien entendre des sentiments négatifs de sa fille ; elle préfère qu'Hélène mente. Tandis que Lisa et Simon semblent croire à la beauté de la situation, Hélène, elle, reste bien lucide :

Elle voudrait presque dire bonsoir à ses parents avant de monter à sa chambre. Elle voudrait enfiler un pyjama à fleurs, se coucher dans son lit, et s'endormir en pensant à la bonté qui parfois émane tout simplement de l'ordre des choses. Mais c'est beaucoup trop demander. Une comédie est une comédie, et elle n'ira pas jusque-là. (*IM* : 54)

La jeune femme semble donc consciente que le jeu a assez duré. En même temps, elle aimerait y croire, mais sans succès.

Qui plus est, alors que Thomas prend le repas du soir à la maison, Hélène le voit mentir à propos de tout. Dans un premier temps, elle reste indifférente aux mensonges de Thomas mais, lorsqu'elle se retrouve seule avec lui, elle comprend qu'il s'est plié à la dynamique familiale : « Mais maintenant, elle est en colère d'avoir vu Thomas se comporter, malgré ses mensonges, comme un membre de la société, un membre du monde alors qu'elle voudrait qu'il soit en dehors avec elle. » (*IM* : 155) Elle voudrait qu'il ne se laisse pas prendre par l'énorme mensonge à l'effet que tout va bien dans le meilleur des mondes. Elle refuse de le voir prendre le parti de ses parents, à qui elle reproche d'être faux. D'ailleurs, pour les parents d'Hélène : « Avoir Thomas, c'est être une fille normale dans une famille normale. » (*IM* : 184), ce qui contribue à parfaire l'image que les parents se font de leur fille. L'extrait qui suit en révèle davantage quant au malaise d'Hélène, dans la cour, avec Thomas et Samuel :

Personne ne résiste à Samuel, se dit Hélène. Cette pensée la rassure. Samuel est peut-être le seul ici qui va faire une vie normale. Elle le regarde jouer avec Thomas et se demande comment il va faire quand elle ne sera plus là. Maintenant il rit si fort. Et Thomas s'amuse lui aussi comme un enfant. À le voir ainsi avec Samuel, elle pourrait presque l'aimer! C'est assez! Hélène en a assez de cette comédie. Elle se lève d'un bond comme si elle venait d'apercevoir un animal féroce. La présence des autres lui pèse et elle voudrait tous les jeter au fond d'un précipice. Qu'ils disparaissent instantanément de sa vue!
 - On rentre, dit-elle presque en criant à Thomas.
 Samuel et lui se regardent en feignant la surprise. Puis ils la suivent docilement dans la cuisine.
 Hélène se tait : cette complicité ne fait que l'irriter davantage. (*IM* : 178)

Nous sommes en droit de conclure qu'Hélène est complètement désillusionnée. En effet, il semble qu'elle ne croie pas à la beauté de la relation entre Thomas et Samuel. Hélène nie qu'ils s'amuse réellement. Elle croit que Thomas joue la

comédie. Il est impossible pour Hélène d'envisager de vrais sentiments positifs. D'ailleurs, alors qu'elle se surprend à presque aimer Thomas, elle s'empresse de mettre fin à cet instant de bonheur. Elle n'arrive pas à accepter ou à aimer véritablement. L'amour qu'elle reçoit de ses parents s'exprime par de fausses célébrations, par des gestes réfléchis, comme le petit déjeuner en famille. Autrement, elle ne connaît ni l'amour ni l'abandon. Ironiquement, dans cette scène, c'est elle qui fait figure d'autorité patriarcale en imposant le silence. L'authenticité de la situation et les rires de Samuel lui plaisent jusqu'à ce qu'elle prenne le temps de réfléchir. Lorsqu'elle perd le contrôle et qu'elle se surprend à aimer Thomas, elle prend du recul et met un frein à cet enthousiasme. L'amour auquel elle est habituée reste imposé par le système patriarcal dont elle fait partie, et les sentiments qui lui viennent spontanément lui font peur. Elle doit maintenir les apparences et ne pas se laisser emporter.

En résumé, le roman d'Élise Turcotte met en scène une famille aux prises avec des problèmes structuraux. Sous la gouverne du père, nous avons vu qu'Hélène et sa mère éprouvent l'une pour l'autre des sentiments difficiles à définir. On comprend que les rôles imposés par la structure patriarcale viennent fausser l'identité de chacun des personnages mais que, dans certains moments de lucidité, Viviane et Hélène demeurent conscientes de la comédie qu'elles jouent. Elles se sentent prises dans un canevas qui ne respecte pas leur subjectivité. Or le souci (peut-être exagéré) de protection de Viviane montre tout de même qu'elle tient à sa fille. Mais cette image de la mère qui se voue entièrement à ses

enfants est plutôt la construction de la « maison du père » dont Patricia Smart donne la définition. Pourtant, les sentiments que Viviane éprouve pour sa fille demeurent ambigus, c'est ce dont certains événements témoignent, notamment lorsqu'elle offre à sa fille une robe à fleurs en sachant bien qu'elle ne l'aimera pas. Il faut admettre que Viviane n'aime pas sa fille d'un amour absolu, comme le voudrait le système patriarcal. La mère ne jouit donc pas de la liberté nécessaire pour exprimer ses faiblesses et ses frustrations. Quant à Hélène, on sent bien qu'elle est irritée par le comportement de sa mère, que son attitude « surprotectrice » lui paraît insupportable. Parfois, de simples détails, comme les pantoufles de sa mère qui traînent sur le sol, la mettent en colère. Pourtant, nous avons observé qu'Hélène souhaite, à certains moments, la présence de sa mère.

À l'intérieur de la famille nucléaire où sévit l'autorité du père, il a été possible d'observer les rapprochements entre les deux femmes et, en même temps, le besoin irrémédiable d'Hélène de se dissocier de sa mère. Encore une fois, le système dans lequel les deux femmes évoluent influence la distance qui est maintenue entre elles. Tandis que Viviane tente de répondre aux exigences de la mère parfaite en couvant sa fille, Hélène cherche à faire éclater le mensonge en se dissociant de sa mère. De même, malgré qu'Hélène soit intriguée par la sexualité de ses parents, elle tente de nier son existence. Cela n'a rien d'étonnant quand on considère qu'Hélène vit dans une famille québécoise qui s'inscrit dans une société patriarcale. En effet, nombre de familles québécoises contemporaines subissent des influences multiples qui convergent vers le maintien d'une conception particulière de la mère parfaite. À l'image de la Vierge

Marie, la femme qui devient mère perd, par le fait même, son statut d'être sexué. Elle cherche d'ailleurs à cacher à ses enfants l'existence de sa vie sexuelle. Difficile alors pour la fille, en l'occurrence Hélène, d'entretenir une image véritable à propos de sa mère. Sa propre sexualité en est évidemment affectée.

On note que la première relation sexuelle d'Hélène coïncide avec la mort de son existence présente. Peut-être est-elle consciente du fait que de passer à l'acte remet en doute la pertinence des rôles qu'elles tiennent, elle et sa mère. Elle sent le besoin d'agir en ce sens pour transformer sa vie, peu importe comment. En se défaisant de son rôle de fille, elle croit se détacher de sa mère, mais nous sommes en droit de croire que, sous un système patriarcal, l'abandon des fonctions imposées peut au contraire permettre le rapprochement entre les individus.

La tension reste tangible entre Hélène et Viviane, et le manque de communication participe à l'entretien du malaise. Le silence permet aux colères et aux tristesses de mieux s'enraciner dans les personnages, qui ne savent pas s'exprimer en raison du système dans lequel ils évoluent. Parfois, la famille entre dans un jeu pour taire ses conflits cachés. Se développent alors des scènes où on joue à la famille idéale, notamment pour répondre aux impératifs d'une structure sociale rigide et aliénante. Hélène refuse, quant à elle, d'adhérer à ce mensonge.

***L'ingratitude* de Ying Chen**

L'intrigue que présente Ying Chen se déroule dans un tout autre lieu. En effet, l'auteure nous transporte en Chine, là où une jeune femme qui vient de s'enlever la vie raconte les circonstances qui l'ont menée au suicide. Il faut noter que le contexte social mis en place dans *L'ingratitude* diffère de celui de *L'île de la Merci*. Lorsqu'on veut relever le contexte de la relation mère-fille dans le roman, il faut tenir compte de certaines réalités propres à la Chine et qui peuvent influencer les rapports entre les personnages. Il est important de souligner qu'en 1971, s'amorce en Chine une politique antinataliste afin de ralentir la croissance démographique. Des récompenses sont alors accordées aux familles qui respectent la norme et qui n'ont qu'un seul enfant, alors que des pénalités sont administrées aux autres parents. En outre, pour des raisons culturelles et économiques, les Chinois préfèrent, dans la plupart des cas, avoir des garçons. On peut considérer que cette forme particulière de patriarcat joue sur les sentiments que la mère et la fille éprouvent l'une pour l'autre dans *L'ingratitude*. Comme dans *L'île de la Merci*, Ying Chen a choisi de mettre en scène le rapport conflictuel entre les deux femmes sous la loi patriarcale, et c'est dans cette perspective qu'il sera considéré. Alors que Turcotte laisse un narrateur omniscient traduire les pensées de sa protagoniste, ici, Chen donne la parole à son personnage principal.

Question de distance

- Amour-haine

« On nous élève dans l'idée que l'amour maternel est différent de tous les autres types d'amour. Il doit échapper à l'erreur, au doute, à l'ambiguïté des affections ordinaires. C'est une illusion⁴⁴. » Le roman de Ying Chen donne raison à Friday, en présentant une mère froide et volontairement indifférente à l'égard de sa fille. Déjà, l'efficacité de la structure patriarcale s'en voit ébranlée, la figure de la mère parfaite ne tient pas, mais nous verrons que la mère de la narratrice tente de respecter le rôle que la société lui confie lorsqu'il s'agit de bien paraître devant les autres. Nous sommes en droit de nous questionner aussi sur l'amour qu'éprouve l'enfant, notamment de ce que la fille ressent pour sa mère.

Le contexte que présente Chen ne semble pas admettre qu'une fille puisse ouvertement remettre en doute son amour pour sa mère, ce qui témoigne également du pouvoir du système patriarcal. De là, peut-être, le titre de l'œuvre et le développement qui s'ensuit autour de l'ingratitude. Une jeune femme n'est pas digne de ce que sa mère a fait pour elle si elle n'arrive pas à l'aimer sainement. Tel est l'impératif véhiculé par le patriarcat. D'ailleurs, la jeune narratrice nommée Yan-Zi l'exprime elle-même : « je n'arrivais pas à aimer mes parents sans haine et sans condition⁴⁵. » Elle parle comme si elle allait à l'encontre de ce qu'on exigeait d'elle. Comme si, justement, l'amour inconditionnel des parents constituait la norme. À la lecture du roman, on

⁴⁴ N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 17.

⁴⁵ CHEN, Ying. *L'ingratitude*, Montréal, Leméac, 1995, p. 24 ; désormais *I.*

apprend rapidement que la jeune femme déteste sa mère lorsqu'elle explicite, d'entrée de jeu, les motivations de son suicide : « Je lui ai défait sa gloire, moi! J'ai déclaré nulle sa compétence, son point fort. Je l'ai obligée à démissionner de son poste de mère. Je l'ai anéantie. » (*I* : 11) Décidément, Yan-Zi en veut à celle qui l'a mise au monde ; elle souhaite mettre en lumière son échec. Ainsi, selon le système patriarcal dans lequel les personnages de *L'ingratitude* évoluent, la femme, à partir du moment où elle met un enfant au monde, ne doit s'intéresser qu'à sa seule progéniture, c'est-à-dire son unique lieu d'accomplissement, de là, l'ampleur de l'échec dont parle la narratrice.

En outre, la haine de la jeune femme pour sa mère est palpable :

Je brûlais d'envie de voir maman souffrir à la vue de mon cadavre. Souffrir jusqu'à vomir son sang. Une douleur inconsolable. La vie coulerait entre ses doigts et sa descendance lui échapperait. Mon corps commençant à pourrir par ces journées chaudes, ses gènes cesseraient de circuler dans mes veines, se perdraient au fond de la terre uniforme. Elle n'aurait plus d'enfant. Sa fille unique s'envolerait loin d'elle ainsi qu'un coup de vent mortel croise un arbre en le secouant, mais sans s'arrêter, impitoyable. (*I* : 16)

La jeune Chinoise croit ainsi pouvoir se départir des liens qui l'unissent à sa mère : « ses gènes cesseraient de circuler dans mes veines » (*I* : 16) Yan-Zi se sent prise dans un corps qui ne lui appartient pas, sur lequel sa mère a trop d'emprise.

L'auteure n'a apparemment pas choisi de traiter de l'ambiguïté des sentiments en laissant planer le doute quant aux réelles émotions de son personnage.

L'ambiguïté réside plutôt dans l'opposition concrète des émotions. En effet, tantôt la jeune femme déteste sa mère, tantôt c'est le contraire. La haine se voit décrite avec violence, assurément pour montrer que la narratrice n'est pas seulement irritée, mais qu'elle déteste sa mère profondément. Par exemple, quand Yan-Zi s'apprête à écrire une lettre à sa mère : « Je sortis une feuille. J'y dessinaï le mot Maman avec application. Mais je dus tout de suite lâcher le stylo. Le mot s'était trempé de crépuscules rougeâtres qui provoquaient mon écœurement. » (I : 19) La scène est fort révélatrice puisqu'elle présente la fille comme étant consciente de la haine qu'elle porte ; un lien évident est établi ici entre les « crépuscules rougeâtres », le sang et la mort, mort qui sera d'ailleurs nécessaire pour dénouer le lien avec la mère. Concrètement, le mot n'a pas taché la feuille, mais son sens suscite la répulsion. Le sang évoque aussi les liens familiaux, dont on ne peut se départir, sauf, bien sûr, dans la mort. Rien d'étonnant à ce que la jeune femme souhaite du mal à sa mère, qu'elle veuille la blesser à tout prix, même s'il faut pour cela qu'elle s'enlève la vie.

En fait, elle cherche la façon la plus sûre de blesser sa mère : « Il s'agissait de susciter en elle non pas la haine mais le chagrin. La haine passe, le chagrin demeure. » (I : 25) De même, lorsque Yan-Zi apprend franchement à sa mère qu'elle a connu sa première expérience sexuelle avec un inconnu, elle ne vise pas encore à lui asséner un coup fatal : « Il ne fallait pas la pousser à la folie. Je préférerais qu'elle garde sa raison pour le moment. Ainsi elle souffrirait de mon départ dans toute sa lucidité. Chacune de ses fibres nerveuses serait touchée

par cet événement. » (*I* : 98) La narratrice veut donc consciemment blesser sa mère, tel semble être le but de son suicide.

On le constate dans *L'ingratitude*, le conflit entre la mère et la fille demeure flagrant. Or la fille explique que sa mère n'admet pas cette réalité : « Sachant bien que je ne l'aimais pas assez, elle m'avait cru d'une sécheresse de cœur innée, héritée de mon père sans doute. Cette illusion l'avait soutenue pendant toutes ces années, puisque l'incapacité d'aimer est moins blessante que la volonté de ne pas aimer. » (*I* : 47) Yan-Zi dénonce ici la famille patriarcale. En effet, il ne semble pas possible que la fille ne veuille pas aimer sa mère puisque cet amour devrait aller de soi. Le père, quant à lui, est à la tête de la structure sociale ; il doit maintenir l'ordre. De son côté, la mère admet que sa fille se montre désagréable avec elle, mais tente de se convaincre qu'il s'agit là d'une réaction plus ou moins contrôlée. Elle cherche une raison extérieure aux mauvais sentiments de sa fille. Son raisonnement s'avère d'ailleurs pertinent si l'on pense aux préceptes de la loi patriarcale qui ne laisse à la jeune femme désireuse de s'émanciper que la seule révolte. Encore une fois, la relation mère-fille se voit teintée de non-dits, des sentiments que l'on ne veut pas admettre puisque, socialement, l'harmonie devrait prévaloir.

En fait, l'absence de spontanéité permet au personnage de jouer le jeu, de taire le conflit. On le perçoit notamment quand la jeune femme réfléchit à la lettre qu'elle laissera à sa mère lors de son suicide :

Pour en obtenir le meilleur effet, la patience était nécessaire. Il serait important de lui laisser une lettre très douce, disant que je l'aimais vraiment, qu'elle était mon seul vrai amour et que j'allais mourir pour elle. Ce n'était pas une chose facile. Maman était si perspicace. Il me fallait faire de grands efforts afin de gagner sa confiance. Mon amour pour elle était ce qu'elle désirait le plus dans sa vie, et en même temps la dernière chose au monde à laquelle elle croyait. Je devais donc faire attention. Il me fallait de l'imagination. Je devais songer à une mère fictive, emprunter un ton raisonnable, appliquer çà et là quelques touches de tendresse réservée. Je soignerais bien les mots et les expressions. Qu'ils ne soient ni trop sucrés ni trop amers. Quelques larmes seraient utiles pour relever le goût du papier. Mais il fallait les refroidir avant de les servir... (I : 16-17)

En dévoilant son amour, qu'elle feint ou non, Yan-Zi espère que sa mère se sentira alors coupable de ne pas avoir été à l'écoute, de ne pas avoir été assez ouverte pour se laisser toucher. Par ailleurs, si la jeune femme partait en laissant une missive injurieuse, la mère s'en verrait déculpabilisée et pourrait décréter que sa fille aura été ingrate jusqu'au bout. Elle se crée donc une *persona* de bonne fille, quitte à ne plus faire preuve d'authenticité. Or nous pouvons nous questionner quant aux réelles émotions que fait naître cette lettre chez la jeune femme. Peut-être veut-elle se protéger contre la possibilité que ses larmes coulent pour vrai. Reste que son but premier est de faire souffrir la mère en faisant croire à cette dernière qu'elle a erré.

Une autre lettre témoigne pourtant des efforts de Yan-Zi. Il s'agit d'une sobre déclaration d'amour, sans débordement. Lori Saint-Martin affirme : « À faire violence à la mère, son premier rôle identificatoire, la fille se blesse toujours,

fatalement, au ricochet⁴⁶ » et c'est ce qui arrive à la narratrice de *L'ingratitude* qui, voulant faire souffrir sa mère à tout prix, devient la victime de son propre mensonge :

Je relus ma lettre. Un sentiment confus et inattendu me remonta à la gorge. Il se transforma vite en larmes chaudes. N'est-ce pas que tout finit par se transformer en eau ? La lettre était-elle aussi de plus en plus mouillée. Cette lettre mensongère, cette fausse déclaration d'amour à maman me semblait maintenant devenue une chose sincère. Je voulais la frapper très fort – oh! Combien elle le méritait! – mais j'en souffrais avant elle. J'étais crispée de douleur. Je pliais sous les coups futurs dont j'accablerais maman en m'accablant moi-même. Jamais on ne devrait trahir sa mère, maman m'en avait bien avertie. (*I* : 141)

Étant sur le point de s'enlever la vie, Yan-Zi prend conscience des sentiments profonds qui l'habitent. Il se cacherait donc en elle une forme d'amour pour sa mère. Nous pouvons comprendre que ce qui devait être un mensonge réfléchi devient une réalité, un sentiment sur lequel elle n'a pas de pouvoir. Alors, la narratrice se souvient avoir déjà apprécié la présence de sa mère quand elle était plus jeune : « Autrefois, ce que je désirais le plus au monde était de tomber malade. Maman se penchait alors à côté de mon lit pour me parler. » (*I* : 35)

Mais c'est une relation compliquée, teintée de méfiance et très exigeante qui subsiste entre les deux femmes, et ce, depuis longtemps :

Je cherchais en vain à lui plaire. J'essayais de me bien comporter. Je faisais le ménage. Je mangeais modérément [...] Et, avec un sourire prolongé, j'approuvais tout. Je n'avais presque pas de défauts. Une fille parfaite. Une fille digne de sa mère. (*I* : 20-21)

Plaire à la mère dans un contexte patriarcal demeure vain, de sorte que le destin de la fille semble irréversible, elle qui ne peut extérioriser son amour, mais se trahit tout de même en incarnant la fille modèle. La distance entre la mère et la

⁴⁶ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 117.

fille reste directement proportionnelle à ces sentiments qui s'opposent et se bousculent. La fille doit-elle, au nom de l'amour qu'elle porte à sa mère, rester auprès d'elle ou doit-elle un jour ou l'autre, revendiquer son autonomie et ainsi, du revers de la main, rejeter sa mère ? Yan-Zi explique elle-même sa fatale réalité : « Je comprends maintenant que notre mère est notre destin. On ne peut se détourner de sa mère sans se détourner de soi-même. » (*I* : 151)

Tout le dévouement de la mère s'inscrit dans le modèle véhiculé et exigé par le patriarcat. Celle-ci doit se consacrer exclusivement à la maison et aux enfants alors que le père se soucie des préoccupations extérieures. Dès lors, Yan-Zi tient d'ailleurs son père en partie responsable de la dépendance de sa mère envers elle :

Je pensais que c'était un peu à cause de [mon père] que maman et moi nous entendions comme le feu et l'eau. S'il avait été moins professeur d'université, s'il s'était soucié autant de ce qu'il y avait sur notre table à manger que de ce qui se passait au Vietnam ou en Yougoslavie [...] maman aurait été moins dépendante de ma présence et de ma vertu.
(*I* : 30)

La jeune femme se sent visiblement responsable du bonheur de la mère, un poids qu'elle ne peut plus assumer. Comme le mentionne Saint-Martin : « l'emprise sur la fille imposera [...] à celle-ci de se couler dans les modèles de la mère, de respecter ses désirs, de tout faire pour lui ressembler⁴⁷. » La narratrice du roman de Chen fait précisément face à ce problème. En effet, sa mère refuse de la voir se dissocier d'elle et cherche à lui prouver à quel point toutes deux se ressemblent. Nous pouvons même penser que, pour qu'un

⁴⁷ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 42.

détachement s'opère sainement, il faut que les deux parties soient d'accord. Or, ici, la mère refuse de laisser la fille respirer : « maman disait toujours qu'il était mille fois plus pénible de me voir grandir que de me mettre au monde. Car, en grandissant, je lui ressemblais de moins en moins. » (I : 20)

Ce désir de la mère de voir sa fille la prolonger émaille l'œuvre de Chen. Nous pouvons le constater dans ce passage où Yan-Zi fréquente la douche publique avec sa mère :

Alors qu'à travers les éclaboussures de la douche je fixais son ventre, elle examinait mon corps du regard exigeant et lucide d'une inconnue. J'avais parfois l'impression qu'elle avait envie de m'avaler vivante, de me reformer dans son corps et de me faire renaître avec une physionomie, une personnalité et une intelligence à son goût. (I : 20)

Quand la mère observe sa fille et la trouve différente, par le fait même, elle devient, nous le verrons, menaçante. La jeune femme sait que sa mère craint de la voir partir, et elle imagine un scénario, le pire, où elle serait condamnée à toujours demeurer aux côtés de sa mère. En effet, elle se rappelle avoir eu l'idée de s'enlever la vie en sautant par la fenêtre de la maison, mais il aurait été dangereux de survivre et de se retrouver handicapée, et prisonnière :

Je ne supportais pas la perspective de passer le reste de ma vie en fauteuil roulant. Pour me punir, on n'aurait pas à m'envoyer chez un psychologue ; maman seule, avec ses pleurs, ses cris, ses menaces, son ironie et sa pitié, suffirait à me faire regretter mon geste. Elle se féliciterait même puisque, devenue infirme, je serais alors très dépendante d'elle. J'aurais de la difficulté à sortir de jour comme de soir [...]. Je resterais donc à la maison comme les bonnes filles du bon vieux temps, pour accompagner maman jusqu'à ses derniers jours. Je serais sa fille éternelle. (I : 60-61)

La narratrice insiste sur le désir de la mère de garder sa fille auprès d'elle et d'avoir une emprise totale et durable sur ses gestes et ses déplacements. À plusieurs reprises, la jeune femme décrit également l'attitude possessive de sa mère. Par exemple, tandis qu'il est question de quitter la maison, elle précise : « Auparavant, chaque fois que je lui avais demandé de me libérer, elle avait menacé de se pendre » (*I* : 103) Il est évident que Yan-Zi se sent piégée par une mère manipulatrice, une mère qui cherche à la retenir physiquement, et psychologiquement :

Elle avait l'habitude de me prendre la main pour traverser la rue. Elle saisissait en entier cette main vivante comme s'il s'agissait de son portefeuille. Il faut faire attention, disait-elle, il y a tant d'accidents chaque année. Lorsque je devins plus grande qu'elle, je commençai à me sentir embarrassée, à tenter de retirer ma main et de m'écarter d'elle. Je me débattais contre la douce et ferme contrainte qu'elle exerçait sur moi. Je veux que tu sois heureuse, tu sais, me dit-elle. À l'occasion des réunions de famille aussi, elle me tenait la main de force. Elle ne me regardait pas. Ses lèvres pincées me disaient : N'essaie pas de m'échapper, ma fille. (*I* : 109)

La mère ne veut donc absolument pas se dissocier de sa fille et c'est en plaçant la main de cette dernière sur son ventre qu'elle dit : « Tu es là. Elle formulait cette phrase au présent, comme si je n'avais pas encore quitté son corps. Comment puis-je cesser de me soucier de toi ? ajoutait-elle, tu es un morceau de ma chair. » (*I* : 110) Mais ce besoin de la mère de voir sa fille lui ressembler, ce souhait qu'elle a que sa fille soit à jamais dépendante d'elle, s'opposent au désir de la fille de se dissocier, de devenir une personne à part entière. Peut-être est-ce pourtant, de la part de la mère, un aveu d'amour maladroit ou l'expression de

la crainte de perdre sa fille ? Reste que le problème de la distance survient, chacune ne sachant plus où se situer par rapport à l'autre.

L'ingratitude s'ouvre sur le suicide de la jeune femme. Cet acte définitif, engendré par un malaise, voire une hargne profonde, n'est peut-être qu'un cri de détresse et d'amour. Quoi qu'il en soit, la mort constitue la seule issue pour la jeune femme. Prisonnière de sa mère, qui contrôle tous les aspects de sa vie, elle conclut que la seule façon de se défaire de cette emprise est de cesser d'exister. Ainsi, tandis qu'elle réfléchit à l'impasse de sa vie de fille, elle en arrive à une triste conclusion :

Ma vie devait égaler [la] vie [de ma mère]. Je ne devais vivre qu'à travers elle. Elle cherchait à s'incarner en moi, de peur de mourir. J'étais chargée de porter en moi l'esprit de maman dont le corps pourrait tôt ou tard. J'étais censée devenir la reproduction la plus exacte possible de ma mère. J'étais sa fille. Il fallait donc détruire cette reproduction à tout prix. Il fallait tuer sa fille[...] Je ne pouvais pas être moi autrement. (*I* : 11)

Ses tentatives antérieures pour se défaire de sa mère s'étaient d'ailleurs avérées vaines, puisque cette dernière refusait de lui concéder sa liberté. Yan-Zi raconte :

Un jour, nous avons eu une conversation mémorable :

- J'ai envie d'être moi, maman.
- Tu ne peux pas être toi sans être ma fille.
- Je suis d'abord moi.
- Tu as vécu d'abord dans mon ventre.
- Je veux être seule maintenant.
- On n'est jamais seul. On est toujours fille ou fils de quelqu'un⁴⁸. (*I* : 134)

⁴⁸ Ne va pas sans rappeler la typologie d'Isabelle Boisclair dans son article « *Au pays de Catherine* ». En effet, Boisclair y dresse un tableau des cinq « possibles statuts du personnage féminin dans la fiction » dont le statut « hétéronome patriarcal », selon lequel le personnage féminin, sous la loi du père, voit son identité déterminée par lui. En étant « fille de » quelqu'un, elle est nécessairement objet. Dans *L'ingratitude*, nous pouvons croire que la mère sert à entretenir cette conception en l'inculquant à sa fille. (I. BOISCLAIR. « Au pays de Catherine », *Les cahiers d'Anne Hébert*, no. 2, 2000, p. 111-125.)

Or, même si la jeune femme ressent le besoin urgent de se défaire des liens qui l'unissent à sa mère, on comprend qu'elle entretient elle aussi des craintes face à cette possible séparation:

Je me demandais parfois si je ne pouvais trouver un compromis entre la vie et la mort. J'avais pensé par exemple quitter la ville et ne plus y revenir. Une disparition inexpliquée ferait autant de mal à maman qu'une mort volontaire. Un espoir jamais assouvi serait plus cruel qu'un désespoir total.

Mais serais-je seulement capable de vivre sans elle ? Que deviendrais-je si je n'étais plus sa fille ? (*I* : 112)

Si Yan-Zi n'est pas certaine de pouvoir vivre en étant séparée de sa mère, c'est peut-être qu'en dépit du contrôle que celle-ci exerce, elle éprouve un attachement profond à son égard. La haine qu'elle voue à sa mère est donc teintée d'un sentiment plus positif. À preuve : « Combien de fois, en voyage hors de la ville, sous les couvertures qui sentaient l'étranger, je pensais à l'odeur de maman. » (*I* : 113) Encore une fois, la jeune femme se voit confrontée à l'ambiguïté de ses sentiments. Par conséquent, Ying Chen confirme qu'entre la proximité extrême et la séparation par la mort, la mère et la fille cherchent, sans la trouver, la distance qui leur permettrait de vivre une relation authentique.

- Un rôle pour chacune

La distance entre les deux femmes de *L'ingratitude* peut s'expliquer par un autre phénomène. Comme Lori Saint-Martin le démontre, à partir du moment où une femme met au monde un enfant, elle s'éloigne de la femme qu'elle était pour

revêtir la robe de la mère, souvent pour ne plus jamais l'enlever, c'est-à-dire que, comme dans *L'ingratitude*, la mère remplit son rôle de mère, en renonçant à ce qu'elle est en tant que femme. Le rapport de femme à femme devient alors impossible, la confrontation se déroulant toujours dans un rapport d'autorité. La femme, ainsi confinée à son rôle de mère, ne peut se rapprocher de sa fille et telle est la loi patriarcale.

Dans le roman de Chen, la mère fait visiblement des efforts pour ne pas déroger à son statut, c'est ce qu'explique Yan-Zi : « Maman avait décidé de ne jamais rire devant moi. Tout geste léger de sa part risquerait de compromettre son pouvoir sur moi. L'autorité est la garantie, disait-elle, d'une bonne éducation. » (I : 34) De cette manière, la fille ne connaît de sa mère que sa fonction. Elle ne sait rien de la femme qui se cache derrière la figure autoritaire qui la contrôle à chaque instant. Dans *Maternité en mouvement*, Françoise Gavarini décrit le même phénomène. En s'adressant à sa mère, elle lance : « tu as été pleinement mère et totalement absente. Femme où es-tu ? Je ne t'ai jamais rencontrée⁴⁹. » La mère et la fille que Ying Chen met en scène seraient donc tenues loin l'une de l'autre en raison de ce rôle que la mère tient à maintenir à tout prix.

On peut se demander ce qui pousse la mère à vouloir exceller à ce point dans sa fonction de mère, et ce, jusqu'à en oublier sa nature propre. Dans le roman de Ying Chen, la mère semble trouver, dans la maternité, une raison d'exister, c'est d'ailleurs, faut-il le rappeler, un des seuls accomplissements auquel la mère a

⁴⁹ VILAINE, GAVARANI et LE COADIC (dir.) *Maternité* [...], p. 47.

droit dans la société patriarcale. La narratrice affirme en parlant de sa mère : « Un bon cœur était essentiel à sa mission de m'éduquer. Elle y était déterminée, car c'était là son domaine, c'était un peu comme cela qu'elle participait à la création et influençait le monde. » (I : 35) À partir du moment où la femme devient mère, on la charge d'une tâche qu'elle doit, le plus naturellement possible, réussir. Dans un tel contexte, ni la mère ni la fille ne peuvent se rapprocher, car la seconde devient objet, de la même façon que la mère reste l'objet du mari.

Par ailleurs, Yan-Zi reproche aussi à Bi, son premier amour, de remplir trop docilement son rôle. Elle souhaiterait qu'il soit tendre avec elle, qu'il soit amoureux d'elle peut-être. Mais, après qu'ils aient fait l'amour, Bi se sent préoccupé, sans toutefois être amoureux. Le jeune homme accepte la responsabilité que son geste lui impose tandis que la jeune femme, comme avec sa mère, aimerait qu'on éprouve pour elle des sentiments véritables :

Bi était pour moi une branche d'arbre flottant à la surface de l'eau. Je comptais sur lui. Son visage était si richement gravé, sa taille si forte et ses épaules si reposantes. Il pourrait me faire oublier maman et jeter mes pilules. Mais il ne pensait pas à moi. Il ne pensait qu'à sa responsabilité. Il ne voulait pas me sauver. (I : 93)

Surgit à nouveau ici l'aliénation que Yan-Zi vit constamment auprès de sa mère, soit de sentir qu'elle est aimée par devoir, par obligation. Somme toute, les deux femmes se connaissent à travers leur fonction réciproque et non par le biais de ce qu'elles sont en tant qu'êtres humains.

De cette situation découle également le fait que la mère n'aie jamais admis que sa fille était devenue une femme, avec des besoins et des envies. L'une est mère alors que l'autre sera à jamais fille. Cette dynamique semble immuable, jusqu'à ce que l'auteure choisisse de montrer la mère en tant que femme :

Une fois, je l'avais surprise causant et riant avec une voisine. C'était un après-midi ensoleillé. Elle était sur le balcon de sa chambre. Son corps entier rayonnait, une lumière orange couronnait son front. Je n'en croyais pas mes yeux. Cette mère tant rêvée était là, enfin, cette femme éblouissante et divine. Je m'imaginai dans ses bras, le front dans le creux de ses seins et le nez rempli de l'odeur riche de sa peau – maman sentait la rivière de notre ville. (*I* : 35)

Dès lors que Yan-Zi perçoit la femme derrière la mère, elle cesse de la craindre et a envie de mieux la connaître. La mère devient belle ; elle devient autre. La femme qui discute et qui rit, voilà l'image d'une femme aimable. Pour Yan-Zi, la mère a été, jusque-là, une personne autoritaire. Désormais, la fille sait qu'il peut en aller tout autrement. Malheureusement, la mère que Chen met en scène refuse de se montrer telle devant sa fille :

Elle s'était aperçue de ma présence. Elle marchait vers moi. Elle sortait de la lumière et ressemblait maintenant à un nuage. Je restais sur le pas de la porte, encore perplexe et heureuse. J'avais alors balbutié : « Maman... » J'avais sans doute l'air très bête, puisqu'elle avait tout de suite retiré son sourire, de sorte qu'il n'y avait plus aucune trace de vie sur son visage. Puis, elle s'était mise à m'interroger sur mes devoirs. J'étais très jalouse de ma voisine. (*I* : 35)

Ce passage témoigne donc de la ténacité et de l'aliénation de la mère quant à l'exercice de son rôle, rôle qu'elle sait pourtant quitter à l'occasion. Pour la jeune femme, c'est peut-être le début de la haine envers cette mère qui lui refuse son vrai visage. Dans *Le nom de la mère*, Lori Saint Martin, qui reprend les propos de Luce Irigaray, précise :

Donc, une mère, c'est quoi ? Quelqu'une qui fait des gestes commandés stéréotypés, qui n'a pas de langage personnel et qui n'a pas d'identité. Mais comment, pour nous les filles, avoir un rapport personnel et se constituer une identité par rapport à quelqu'une qui n'est qu'une fonction⁵⁰ ?

Saint-Martin résume alors la difficulté spécifique à la relation entre la mère et la fille quand la mère se confine à ce rôle, tout en refusant de se montrer en tant que femme. La distance entre les deux femmes dépend finalement de cette volonté de la mère de ne pas révéler la femme en elle, notamment l'amoureuse ou l'être sexuel, dans la mesure où elle peut se défaire des exigences de la société patriarcale auxquelles elle a appris à répondre.

Sexualité

- Corps et sexualité de la mère

Ici se présente l'étonnant paradoxe qui caractérise souvent la relation mère-fille, dans le régime patriarcal. La fille souhaite voir sa mère se défaire des contraintes que lui impose ce rôle et se dévoiler en tant que femme, en tant qu'être humain. Pourtant, comme nous le verrons, la fille n'est pas toujours prête à accepter la féminité de sa mère, surtout celle qui passe par le corps et la sexualité, qui peut aller jusqu'à susciter son dégoût.

Dans *L'ingratitude*, Yan-Zi se rappelle les bains où elle se rendait avec sa mère. Elle l'observait et se disait alors : « J'étais donc sortie de là ! De ce ventre mou, sale et gonflé de gras. » (I : 19) La jeune femme refuse le corps de sa mère, son

⁵⁰ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 25.

ventre surtout, qui témoigne de sa grossesse. Lori Saint-Martin traite de cette répulsion, en citant Françoise Couchard qui souligne que : « les signes hypertrophiés de la maternité et de la féminité peuvent déclencher, à l'adolescence, une forte ambivalence, le dégoût et le rejet prenant souvent le pas sur l'admiration » de la fille pour le corps de sa mère⁵¹. » Pourquoi la jeune fille, qui trouve habituellement sa mère jolie, en vient-elle à ressentir de la répulsion face à ce corps ? Dans le cas du personnage principal du roman de Ying Chen, nous pouvons croire que le ventre de sa mère lui remémore sa naissance, soit le malheur qui l'afflige. Mais nous pouvons aussi soupçonner Yan-Zi de prendre involontairement conscience de la sexualité de sa mère. Peut-être que la jeune femme, qui voulait pourtant connaître sa mère en tant que femme (comme la voisine en avait la chance) a du mal à accueillir la femme « imparfaite » qu'est sa mère. Tout à coup, elle souhaite que sa mère reste une mère, c'est-à-dire qu'elle se dévoue à son enfant sans avoir droit au plaisir sexuel. À cet égard, Nancy Friday note : « Ce qui est le plus difficile à affronter chez la mère, c'est sa sexualité. Et c'est notre sexualité qu'elle a le plus de mal à admettre. Et voilà deux femmes cachant l'une à l'autre ce qui la définit le plus exactement en tant que femme⁵² ! »

- Sexualité de la fille en lien avec la mère

Dans certains contextes sociaux, la mère et la fille ont donc de la difficulté à admettre la sexualité de l'autre, ce que Chen met en scène dans *L'ingratitude*.

⁵¹ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 73. (À noter que la narratrice de *L'ingratitude* est plutôt une jeune femme, ce qui n'empêche pas qu'elle éprouve ce sentiment de répulsion à l'égard du corps de sa mère.)

⁵² N. FRIDAY. *Ma mère* [...], p. 17.

Yan-Zi sait que sa mère a du mal à accepter sa sexualité, c'est pourquoi elle annonce à sa mère qu'elle a eu sa première relation sexuelle de la façon dont elle le fait. Connaissant le malaise de sa mère, elle veut la provoquer en lui disant : « Je l'ai fait! C'était très bien. » (I : 97) En outre, la narratrice a résolu de s'enlever la vie ; elle souhaite, par un geste préalable, amorcer la dissociation d'avec sa mère. En ayant une relation sexuelle, Yan-Zi rejette en quelque sorte le corps que sa mère lui a donné ; elle le souille à la fois pour montrer qu'elle n'est plus digne de l'affection maternelle et qu'elle veut se départir du don de sa mère. Elle explique d'ailleurs comment elle s'est sentie après sa première expérience sexuelle : « J'éprouvai un grand soulagement en sortant des buissons. Bi se tenait près de moi. La chose était faite. Je m'étais fait déchirer le corps. Maman avait donc pondu un corps qui ne valait plus rien. » (I : 90) La jeune protagoniste de *L'ingratitude* fait l'amour pour la première fois dans le but de se séparer de la mère, comme si, à partir de cet événement, son existence allait être transformée. Nous saurons pourtant que ce ne sera pas suffisant.

Ainsi, le lien entre la mère et la sexualité demeure très prégnant dans le roman de Ying Chen. À plusieurs reprises, Yan-Zi montre que sa sexualité découle directement de sa relation avec la mère. Alors qu'elle avoue ce qu'elle a fait, la narratrice songe qu'outre « le souvenir d'une douleur aiguë, [elle avait] complètement oublié le goût de cette aventure et que, en [se] livrant aux bras d'un inconnu, [elle] n'avai[t] pensé qu'à [sa mère]. » (I : 99) Avait-elle pensé à elle en terme de vengeance ou avait-elle cherché, à un moment ou à un autre,

l'approbation de sa mère en se demandant quelle serait sa réaction ? Quoi qu'il en soit, la jeune femme paraît obsédée par sa mère au moment où elle fait l'amour pour la première fois, ce qui ne laisse planer aucun doute quant à la parenté entre son geste et son rapport difficile à la mère.

En ce qui concerne Chun, le véritable petit ami de Yan-Zi, cette dernière répète à plusieurs reprises qu'il lui rappelle sa mère. En parlant de lui, qui la pourchasse pour l'empêcher de se suicider, elle dit : « Il courait après moi comme maman, avec détermination. Je soupçonnais qu'il était envoyé par maman ou que c'était l'incarnation même de maman qui me poursuivait. » (I : 145) Et lorsqu'elle se fait happer par un camion, on peut lire :

Je cherchais maman. J'espérais qu'au moins elle trouverait ma lettre. Mais je ne vis que le visage de Chun penché sur moi. Il était rempli d'une douleur de maître volé. Encore une fois, j'y aperçus un mélange de désespoir et de reproche semblable à celui que portait maman. (I : 147)

La relation avec la mère devient particulièrement gênante, puisqu'elle s'inscrit même dans les relations amoureuses et sexuelles de la jeune femme, de sorte que le conflit entre les deux femmes réside, entre autres et sans aucun doute, dans le refus d'admettre la sexualité de l'autre.

Incommunicabilité

- Les dangers du silence

Le silence s'avère garant de l'enracinement du conflit entre la mère et la fille dans *L'ingratitude*. En effet, cette relation chargée de silence, de sous-entendus

et de mensonges provoque une tension chez chacun des personnages. Souhaitant préserver une image de mère vertueuse, propre à la « maison du père », la femme évite certains sujets de conversation auprès de sa fille. On peut voir que Yan-Zi le déplore :

Je voulais bien m'adapter à maman dans tous les domaines, mais j'ignorais toujours ses opinions sur l'amour. Nous n'avions jamais parlé de l'amour entre un homme et une femme. Je n'osais pas poser de questions et cherchais en vain quoi que ce soit pour me renseigner. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, je ne connaissais rien de ce qui se passait dans un couple. Je n'étais pas vraiment consciente d'être une femme.
(I : 45-46)

Du coup, on comprend que la mère et la fille n'entretiennent pas une relation d'amitié et qu'en respectant leur rôle respectif, elles n'arrivent pas à se rejoindre. La mère ne semble pas vouloir renseigner sa fille à propos des relations amoureuses ; elle ne laisse pas la chance à sa fille de connaître une femme et de s'y identifier.

D'ailleurs, dans *L'ingratitude*, la mère démontre une volonté inébranlable de rester secrète : « Deux êtres unis dans un même lit ne se disent pas leurs rêves. [Maman] m'avait appris ce proverbe dès que j'avais commencé à m'intéresser à des romances. »(I : 55) La mère soutient qu'il vaut mieux ne pas trop s'ouvrir à ceux qu'on aime ; elle prône l'obéissance, voire la soumission. Ainsi, elle s'assure que sa fille ne sera pas tentée de la critiquer et d'exprimer son opinion. C'est là une façon d'entretenir la tradition, celle de l'autorité patriarcale qu'on ne doit jamais contester. C'est ce silence qui permet le maintien de la structure,

puisqu'une personne n'ose exprimer son désaccord. La mère tente donc de transmettre à sa fille des valeurs patriarcales, qui la garderont dépendante :

Par exemple, ma fille, j'ai depuis peu l'impression que tu te gonfles trop devant tes parents. Alors fais-toi plus petite, baisse tes yeux, et encore et encore... oui, comme ça. Elle n'est pas mal, cette posture, n'est-ce pas ? Pas trop douloureuse ? Tu t'habitueras. Je ne gâte pas les enfants, moi. C'est pour ton bien, tu sais. Rien que pour toi. Un bon exercice qui t'aidera à mieux réussir ta vie, ton mariage et ton travail...
(I : 137-138)

Le contexte social dans lequel évoluent les personnages oblige apparemment la mère à conseiller à sa fille d'apprendre à obéir. Elle lui intime de se taire en affirmant que c'est de cette façon qu'elle se conformera aux attentes d'autrui, notamment celles des hommes. La fille ne pouvant s'exprimer, et la mère refusant de s'ouvrir à sa fille, de peur de déroger à son rôle de mère, il n'est pas étonnant que les deux femmes ne se connaissent pas.

En pensant à sa mort, Yan-Zi lance à propos de sa mère : « Elle s'en voudra de ne pas me comprendre, malgré toutes ces années où elle m'a logée, nourrie, lavée, grondée, habillée, tournée et retournée. » (I : 11-12) La jeune femme sait que sa mère ne la connaît pas, qu'elle ne connaît rien d'elle malgré tout le temps passé ensemble. Tout se passe comme si la mère feignait l'indifférence pour garder une distance avec sa fille. De même, la jeune femme déplore que sa mère ne s'intéresse pas à sa vie : « Maman ne veut rien savoir de la mort, comme elle ne veut rien savoir des hommes qui me plaisent. » (I : 8) La mère refuse de s'approcher de sa fille pour la connaître davantage, mais son indifférence va plus loin, car la narratrice affirme : « Maman avait encore oublié

mon anniversaire, elle qui avait une très bonne mémoire. » (*I* : 19) La mère, qui punit la fille pour la soumettre aux exigences patriarcales, va alors jusqu'à la cruauté. Par conséquent, le silence devient dangereux entre les deux femmes.

L'absence de communication n'est pas étrangère à la volonté de Yan-Zi de s'enlever la vie. La mère souhaite protéger sa fille des dangers extérieurs sans prendre conscience que c'est à l'intérieur de la maison familiale qu'une tragédie se prépare. Pourtant, la fille n'est pas la seule à souffrir du silence. La mère disait parfois à sa fille : « Tu ne vois donc pas [...] que mon cœur marine dans le sel ? » (*I* : 34) À cela, la jeune femme répond pour elle-même :

Ce sel était mon silence dont maman souffrait. Quelquefois, elle m'obligeait à m'asseoir auprès d'elle et à lui parler. Pourtant, elle se taisait. Elle ne me regardait pas. Elle se tenait droite sur sa chaise. Le dos de maman ne devait pas s'incliner. En attendant mes paroles, elle tricoteait. Elle avait toujours des choses à tricoter. Les nerfs tendus, nous écoutions le frottement des aiguilles. Plus le temps passait, plus je me décourageais. Je fouillais en vain dans ma tête. Je n'osais pas lui raconter les anecdotes drôles susceptibles d'être immorales, ni les tristes qui pouvaient la rendre d'autant plus sérieuse. (*I* : 34)

La mère souffre, elle aussi, de l'absence de communication entre elle et sa fille. Lorsqu'elle oblige Yan-Zi à lui parler, nous pouvons penser qu'il s'agit d'un devoir que la mère se donne en tant que mère. Les discussions sont d'ailleurs vides de sentiments, malgré les efforts déployés par Yan-Zi pour ne pas déplaire à sa mère. Comme cette dernière tricote, les deux femmes ne se regardent jamais. Elles ne peuvent communiquer ni par la parole ni par le langage corporel.

- La loi du mensonge

Quand, à l'occasion, une des deux femmes s'exprime, nous pouvons douter de sa sincérité. Ironiquement, Yan-Zi explique comment sa mère lui a inculqué l'importance de cette vertu :

Elle m'avait enseigné la sincérité absolue. Sauf en quelques rares exceptions, elle se comportait sincèrement, sinon envers tout le monde, du moins envers moi. Elle ne prenait jamais la précaution de me dissimuler l'abondance de son orgueil, de ses ambitions, l'intensité de ses mécontentements, de ses doutes et de ses jalousies. Elle n'hésitait pas à me dévoiler toutes ses vérités à elle, que je devais, à son avis, digérer sans difficulté puisque j'étais sa fille. Pourtant, elle n'acceptait pas mes vérités. Elle ne voulait pas croire que j'avais mes vérités à moi. Si par grand malheur de telles vérités existaient, maman consacrerait tous ses efforts à les supprimer. Je comprenais alors que la sincérité n'était pas pour tout le monde. La sincérité totale était le luxe des forts.
(I : 56)

La sincérité de la mère implique que sa fille soit témoin de ses colères et de ses contrariétés. Par contre, Yan-Zi semble ne jamais recevoir de signes d'affection de la part de sa mère. Nous pouvons nous questionner quant aux exigences de la mère qui veut inculquer à sa fille une totale sincérité. En effet, si la mère n'admet pas le mensonge, elle exige, de façon détournée, l'entretien d'une faute grave : celle qui consiste à ne jamais reconnaître la liberté de l'autre :

Je cherchais en vain à [...] plaire [à ma mère]. J'essayais de me bien comporter. Je faisais le ménage, je mangeais modérément. Je consacrais huit heures par semaine à l'apprentissage de la couture. Je sortais peu. Je fermais les yeux sur les hommes et les oreilles sur leurs affaires. Je me joignais doucement au bavardage de mes tantes et de mes voisines. Et, avec un sourire prolongé, j'approuvais tout. Je n'avais presque pas de défauts. Une fille parfaite. Une fille digne de sa mère.
(I : 20-21)

On voit que c'est par soumission que la jeune femme se montre parfaite. Elle n'en a pas le choix, bien qu'elle cache en elle une rage qu'elle n'exprime pas

encore. Et, même si la mère croit au principe de sincérité, elle fait en sorte que sa fille ne puisse pas l'appliquer.

Tout au long du roman, on remarque l'importance que la mère accorde à l'image qu'il faut projeter devant les autres, ce qui va à l'encontre du principe de sincérité qu'elle défend. Lorsque Yan-Zi, morte, est exposée, la mère s'assure encore pourtant que sa fille offre une image convenable. La mère et la grand-mère de la narratrice, qui forment d'ailleurs la chaîne des femmes patriarcales, se disputent même à propos des vêtements qu'elle doit porter pour son incinération :

Grand-mère insiste pour me vêtir d'un manteau d'hiver de style traditionnel, de sorte que je n'aie pas froid une fois arrivée là-bas et que les esprits des ancêtres me soient bienveillants. Maman trouve ridicule cette idée dont l'application ne peut que déshonorer la mère de cette fille. Elle tient à ce que, même morte, je sois présentée comme il faut, digne d'une famille comme il faut. (I : 41)

Tout en sachant que sa fille vient de s'enlever la vie, la mère entretient l'image de la famille modèle, celle d'un homme, lui qui occupe des fonctions importantes. Aussi refuse-t-elle d'admettre que sa progéniture se soit elle-même enlevé la vie :

Alors que mon corps attend devant le four crématoire, mes proches ont droit à un banquet de tofu. Grand-mère a clairement indiqué qu'on ne célèbre pas une fin prématurée. On ne donne un banquet de tofu qu'en l'honneur des gens qui meurent vieux. Mais maman ne l'écoute pas. Il faut offrir un copieux repas pour remercier les invités d'avoir pleuré sur la dépouille de sa fille. Du même coup, elle compte prouver qu'elle aime bien sa fille et que les rumeurs de suicide ne sont que des rumeurs. (I : 69)

Ainsi, pour sauver les apparences, la mère tente de faire croire aux invités qu'elle entretenait une bonne relation avec sa fille. Or il s'agit toujours de cette

femme qui ne jure que par la sincérité. Cette mère, qui veut montrer qu'elle est triste pour prouver qu'elle aimait sa fille, mais qui est finalement plus préoccupée par ce que les autres pensent, se révèle peu à peu, dans toute son aliénation :

Mes tantes tiennent les bras de maman de peur qu'elle s'évanouisse. Précaution superflue. Maman marche du pas le plus solennel du monde. Elle se charge même de maintenir l'ordre pendant la cérémonie. Elle retient les sanglots et les larmes. Elle refuse les consolations. La mort de sa fille constitue pour elle plus un échec personnel qu'une perte sentimentale. (*I* : 126)

Par conséquent, on peut voir que l'absence de communication authentique participe au conflit qui sévit entre la mère et la fille du roman de Ying Chen. Les deux femmes n'arrivent pas à se rapprocher suffisamment l'une de l'autre, afin de se confier leurs sentiments respectifs. Malgré l'emprise qu'elle exerce sur sa fille en la surveillant de très près, la mère ne sait presque rien de celle qu'elle a mise au monde. Le silence qui règne entre elles amorce le drame à venir, même si, en apparence, la mère s'efforce de protéger Yan-Zi contre les dangers extérieurs, notamment contre les hommes. Mais la loi du père sévit toujours, de sorte que les femmes se voient, malgré elles, soumises à une absence totale de communication et d'authenticité. Alors que sa mère exprime régulièrement son mécontentement à l'égard de sa fille, cette dernière tente par tous les moyens de ne contrarier personne. Elle joue donc le rôle de la fille parfaite sans jamais exprimer la colère qui grandit en elle, avec les résultats que l'on sait.

Conclusion

L'île de la Merci et *L'ingratitude* proposent une illustration de la relation souvent conflictuelle entre une mère et sa fille. Les auteures présentent des personnages

et des contextes sociaux différents mais il s'agit toujours d'une dynamique instaurée par des impératifs patriarcaux. D'abord, il faut souligner la différence d'âge entre les protagonistes des deux romans. Yan-Zi, la jeune femme de *L'ingratitude*, dans le début de la vingtaine, se montre plus lucide – mais tout aussi tourmentée – qu'Hélène, l'adolescente de *L'île de la Merci*. Chez Ying Chen, la jeune femme semble plus consciente du système dans lequel elle et sa mère se voient piégées. Elle tient son père en partie responsable de la dépendance de sa mère envers elle et, après avoir entrevu le vrai visage de sa mère, prend conscience de l'énorme mensonge dans lequel elle est impliquée. Quant à Hélène, elle se révolte contre sa mère pour des raisons qui lui demeurent plus obscures. En effet, elle vit un malaise constant sans savoir concrètement quelle en est la cause.

La maturité des deux filles, et la compréhension qu'elles ont du conflit qui les oppose à leur mère, peut en partie expliquer la façon dont elles vivent leur première relation sexuelle. Il est possible de croire qu'elles ont toutes deux agit selon un désir de se dissocier de la mère, mais la différence se trouve dans la lucidité face à ce désir. Il semble évident que Yan-Zi se commet dans le but de faire souffrir sa mère, puisqu'elle s'empresse de lui annoncer l'événement froidement, d'un ton provocateur. D'ailleurs, la jeune femme considère que sa première relation implique la souillure du corps que sa mère lui a donné, de là son intérêt. Dans *L'île de la Merci*, on sent le lien entre la première relation sexuelle d'Hélène et son besoin de se détacher de sa mère. Pourtant, nous ne

pouvons prétendre que la fille est pleinement consciente de la portée du geste qu'elle pose. En fait, elle souhaite changer d'existence sans pour autant saisir le sens de sa quête d'émancipation physique. Elle vivra d'ailleurs son expérience en secret, en se confiant uniquement à sa sœur. Reste que la distance entre les mères et les filles demeure un problème fondamental dans les relations observées.

En plus de ne pas avoir le même âge, les deux filles évoluent dans des contextes différents, ce qui, paradoxalement, implique certains rapprochements dans leur vécu. Comme Hélène vit dans une société occidentale apparemment plus ouverte à la sexualité et que Yan-Zi vit dans un contexte oriental où la sexualité constitue davantage un tabou, les deux filles sont confrontées aux mêmes interdits malgré leur différence d'âge. Hélène, qui n'est encore qu'une adolescente, s'oppose aux directives de sa mère qui veut protéger ses filles contre les hommes. Yan-Zi, quant à elle, bien qu'elle soit plus mûre, doit aussi s'opposer à des contraintes, celles surtout qui visent à répondre aux exigences d'une famille « comme il faut », c'est-à-dire de se donner à un seul homme. Par le même geste, les deux filles s'opposent donc à ce qu'on attend d'elles. Si elles présentent des personnages d'âges différents, évoluant dans des contextes sociaux distincts, les deux auteures québécoises présentent des familles patriarcales qui obéissent à « la loi du père ». La société patriarcale, comme nous l'avons vu, cloître les femmes dans leur rôle de mère, ce qui influence nécessairement les relations qu'elles entretiennent avec leurs filles. On l'a déjà

mentionné, selon Patricia Smart, les œuvres québécoises sont souvent teintées de considérations inspirées de la structure patriarcale :

Cette population de la tyrannie du Père [...] simultanément s'effraie du pouvoir qu'ont les femmes d'enfanter et tient à les emprisonner dans leur rôle de reproductrices. Il y a bien un crime, un meurtre ici, dont le texte culturel québécois – peut-être précisément parce qu'il s'est érigé de façon très précise sur le contrôle de la fonction reproductrice des femmes – est hanté, culpabilisé de façon dramatique⁵³.

Lori Saint-Martin soutient quant à elle que le société patriarcale québécoise joue un rôle prédominant dans la conception de la figure de la mère :

[Du] point de vue de la situation de la femme [...], la société québécoise ressemble aux autres société occidentales, à ceci près que le mythe de la mère y a atteint des proportions inégalées. Le caractère monolithique de la société québécoise traditionnelle, le clergé qui frappe d'anathème le plaisir sexuel, condamne la contraception et impose l'alternative mariage ou entrée en religion, le lien entre mythe de la mère et survie culturelle dans une société qui craint l'assimilation, voilà quelques facteurs qui expliquent l'omniprésence du mythe de la mère au Québec⁵⁴.

Nous pouvons croire que ce mythe de la mère demeure présent dans les œuvres étudiées ici et qu'il participe à la tension qui subsiste entre les mère et les filles mises en scène. En effet, comme nous l'avons vu, les mères tentent de répondre aux exigences de la société patriarcale dans laquelle elles évoluent. C'est ce qui les pousse, notamment, à surprotéger leur fille qui doit être, selon le modèle établi, leur principal accomplissement. Par contre, même si la mère se veut dévouée, elle ne devient pas pour autant l'alliée de sa fille. Son rôle implique un statut auquel elle ne doit pas déroger. Par conséquent, la communication s'avère souvent fausse, lorsqu'elle n'est pas tout simplement inexistante. D'ailleurs,

⁵³ P. SMART. *Écrire* [...], p. 331.

⁵⁴ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 48.

selon Saint-Martin, la conception de la mère se voit renforcée de toutes parts, de sorte que chaque mère, en elle-même, ressent l'obligation de répondre au modèle entretenu :

Depuis des millénaires, en réalité, la femme est définie comme une mère avant tout, jamais comme un être libre qui cherche, comme l'homme, à s'accomplir. Le discours religieux, largement diffusé au Québec jusque dans les années 1960, voire au-delà, nous la montre asexuée, souriant dans la douleur et altruiste ; le discours psychanalytique nous informe qu'elle désire des enfants pour compenser la blessure narcissique de la castration, de sorte que la maternité est le signe d'un manque ontologique. Le discours scientifique nous entretient d'instinct maternel et de prédestination hormonale. Bref, tout converge pour faire de la maternité non seulement l'aboutissement unique de la destinée féminine, mais encore un signe de normalité et de maturité affective et sociale⁵⁵.

Étant mère, la femme perd ce qui fait d'elle une femme ; sa sexualité, par exemple, est cachée. Ainsi, dans les œuvres du corpus, bien que les filles veuillent s'éloigner de leur mère, nous avons vu qu'elles sont fascinées par la femme qui leur sert de mère. Les filles qui souhaitent s'en dissocier éprouvent pourtant une fascination pour la femme qu'a été leur mère. Dans les deux œuvres étudiées, la négation de la sexualité de la mère participe à la conception que les filles ont de la sexualité. À la suite de notre analyse, il est d'ailleurs possible de croire que la sexualité s'avère l'un des lieux majeurs de conflit entre les mères et leur fille.

Comme le souligne Saint-Martin, la figure de la mère traditionnelle étant fort respectée, la structure patriarcale demeure solide :

⁵⁵ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 13.

Vécue de manière traditionnelle, c'est-à-dire encadrée et soumise à l'institution au sens d'Adrienne Rich, la maternité sert le patriarcat : la mère « exemplifies in one person religion, social conscience, and nationalism ». On le voit bien dans la société québécoise traditionnelle, où la mère est la meilleure alliée du prêtre. Les mères sont également les grandes responsables du conditionnement social ; beaucoup d'entre elles poussent leurs filles à se conformer en tous points au modèle féminin traditionnel, comme l'ont maintes fois noté les théoriciennes féministes. D'où [...] un violent rejet de la mère qui sourd dans de très nombreux textes littéraires de femmes et qui est, en réalité, un rejet de l'institution de la maternité plutôt que d'une femme que, du reste, la fille a peu connue, tant celle-ci, absorbée par la fonction maternelle, ne lui apparaissait pas comme une personne⁵⁶.

Saint-Martin décrit bien la toile de fond des deux romans à l'étude. En effet, la haine que les filles éprouvent pour leur mère peut être interprétée comme une dénonciation de la position à laquelle la mère est contrainte et qui empêche les filles de connaître celle qui les a mises au monde. Visiblement, la mère présentée par Élise Turcotte n'arrive pas à se soumettre complètement au rôle que la structure patriarcale lui impose. Nous avons vu qu'elle cherche une façon de se sauver, de délaissé, du moins temporairement, sa fonction maternelle. Le grenier pourrait lui servir de lieu de repos car, autrement, comme le souligne Saint-Martin, lorsqu'on est mère : « Il faut apprendre à refouler ses besoins, ses désirs, sa colère, sous peine d'être une mauvaise mère⁵⁷. » La communication se fait alors absente. Le rôle de mère exige aussi qu'elle aime inconditionnellement son enfant, ce qui ne laisse pas de place aux frustrations.

Comme nous l'avons relevé dans les œuvres du corpus, la femme, en tant qu'être humain, n'a pas de voix. Elle s'exprime dès lors qu'elle joue le rôle de

⁵⁶ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 25.

⁵⁷ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 12.

mère. La mère du roman de Ying Chen laisse pourtant voir à sa fille qu'elle la déteste aussi, d'une certaine façon. Ce qui est révélateur, c'est plutôt que, devant les autres, la mère cherche à tout prix à protéger l'image de la famille modèle. L'absence de communication devient un problème majeur dans la relation mère-fille puisque les deux femmes n'ont pas accès à l'authenticité de l'autre. Ce faisant, ce mutisme participe à la consolidation de la structure patriarcale, jamais remise en doute.

La difficulté pour la mère et la fille de trouver la distance idéale à maintenir entre elles, le refus d'accepter la sexualité de l'autre et le manque de communication sont donc trois lieux de conflit présents dans les œuvres étudiées. Nous pouvons prétendre qu'ils participent tous au maintien d'un modèle social donné. Ce dernier pourrait d'ailleurs être ébranlé si, dans une proportion importante, les filles et les mères arrivaient à se parler et à se comprendre. Dans leurs romans respectifs, Élise Turcotte et Ying Chen mettent éloquemment en scène les problèmes qui découlent de ce système figé, et en font, finalement, la critique. L'illustration de la société patriarcale à travers ce qu'elle exige des mères et des filles veut donc dénoncer le manque d'ouverture de ce système à l'égard du féminin.

Chapitre III : Retour sur ma création

C'est d'abord à partir d'observations personnelles que s'est développé mon intérêt pour ce que j'ai choisi ici de nommer la « relation mère-fille ». Dans la réalité, j'ai souvent vu des femmes surprotéger leurs enfants. Parfois je les ai vues envahissantes, contrôlantes, méprisantes, jalouses, et alors, je comprenais d'emblée le ressentiment de leur fille à leur égard. Or, bien que certaines filles de mon entourage et moi ayons la chance d'avoir des mères disponibles, dévouées et aimantes, nous avons toutes du mal à entretenir une relation saine avec la nôtre. À l'aube de mes vingt-cinq ans, je me questionne à propos de ce qui empêche les mères et les filles de s'aimer simplement, sans qu'une tension viennent les cloîtrer chacune dans son camp. En fait, cette réflexion est née d'un sentiment de culpabilité vis-à-vis de ma mère, à savoir que je n'arrive pas à lui dire et à lui montrer que je l'aime. Dans la fiction, la relation entre les mères et leurs filles témoigne souvent de cette réalité.

Avant de restreindre mon corpus à deux romans, j'ai consulté plusieurs œuvres telles *La Fissure* d'Aline Chamberland, *Au commencement était le froid* d'Esther Croft, *Le premier jardin* d'Anne Hébert, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre* de Luce Irigaray, *L'obéissance* de Suzanne Jacob, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy et *Ma fille comme une amante* de Julie Stanton. On y illustre des relations tendues, voire cruelles, des filles et des mères dont la vie est influencée par le lien qui les unit. J'avais envie, moi aussi, de créer un personnage qui serait

confronté à ce problème. Mes réflexions m'avaient poussée à vouloir mettre en scène une relation mère-fille à l'intérieur de laquelle la mère ne serait rien de ce qu'on appelle une « mauvaise mère ». J'espérais pouvoir faire naître un conflit entre deux femmes tout à fait équilibrées. Mon récit se voulait donc d'abord positif dès lors que j'envisageais de proposer une réconciliation entre la mère et la fille. *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte m'a d'ailleurs permis de croire qu'il était possible de créer un portrait positif du couple mère-fille. Toutefois, j'ai choisi de mettre en scène un personnage qui entrait dans le monde adulte, ce qui posait le problème souvent inévitable de la distance. S'est alors enclenchée la création d'un récit moins rose que je ne l'aurais voulu.

J'ai choisi de présenter le quotidien d'une jeune femme issue d'une famille dite « normale » qui, pourtant, quitte la maison familiale. On comprend que la jeune femme vit un conflit avec sa mère et que fuir demeure la seule solution. C'est à travers chaque geste du quotidien de la jeune femme que j'ai voulu montrer l'importance de sa mère dans sa vie. Ainsi, je souhaitais mettre en évidence l'inévitable lien qui lie la fille à celle qui l'a mise au monde plutôt que de présenter une guerre ouverte entre les deux femmes. Même en la quittant, la fille n'arrivera pas à fonctionner si elle ne se libère pas de la culpabilité qu'elle ressent à l'égard de sa mère. Je ne voulais pas non plus que la narratrice s'éternise sur les raisons de son départ et sur ce qu'elle reproche à sa mère. Il s'agissait plutôt de montrer qu'elle ne sait pas elle-même les raisons profondes qui l'empêchent d'aimer sa mère. Je voulais que les gestes de son nouveau quotidien lui rappelle

sa mère afin de prouver qu'il est impossible pour elle de s'en défaire véritablement.

En écrivant mon récit à la première personne du singulier, j'ai confié la narration à Sophie. En laissant la jeune femme raconter son histoire, je souhaitais donner place à sa subjectivité tout en montrant que son interprétation des faits peut être mise en doute. J'ai fait le choix de ne pas présenter le point de vue de la mère afin de mieux illustrer l'incompréhension que vit la jeune femme. Par contre, le rapport à la mère s'inscrit parfois de façon évidente dans le récit, comme lorsque Sophie se souvient de certains moments de sa vie. Cette mère, je ne la voulais pas « mauvaise mère ». J'ai choisi d'écrire mon récit au « je » pour insister sur la perception de la jeune femme. Les situations qu'elle décrit font peut-être croire que la mère est totalement indifférente à l'égard de sa fille, mais comme cette dernière s'en fait la dénonciatrice, j'ose croire qu'on perçoit une certaine subjectivité dans son propos. Les événements dont elle se souvient sont influencés par son besoin et son désir de voir sa mère plus près d'elle, de là peut-être la cruauté qui ressort de l'épisode de la robe bleue où la mère demeure indifférente. J'ai préféré ne pas faire intervenir la mère de façon concrète dans le récit, afin de laisser transparaître son importance simplement à travers le comportement de sa fille.

Par exemple, j'ai tenté d'inscrire plus symboliquement la relation à la mère dans le rapport qu'a Sophie avec la nourriture. Je souhaitais ainsi rappeler la fonction

nourricière de la mère et, par le fait même, le besoin vital éprouvé à l'égard de la mère. Je souhaitais que l'attitude de Sophie soit excessive sans toutefois devenir obsessionnelle. Il s'agissait, en effet, de ne pas créer de comportement pathologique pour que le personnage continue d'être représentatif d'une situation plus « normale ». C'est d'ailleurs toujours dans un esprit de nuance que j'ai tenté de faire évoluer le personnage. La relation avec sa mère demeure, malgré tout, problématique. Sophie se gave donc, à quelques occasions, de pâtisseries de toutes sortes, toujours accompagnées d'un grand verre de lait (encore une fois, j'ai voulu rappeler la fonction nourricière de la mère). J'ai souhaité mettre en lumière la carence dont elle souffre depuis qu'elle vit loin de sa mère, et son besoin de trouver un réconfort quelque part.

Les lieux où se rend Sophie et qui sont décrits dans le récit servent aussi à symboliser le bien-être qu'elle cherche. Alors que son appartement est petit et malodorant, Sophie trouve, à la pâtisserie, le sourire de la pâtissière, la chaleur des fourneaux et l'odeur des gâteaux. Pour mieux faire ressortir le bien-être que lui inspire cet endroit, j'ai voulu opposer la pâtisserie au centre d'emploi où elle doit aller. Elle y trouve donc une dame complètement superficielle, des planchers très propres et l'odeur du citron. Quant à la boutique où elle est engagée, j'ai voulu que cet endroit soit pour elle un autre lieu de réconfort. La douceur de madame Rosalie et le parfum des fleurs rassurent la jeune femme fragile. Je souhaitais que son appartement représente pour elle la solitude. C'est alors un constat qu'elle fait à quelques reprises. D'ailleurs, lorsque madame Rosalie lui

donne congé, elle sort et revient inconsciemment vers la boutique, comme si elle se laissait guider par son instinct. J'ai ainsi voulu montrer qu'elle a besoin d'un réconfort, ce qui n'est pas étranger au besoin qu'elle a de renouer avec sa mère. Comme elle emménage dans un appartement vétuste et sale, j'ai pu entamer mon récit avec une scène où elle fait du ménage. Il s'agissait là de démontrer, dès le début, que le personnage est confronté à une réalité sociale sur laquelle elle n'a que peu de pouvoir. Dans cette scène, il fallait qu'elle incarne le rôle traditionnel de la femme qui l'oblige à entretenir la maison. Déjà, dès le premier instant où elle quitte le nid familial, Sophie est confrontée à ce qu'on exige d'elle comme femme.

Le titre que j'ai donné au récit n'est d'ailleurs pas étranger à cette scène. J'ai, en effet, voulu rappeler le rôle attribué traditionnellement à la femme. Mais je dois aussi ajouter que la poussière évoquait pour moi l'idée des souvenirs. Je souhaitais que le tout nouvel environnement de Sophie la pousse à se remémorer de vieilles histoires, simplement pour dégager le caractère incontournable de la famille, de sa relation avec sa mère. De plus, la poussière peut cacher des choses. Sous toute cette saleté, Sophie tente justement de se trouver un endroit à elle. Elle ne parviendra toutefois pas à se sentir parfaitement bien chez elle.

Pour décrire les lieux et les rendre évocateurs, il m'a semblé important d'exploiter le sens de l'odorat. En effet, comme les odeurs sont souvent

génératrices de souvenirs, j'ai cru bon m'en servir abondamment. Par exemple, j'ai jugé pertinent d'insister sur les mauvaises odeurs de l'appartement et de la causeuse pour montrer le désarroi de la jeune femme face à son nouveau quotidien. Elle doit donc se défaire de ces odeurs pour s'imprégner des lieux. Elle est satisfaite lorsque la propreté et l'odeur du citron l'emportent. Une odeur que je voulais réconfortante, celle de la maison familiale. Pourtant, à l'image de la relation ambiguë entre Sophie et sa mère, je me suis aussi servi de l'odeur du citron pour accentuer l'aspect froid et impersonnel du centre d'emploi. Cette fois-ci, je souhaitais plutôt faire référence à l'indifférence de la mère. En fait, j'ai voulu aborder l'incohérence des sentiments que la fille éprouve envers sa mère. Il se peut que l'odeur soit réconfortante, comme lorsqu'elle rappelle le bien-être de la jeune femme qui se sent en sécurité quand elle se trouve auprès de sa mère. Par contre, dans ce cas-ci, la mère peut aussi être froide et distante, comme si la jeune fille se sentait en sécurité auprès de sa mère, mais que celle-ci tenait à garder une distance entre elles.

Dans le cas de la pâtisserie, l'odeur du pain et des gâteaux devait rappeler l'enfance de Sophie. Je crois qu'il y a un lien à faire entre cette odeur réconfortante et le souvenir pour Sophie du temps où elle vivait avec ses parents. Elle était prise en charge à l'époque, dans le sens où elle n'avait pas la responsabilité de se nourrir, puisque sa mère subvenait à ses besoins. De plus, l'odeur des pâtisseries peut rappeler l'attention que sa mère lui a peut-être portée alors qu'elle était plus jeune.

Plusieurs autres odeurs m'ont servi à évoquer des souvenirs, à faire voir les sentiments de Sophie. Par exemple, l'odeur de l'alcool lui monte au nez lorsqu'elle passe devant la taverne, ce qui lui rappelle la soirée où elle avait bu avec ses amies mais, surtout, le regard de sa mère.

J'ai aussi voulu traiter du rôle social de la femme, qui se transmet de génération en génération. D'ailleurs, le récit s'ouvre sur la scène où Sophie fait le ménage de son appartement, fonction souvent transmise de mère en fille. J'ai voulu insister sur son rapport à la propreté en mentionnant qu'il s'agissait d'une obsession léguée par sa mère, de là la comptine dont elle se souvient lorsqu'elle est sous la douche. En représentant cette obsession de la propreté comme étant un héritage laissé par la mère, j'ai souhaité montrer l'inévitable succession entre les différentes générations de femmes comme si, malgré un désir flagrant de se dissocier de sa mère, la fille s'inscrivait inexorablement dans une lignée de femmes dont le destin semble prédéterminé.

La mère de Sophie s'inscrit d'ailleurs dans toutes les sphères de sa vie, notamment dans ce qu'elle vit de plus intime, soit sa sexualité. En effet, j'ai voulu que Sophie ait une attitude particulière lors de ses premiers rapports intimes. D'abord, elle découvre la sexualité plus tard que ses amies du même âge. Amélie, pour qui la sexualité ne semble causer aucun problème, sert alors de référence. Lorsque Sophie se retrouve seule avec Jérémie, elle tente de taire

ses inhibitions en buvant de l'alcool. Sans qu'elle soit dégoûtée par la sexualité ou qu'elle y voie une façon définitive de rompre avec sa mère, je voulais simplement montrer qu'elle éprouve un malaise dans l'intimité. Elle cherche plutôt, dans cet événement, une façon de devenir quelqu'un d'autre, puisqu'elle n'est pas satisfaite de la vie qu'elle mène.

Par ailleurs, j'ai fait en sorte que le rapport de Sophie avec sa mère influence ses nouvelles relations. En fait, j'ai créé quelques personnages féminins autour d'elle pour mettre en scène son rapport avec d'autres femmes adultes. D'abord, il y a cette dame de la pâtisserie avec qui Sophie ne développe pas de véritable relation. Pourtant, j'ai souhaité que cette femme soit souriante, enveloppante, pour qu'elle rappelle la figure de la mère que Sophie ne semble pas avoir connue. Aussi, cette femme fournit à Sophie les douces pâtisseries qui lui font tant de bien. Par l'importance que Sophie accorde à la gentillesse de la dame, elle laisse croire qu'elle est étonnée d'autant de bonté, et qu'elle n'y est pas habituée. Quant à Rosalie, je lui ai donné le rôle, en quelque sorte, de mère de substitution pour Sophie. Il s'agit d'abord d'un rapport professionnel, mais la relation entre les deux femmes se développe davantage malgré la réticence de Sophie. En effet, elle est d'abord surprise de l'attention que Rosalie lui accorde, mais doucement, elle s'approche et va même jusqu'à se confier à elle. Rosalie prend le temps de l'écouter. Elle lui apprend le métier de fleuriste, ce qui devait rappeler la scène où Sophie, enfant, souhaitait que sa mère descende de son fauteuil pour venir jouer sur le plancher avec elle. J'ai fait en sorte que Rosalie

devienne une figure maternante qui donne espoir à Sophie. Rosalie n'est d'ailleurs pas étrangère à la possible réconciliation entre Sophie et sa mère.

J'avais aussi envie de mettre en scène un modèle de relation mère-fille différent. Le personnage d'Amélie m'a permis d'illustrer une autre situation. La copine de Sophie vit seule avec sa mère et entretient avec elle une relation presque amicale. Sophie envie son amie, et elle rêve d'une telle relation avec sa mère. Marie, la mère d'Amélie, est la confidente de sa fille et de ses amies. Il n'y a, entre elle et sa fille, aucune distance. Je désirais opposer cette situation à celle que Sophie vit avec sa mère, les deux femmes étant incapables de trouver la distance nécessaire entre elles pour s'aimer sainement. Bien que la situation d'Amélie soit peu souhaitable (elle vit seule avec sa mère et n'a pas connu son père), Sophie l'envie. J'ai aussi présenté Amélie comme étant très jolie et tout à fait épanouie pour que la perception de Sophie soit renforcée. Ayant un rapport harmonieux avec sa mère, Amélie possède la clé du bonheur. Elle est jolie, tout le monde l'aime et elle est à l'aise avec les garçons.

La vision positive que je souhaitais offrir au début de ma réflexion s'est donc immiscée dans les autres relations que Sophie développe. Elle voit chez d'autres femmes une réalité qu'elle n'a pas connue chez sa mère : la spontanéité, la disponibilité, la jovialité. Encore une fois, il s'agissait pour moi de mettre en scène une jeune femme pour qui la vie n'est pas essentiellement noire. Elle devait être représentative d'un nombre important de filles qui, sans comprendre

pourquoi, ont du mal à saisir ce qui les empêche d'aimer leur mère sainement. Même si Sophie démontre quelques signes d'immatunité et un certain tourment, je ne voulais pas la présenter comme une enfant marginale incapable d'entretenir des rapports avec les autres. Je souhaitais plutôt qu'elle soit embarrassée devant de grandes doses d'affection afin de montrer que la distance qu'elle conservait avec sa mère l'empêche d'en recevoir autant. En fait, la question de la distance s'est présentée à moi au cours de la création de mon récit. J'ai compris que Sophie, en s'éloignant physiquement de sa mère, devait faire face à la réalité de l'adulte, de la femme. C'est là qu'elle s'approche de celle qui l'a mise au monde, en plongeant dans la vie adulte. Elle peut alors faire preuve d'empathie lorsque sa grand-mère meurt et peut comprendre le désarroi de sa mère. La distance qu'elle prend la pousse à se questionner sur les émotions que vit cette dernière. Elle se questionne même sur la relation qu'elle entretenait avec sa propre mère. Au cours de ma démarche de création, j'ai vu que Sophie accédait à un autre statut et prenait conscience de la vraie nature de sa mère qui est aussi une femme.

J'ai créé une relation mère-fille qui, sur certains plans, rejoint la représentation qu'en ont fait Élise Turcotte et Ying Chen. En effet, comme ces auteures, j'ai mis en scène une fille qui vit un conflit avec sa mère à l'intérieur d'une famille patriarcale. Le contexte familial duquel est issue Sophie ressemble davantage à celui qu'a créé Turcotte dans *L'île de la Merci* si on considère que le contexte social asiatique vient influencer, de façon importante, la vie de Yan-Zi dans

L'ingratitude. Toutefois, alors que les pères des œuvres de mon corpus participent de façon plus éloquente au maintien de la structure patriarcale, il m'a semblé intéressant de mettre en scène un père moins autoritaire. Comme nous l'avons vu, le père d'Hélène se fait le gardien du silence. Il craint qu'Hélène explose et qu'elle s'ouvre à sa mère. Il s'assure donc que chacun conserve son rôle. Quant au père de Yan-Zi, il se fait absent, trop occupé par sa charge de travail. Le père que j'ai voulu illustrer se montre plus actif puisqu'il témoigne de son attachement à sa fille. En effet, j'ai souhaité qu'il soit partagé entre sa femme qu'il craint, me semble-t-il, et sa fille, qu'il aime et pour qui il s'inquiète. Sans vouloir illustrer quelque conception du complexe d'Œdipe qui soit, j'ai tenté de montrer que le père n'est pas étranger à la tension qui peut survenir entre une mère et sa fille. C'est d'ailleurs auprès de son père que la jeune fille trouve du réconfort lorsque l'apparente indifférence de sa mère la déçoit.

J'ai aussi exploité une dimension importante de la relation mère-fille qui me semblait moins présente dans les œuvres de mon corpus. Il s'agit du fait que la tension entre les mères et les filles, maintenue par le patriarcat, se répète de mère en fille. En faisant intervenir la grand-mère de Sophie dans mon récit, je souhaitais montrer que les tensions ne sont pas toujours dues aux conflits de personnalités, mais qu'elles découlent souvent d'une réalité extérieure aux individus en question. Quand j'ai lu *L'ingratitude*, j'ai eu envie de juger très sévèrement la mère de Yan-Zi. Dans le cas de Viviane, la mère d'Hélène, elle m'a semblé moins ontologiquement méchante, puisqu'on la sent tiraillée entre

son désir d'être femme sans vouloir négliger le rôle qu'on exige d'elle, celui de bonne mère. Je souhaitais aller en ce sens pour qu'on trouve chez la mère une piste de compréhension quant à l'attitude qu'elle adopte à l'égard de sa fille. La mort de la grand-mère de Sophie permet à cette dernière de se questionner sur la relation mère-fille que sa propre mère a connue. Ainsi, j'ai fait en sorte que Sophie prenne conscience, dans une certaine mesure, des sources du conflit qu'elle vit avec sa mère. Même si elle aime sa grand-mère et qu'elle l'admire, elle se questionne sur l'attitude qu'elle avait avec sa propre fille lorsqu'elle était plus jeune. De plus, j'ai choisi de représenter la relation entre la mère et la grand-mère pour que Sophie puisse témoigner de la distance qui existait entre les deux femmes. Lorsqu'elle insiste sur la façon dont ces dernières s'embrassent « froidement », elle fait face à la même réalité qu'elle vit avec sa mère. Il s'agissait là de trouver une façon de confronter la jeune femme pour qu'elle se questionne, pour qu'elle cherche une solution, puisque, dois-je le rappeler, je souhaitais faire un récit plus positif que ce qu'il m'avait été permis de lire. En constatant que sa mère a vécu la même chose qu'elle, Sophie se montre plus indulgente et plus ouverte à l'égard de sa mère. Je voulais que la mort de la grand-mère indique à Sophie l'urgence de la réconciliation. Elle voit que sa mère a entretenu un long silence avec sa propre mère et qu'elle le regrette. De plus, en illustrant le conflit comme se reproduisant de génération en génération, j'ai accentué l'aspect parfois inévitable de la situation.

L'épisode de la première relation sexuelle incarnait, dans mon récit, le désir pour Sophie de changer son existence. Comme elle est partie de chez elle parce qu'elle n'arrivait plus à soutenir la tension entre elle et sa mère et qu'elle se retrouve seule dans son minuscule appartement, Sophie cherche inévitablement une façon de transformer sa vie, d'atteindre une sorte de paix. Comme chez Turcotte et chez Chen, la première expérience sexuelle de la fille a quelque chose de significatif par rapport à la relation qu'elle entretient avec sa mère. Toutefois, j'ai moins représenté Sophie comme étant consciente du geste de dissociation qu'elle posait. Si Hélène et Yan-Zi pensent à leur mère pendant les instants d'intimité qu'elles partagent avec les hommes, il en va autrement pour Sophie qui se saoule pour se défaire de ses inhibitions héritées de sa mère. Après, lorsqu'elle se retrouve seule, elle est déçue de ne pas percevoir de changements. Comme la relation que j'ai souhaité mettre en scène est plus ambiguë que littéralement violente, je ne voulais pas que la sexualité incarne simplement un élan de contestation.

Bien que l'illustration de la relation entre une fille et sa mère m'ait poussée à décrire des situations qui se retrouvent aussi dans les œuvres de mon corpus, *Sous la poussière* se distingue en laissant présager une réconciliation entre les deux femmes. Comme nous l'avons vu, dans *L'île de la Merci*, la première expérience sexuelle d'Hélène laisse entrevoir un changement, mais dans le but de montrer l'irréductible cruauté d'un certain type de relation mère-fille, Lisa se suicide. La mort demeure la seule solution au conflit. La surprotection dont

Viviane fait preuve avec ses enfants exaspère d'abord Hélène. On constate alors une distance importante entre les deux femmes. Hélène refuse de se soumettre à l'autorité de sa mère qui, elle, s'efforce de bien jouer son rôle. Pourtant, dès lors que la mère envisage de se trouver un lieu où elle pourra lâcher prise, la mort survient. Dans *L'ingratitude*, Yan-Zi dévoile clairement les raisons de son suicide : le désir de faire souffrir sa mère. Encore une fois, la mort demeure la seule solution au conflit. Pour ma part, j'ai souhaité présenter une piste de réconciliation. Dans les deux œuvres de mon corpus, la communication manque d'authenticité quand elle n'est pas simplement absente. Si Sophie, la narratrice de *Sous la poussière*, a, elle aussi, du mal à communiquer avec sa mère, il me semblait pertinent de faire naître la réconciliation à partir d'une prise de parole. C'est lors d'un appel téléphonique que Sophie accepte l'invitation de sa mère. La narratrice démontrant une certaine réticence à s'ouvrir, elle n'arrive pas à se confier à Amélie et elle prend du temps avant de se rapprocher de madame Rosalie. Il s'agissait aussi de montrer que la mère de Sophie gardait souvent le silence dans des situations où sa fille aurait eu besoin de l'entendre s'exprimer. Sophie se souvient du regard de sa mère le lendemain de sa soirée chez son amie Véronique. Lorsque les deux femmes se retrouvent côte à côte pour discuter d'une permission que demande Sophie, elles ne se regardent pas. Sophie reste aussi marquée par ces moments où sa mère plongeait dans la lecture et que la communication devenait impossible.

J'ai illustré la relation de la mère avec la grand-mère comme présentant les mêmes difficultés. Sophie se voit ainsi confrontée aux conséquences du silence. La sonnerie du téléphone, au milieu de la nuit, se présente comme un « signe » pour Sophie. Ainsi, c'est elle qui sent l'urgence de provoquer les choses. Elle prend donc le combiné pour téléphoner à sa mère. La conversation demeure difficile, mais elles arrivent à un consensus, elles se reverront dans un café. Pour que la réconciliation puisse être crédible et authentique, il me semblait devoir réunir les deux femmes dans un endroit neutre. Je voulais que la mère de Sophie soit déjà arrivée au café, qu'elle attende sa fille à une table. Ainsi, les deux femmes seraient obligées de se parler tout en se regardant.

Même si mon récit fait l'illustration d'un conflit, il me semblait essentiel de laisser poindre l'espoir. Je souhaitais montrer qu'en parlant, qu'en se laissant le droit d'exprimer leurs frustrations, les mères et les filles pouvaient trouver une façon de mieux se connaître et de mieux se comprendre. Toutefois, il m'apparaissait impossible de mettre en mots cette scène où la mère et la fille se confrontent, comme si cette discussion impliquait de connaître la véritable clé de l'entente.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au terme de cette démarche d'analyse et de création, je peux affirmer mieux comprendre la dynamique qui sert de modélisateur à la relation mère-fille. En parcourant plusieurs ouvrages théoriques, je n'ai eu d'autres choix que de me laisser convaincre par ces spécialistes de la condition féminine et des représentations de la femme dans la fiction, qui accusent le patriarcat d'agir en tant que marionnettiste dans l'existence des mères et des filles. Moi qui, comme les personnages des romans que j'ai étudiés ici, croyais que les mères en avaient ontologiquement contre leurs filles, j'ai eu la chance de me faire dire, indirectement, bien sûr, que mon explication tenait de l'ignorance. Au cours de mes lectures, j'ai mieux compris cette structure que Patricia Smart a nommée « la Maison du Père ». Il s'agissait enfin d'une explication qui s'avérait déculpabilisante pour ces pauvres mères si souvent attaquées par leur fille. En fait, le système patriarcal est le principal concept à la base de mon analyse, les autres éléments de réflexion retenus au cours de mes lectures théoriques étant des conséquences de cette solide structure.

Comme je l'ai relevé notamment dans l'ouvrage de Nancy Friday, le système patriarcal véhicule un modèle auquel les mères s'efforcent d'adhérer, soit celui de la mère parfaite. On a vu qu'à l'intérieur de cette structure, les craintes et les inquiétudes de la mère n'ont pas leur place. Pour répondre aux attentes d'une société qui exige de la femme qu'elle sache instinctivement élever un enfant, la

mère tait ses angoisses. Un mensonge prend vie et évolue donc en même temps que l'enfant. Il en va de même pour la sexualité que la mère doit cacher pour répondre à l'image qu'on attend d'elle, celle de la mère dévouée, totalement dépourvue de ce qui fait d'elle une femme sexuée. Voilà une situation dénoncée, nous l'avons vu, par nombre d'auteures spécialisées dans divers domaines et qui joue, inévitablement, sur la relation que ces mères entretiennent avec leur fille. Dès lors que la jeune fille prend conscience de l'énorme mensonge dans lequel elle et sa famille sont plongées, il est possible qu'elle en veuille à sa mère de lui avoir caché ce qu'elle est vraiment. Il se peut même que la jeune fille ait du mal à croire à l'amour véritable que sa mère semble éprouver pour elle. Par ailleurs, il s'avère essentiel pour la fille, à un certain moment, de se dissocier de sa mère. Il s'agit d'une étape parfois éprouvante pour les deux parties. La difficulté majeure de ce conflit demeure souvent le refus de la part de la société d'admettre cette réalité. En effet, à la suite de cette réflexion, il semble que les mères n'aient le droit d'avoir pour leur fille que des sentiments doux et tendres. Et les filles étant incapables de se défaire d'une frustration envers celle qui les a mises au monde, elles en viennent souvent, en vieillissant, à ressentir une culpabilité quotidienne envers leur mère.

Voilà certaines observations faites par différentes spécialistes chez de nombreuses femmes, mais qui ont aussi été dénotées dans nombre d'œuvres de fiction. Comme l'ont démontré Patricia Smart et Lori Saint-Martin, plusieurs écrivains, mais surtout des écrivaines, ont choisi de mettre en scène des couples

mère-fille afin d'illustrer ce que leur impose le système patriarcal. S'étant toutes deux intéressées à la place de la femme dans la littérature québécoise, elles affirment que la structure sociale influence inévitablement l'attitude des femmes, et, par le fait même, la représentation qu'on en fait dans la littérature. Dans ce choix que font les auteures d'illustrer le conflit mère-fille à l'intérieur de familles patriarcales, il y aurait, en plus d'une volonté de décrire une situation réelle, un désir de dénonciation.

C'est ce que j'ai constaté lors de l'analyse de *L'île de la Merci* d'Élise Turcotte et de *L'ingratitude* de Ying Chen. D'abord, même si les deux auteures sont issues de sociétés différentes, plusieurs similitudes ont pu être observées dans l'illustration qu'elles ont proposée de la relation mère-fille. En effet, les personnages principaux des deux romans sont des jeunes femmes qui évoluent dans des familles dirigées par le père et qui vivent une relation pour le moins tendue avec leur mère. Les deux auteures ont choisi de faire valoir le point de vue de la fille, déchirée entre l'amour et la haine éprouvés pour la mère. Même si la vision de la fille se voit privilégiée et qu'ainsi, le lecteur vit comme le personnage une sorte d'incompréhension vis-à-vis la mère du roman, la famille patriarcale mise en place permet une interprétation plus profonde du rôle de la mère dans l'histoire.

Au fil de l'analyse des deux romans, j'ai décelé un désir d'illustrer les conséquences des impératifs patriarcaux. Comme les psychanalystes l'ont décrit

dans les ouvrages que j'ai consultés, on rapporte que les mères sont souvent portées à surprotéger leur fille, ce qui est le cas dans les œuvres de mon corpus. Dans un contexte patriarcal, l'enfant devient souvent le seul accomplissement de la mère. Comme elle ne peut jouer de rôles dans les autres sphères de la vie, elle se voue entièrement à ce dernier. Dans les romans de Turcotte et de Chen, comme on l'a vu, les mères semblent vouloir protéger leur fille contre les hommes. Il est maintenant possible de supposer que les mères craignent de voir leur fille s'éloigner d'elles et que les hommes constituent une menace. L'analyse a aussi permis de faire la lumière sur un paradoxe, celui du désir de la fille de se dissocier de sa mère. Comme le prétendent les spécialistes qui se sont penchées sur les relations entre les mères et les filles réelles, Élise Turcotte et Ying Chen ont présenté des filles qui sentent le besoin urgent de se dissocier de leur mère tout en éprouvant une fascination pour la femme qui se cache derrière cette figure d'autorité. C'est le cas de la scène où Yan-Zi observe sa mère qui parle avec la voisine. Alors qu'elle est habituellement dégoûtée par son corps, elle se trouve hypnotisée par la beauté de sa mère.

On peut conclure qu'Hélène et Yan-Zi veulent se défaire du lien qui les unit à leur mère, mais dès lors que cette dernière dévoile la femme qu'elle est réellement, les jeunes femmes ont envie de s'en approcher. Pourtant, il faut souligner qu'Hélène refuse d'admettre la sexualité de ses parents et qu'elle répond ainsi aux impératifs du patriarcat qui veut que les mères soient contraintes à cette unique fonction et que de cette façon, chacun respecte son rôle. On a noté que

pour se dissocier de leur mère, les deux jeunes femmes choisissent de vivre leur première relation sexuelle. Ce premier pas dans l'intimité avec un homme symbolise l'entrée dans une nouvelle existence. Avec du recul, on peut croire que cet événement vient ébranler la structure patriarcale puisque la fille devient une femme. Le rapport à la mère se voit alors transformé. C'est une étape que la mère de Yan-Zi a du mal à accepter. J'ai soulevé, par ailleurs, que la structure est maintenue par le silence des femmes qui, du moment qu'elles sont mères, perdent leur voix et leur droit de critiquer.

L'analyse des deux romans a donc permis de souligner que les filles éprouvent des sentiments partagés pour leur mère, mais qu'elles ne saisissent pas l'origine de la frustration à leur égard. Même si j'ai relevé quelques sources possibles de conflit, il demeure que des raisons profondes de tension demeurent insaisissables. Ce que je retiens, c'est que les mères et les filles sont soumises à un système social qui ne permet pas de se connaître les unes les autres. En effet, il paraît clair que la mère ne se donne pas le droit d'être vraie devant sa fille puisqu'elle est trop occupée à jouer à la bonne maman, notamment, elle cache sa vie intime, ce qui laisse croire à la fille que la sexualité demeure malsaine. Comme je l'ai mentionné, la relation mère-fille évolue souvent au sein d'un énorme mensonge, entraînant bon nombre de frustrations chez les deux parties.

À la lumière de cette analyse, on peut affirmer qu'Élise Turcotte et Ying Chen critiquent ouvertement et sévèrement le système patriarcal. En illustrant les conflits émanant de cette structure, elles ont visiblement voulu contester sa rigidité. Elles ont sans doute souhaité montrer l'impasse dans laquelle se trouvent les filles et leur mère. Ainsi, elles ont cherché à déculpabiliser leurs personnages, eux dont l'existence est contrôlée par le patriarcat. Même si les pères sont plutôt discrets dans les deux œuvres (notamment dans *L'ingratitude*), ils agissent comme tenants de la structure. Dans *L'île de la Merci*, on a vu que le père prend souvent la parole pour faire taire Hélène ; Turcotte en fait donc le défenseur du système. D'ailleurs, la jeune femme se voit presque toujours contrainte lorsqu'elle est en compagnie d'un homme. En étant soumise au silence par son père et par sa mère qui joue le jeu, Hélène arrive difficilement à se défaire des chaînes du patriarcat. Quant au père de Yan-Zi, bien qu'évoluant dans une famille aisée, il se voit illustré comme le pourvoyeur traditionnel. Il travaille sans cesse tout en demeurant très froid à l'égard de sa fille. Il agit lui aussi en tant que figure statique dans la famille patriarcale. Il participe à l'image que la mère veut projeter, soit celle de famille « comme-il-faut ». Pourtant, si les deux auteures ont voulu dénoncer une situation déplorable, il reste qu'elles ne proposent pas de solution au conflit sinon la mort, ce qui n'a rien de rassurant. En effet, la société patriarcale se montre beaucoup trop contraignante, de sorte qu'elle empêche les filles et leur mère de s'ouvrir l'une à l'autre. Malheureusement, les deux auteures présentent le conflit comme étant irrémédiable. Enfin, on ne peut qu'être pessimiste en face des solutions que les

filles de ces romans trouvent pour se dissocier de leur mère. Dans le cas d'Élise Turcotte, l'impasse se traduit par le suicide de Lisa, qui peut symboliser le côté sensible, vulnérable et fragile d'Hélène. Quoi qu'il en soit, le roman se termine par un suicide, ce qui exprime une détresse inouïe. Quant à Ying Chen, elle place à l'avant-scène de son roman le caractère inexorable du type de relation mère-fille qu'elle représente. L'intrigue s'amorce alors que Yan-Zi s'est enlevé la vie. Dès le début, elle explique qu'elle a posé ce geste dans le but de se défaire du lien qui l'unit à sa mère. Ici, il n'y a aucun doute, l'auteure veut montrer que la relation mère-fille comporte une part d'insoluble et que, quoi qu'elles fassent, les mères et les filles se blesseront l'une l'autre. En bref, les deux auteures ont illustré une relation mère-fille pour le moins conflictuelle qui se solde par la mort désirée de la fille. Le constat est triste et la dénonciation, sévère : les mères et les filles, sous l'égide du patriarcat, n'ont pas les ressources nécessaires pour s'aimer.

Au terme de l'analyse des romans d'Élise Turcotte et de Ying Chen, j'ai eu la chance de revisiter mon propre texte de création. J'ai replongé, tête première, dans cette relation mère-fille que j'avais moi-même créée et qui, pourtant, s'est avérée tout à fait étrangère au moment de la relecture. J'avais pourtant une idée bien claire de ce que je voulais mettre en place lors de l'élaboration de mon plan de rédaction, mais le retour sur mon récit laisse paraître les écarts entre mes intentions premières et le résultat de mon projet de création. J'ai vu notamment que les deux personnages équilibrés que je souhaitais mettre en scène devaient

présenter quelques caractéristiques plus typées afin de mieux incarner le malaise que je voulais illustrer. En fait, ce désir de créer des personnages sains provenait de la volonté de faire un récit positif qui laisserait place à l'espoir de la résolution des conflits mère-fille. Sophie s'est avérée plutôt tourmentée par sa mère sans pour autant sombrer dans une colère insurmontable. J'ai donc réalisé mon objectif tout en posant quelques nuances. Le retour sur ma création m'a aussi permis de revenir sur le choix d'écrire à la première personne et d'ainsi laisser à Sophie, le personnage principal de mon récit, la narration de son propre quotidien. Dans ce chapitre, j'ai relevé les différentes stratégies que j'ai mises en place pour laisser voir, dans l'univers de Sophie, qu'elle est tourmentée par sa mère. J'ai souligné les différentes manies qu'elle adopte, les lieux qu'elle fréquente et les nouvelles relations qu'elle établit. De cette façon, j'ai pu montrer comment la relation à la mère s'inscrit ici sans qu'il s'agisse d'un règlement de compte entre deux femmes.

J'ai aussi tenté de comparer ma propre illustration de la relation mère-fille avec celles des auteures de mon corpus. J'ai pu faire plusieurs rapprochements dont celui du rapport de la fille avec la sexualité comme étant un signe de transformation, le symbole de l'accès à une nouvelle vie. Toutefois, j'ai dû préciser que, pour toutes les situations similaires, mon personnage se montrait moins conscient du rapport conflictuel avec sa mère. Si chacun des gestes de son quotidien trahit une tension entre elle et sa mère, elle n'est pas aussi ouvertement révoltée contre elle comme le sont Hélène et Yan-Zi. En fait, j'ai

voulu la montrer davantage troublée que révoltée. J'avais par contre moi aussi la volonté d'inscrire le conflit dans un contexte patriarcal. D'ailleurs, l'exercice de retour sur ma création m'a permis de relever, dans la présence du père, une façon de réifier cette structure et de mettre en perspective un conflit entre deux personnages. Comme je l'ai souligné, le père de mon récit semble proche de sa fille, mais la structure à laquelle la mère et la fille doivent adhérer demeure la même.

Puis j'ai opté pour la figure de la grand-mère maternelle en tant qu'indicateur du caractère cyclique et générationnel du problème entre les mères et les filles. Ainsi, j'ai voulu présenter le conflit comme trouvant sa source à l'extérieur des personnages impliqués. À l'instar de Turcotte et de Chen, j'ai choisi de dénoncer la place restreinte accordée aux femmes dans la famille patriarcale. Surtout, j'ai fait la lumière sur mon désir de clore mon texte par une possibilité de réconciliation. Il s'agissait justement de bousculer la structure patriarcale, entre autres en permettant à la mère et à la fille de se parler franchement. J'ai cru que la seule façon de résoudre le conflit consistait à abandonner le mensonge. Pourtant, je n'ai pas su présenter ce face-à-face honnête et véritable entre les deux femmes. J'avais du mal à imaginer cette conversation, comme si je n'arrivais pas, même dans la fiction, à donner lieu à autant d'authenticité. Par contre, je tenais à faire poindre l'espoir. Les deux femmes se donnent rendez-vous dans un endroit neutre. Dès lors qu'elles seront assises l'une en face de l'autre, voulais-je insinuer, elles pourront laisser tomber leur masque. Plus de

mère ni de fille ; seulement deux femmes prêtes à se confier, à s'ouvrir, indépendamment des contraintes que la société impose. Je les voulais ouvertes au point d'admettre leurs faiblesses, au point d'avouer qu'elles éprouvent l'une pour l'autre des sentiments tendres et réciproques. Lori Saint-Martin, tel qu'elle le mentionne dans *Le nom de la mère*, ajouterait :

Rejeter avec violence la mère ne sert à rien ; il s'agit plutôt de refuser la non-reconnaissance de la mère sur laquelle repose notre culture et de s'ouvrir vraiment à la subjectivité maternelle, « lui donner droit aux plaisirs, à la jouissance, à la passion. Lui donner droit aux paroles, et pourquoi pas parfois aux cris, à la colère »⁵⁸.

Il y a lieu de croire que la fille n'est pas nécessairement prête à accueillir toute l'authenticité de sa mère, mais on peut aussi espérer que la vérité vaincra et qu'à long terme, les mères se donneront le droit, dès la naissance de l'enfant, de demeurer femmes.

Si les propos des romans d'Élise Turcotte et de Ying Chen participent à la dénonciation du système patriarcal et des contraintes qu'il impose aux femmes, ils sont pour le moins inquiétants pour l'avenir des relations mère-fille. Pourtant, à la suite de cette réflexion, je demeure optimiste que les auteures continueront de dénoncer le rôle restreint des femmes dans la société patriarcale et que, bientôt, plusieurs textes se voudront moins noirs puisqu'ils présenteront des pistes de solution. Tout porte à croire que c'est en se défaisant elles-mêmes de plusieurs idées préconçues que les auteures arriveront à mettre en scène des mères et des filles qui seront femmes avant tout. C'est donc en abattant un à un

⁵⁸ L. SAINT-MARTIN. *Le nom* [...], p. 35.

les piliers qui servent de base au patriarcat que les mères et les filles se réconcilieront, peut-être d'abord dans la fiction, pour ensuite se surprendre à s'aimer beaucoup plus dans la réalité.

OUVRAGES CITÉS ET CONSULTÉS

Corpus

CHEN, Ying. *L'ingratitude*, Montréal, Leméac, 1995, 155 p.

TURCOTTE, Élise. *L'île de la Merci*, Bibliothèque québécoise, (1^{re} édition : 1997) 2001, 212 p.

Lectures théoriques

Monographies

COLLECTIF (Les cahiers du Grif) (1992), *Les enfants des femmes*, Bruxelles, Éditions Complexe, Coll. « Complexe poche », 150 p.

ANZIEU, Annie (1989), *La femme sans qualité. Esquisse psychanalytique de la féminité*, Paris, Dunod, 152 p.

BADINTER, Élisabeth (1980), *L'amour en plus, histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)*, Paris, Flammarion, 372 p.

COUCHARD, Françoise (1991), *Emprise et violence maternelles, étude d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Dunod.

VILAINE, Laurence GAVARINI et Michèle LE COADIC (dir.), *Maternité en mouvement. Les femmes, la re/production et les Hommes de science*, Montréal et Grenoble, PUG et Saint-Martin, p. 207-219.

FLAMANT-PAPARATTI, Danielle et Emmanuelle (1979), *Emmanuelle ou l'enfance au féminin*, Paris, Denoël/Gonthier, Coll. « Femme », 187 p.

FRIDAY, Nancy (1979), *Ma mère, mon miroir*, Paris, R. Laffont, 412 p.

HAMON, Marie-Christine (1992), *Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes? Et non pas leur mère*, Paris, Seuil (Coll. « Champ freudien »), 371 p.

HUSTON, Nancy (1990), *Journal de la création*, Paris, Seuil (coll. Libre à elles), 352 p.

LADOUCEUR, Catherine (2000), *Écrire le cri : La figure de la mauvaise mère dans Annabelle de Marie Laberge et L'obéissance de Suzanne Jacob*, [S.l.: s.n.], Thèse de l'Université de Sherbrooke-FLSH-Lettres et communications, 120 p.

LAMY, Suzanne et Irène Pagès (dir.) (1984), *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Remue-ménage, 286 p.

NAOURI, Aldo (1998), *Les filles et leurs mères*, Paris, Odile Jacob, 327 p.

OLIVIER, Christiane (1980), *Les enfants de Jocaste*, Paris, Denoel, 192 p.

PASCAL, Gabrielle (dir.) (1995), *Le roman québécois au féminin (1980-1995)*, Montréal, Tryptique, 193 p.

PROKHORIS, Sabine (2002), *Le sexe prescrit*, Paris, Flammarion, 348 p.

RICH, Adrienne (1980), *Naître d'une femme*, Denoël, 297 p.

ROSS, Martine (1983), *Le prix à payer pour être mère*, Montréal, Remue-ménage, 288 p.

SAINT-MARTIN, Lori (1999), *Le nom de la mère*, Québec, Nota Bene, 331 p.

SMART, Patricia (1988), *Écrire dans la maison du père. L'Émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 347 p.

SWIGART, Jane (1992), *Le mythe de la mauvaise mère : Les réalités affectives de la maternité*, Paris, Robert Laffont, (Coll. « réponses »), 299 p.

VANASSE, André (1990), *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines*, Montréal, XYZ (coll. Documents), 121 p.

WOODMAN, Marion (1996), *Obsédée de la perfection*, Québec, Les Éditions de la Pleine Lune, 252 p.

ZAVALLONI, Marisa (1987), *L'émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Saint-Martin, 178 p.

Articles de périodiques

AMYOT, Linda. « Élise Turcotte : Une géographie intime du monde », *Nuit blanche*, no 90, printemps 2003, p. 8-13.

ARSENEAULT, Michel. « Ying Chen douce violence », *Elle Québec*, no 84, août 1996, p.24-26.

BOISCLAIR, Isabelle. « Au pays de Catherine », *Les cahiers d'Anne Hébert*, no. 2, 2000, p. 111-125.

CHAUSSAY, Jean-François. « Ruser avec la mort », *Voix et images* 23, no 3, printemps 1998, p. 593-597.

NAOURI, Aldo. « Mères-filles : la tyrannie de l'amour », *Le nouvel observateur*, no 1752, 4 juin 1998, p. 44-45.

PASCAL, Gabrielle. « Émotions », *Cité libre* 24, no 1, janvier-février 1996, p. 59-61.

SAYERS Janet. « Les origines de la psychanalyse maternante », *Spirale*, no 147, mars-avril 1996, p. 4.

SENTUC, Anne. « Les mères, les filles et leurs relations », *Psychologies*, no 14, septembre 1984, p. 30-35.

SIRARD, Pascale. « Le corps sacrifié », *Spirale*, no 147, mars-avril 1996, p. 5.

Autres oeuvres de fiction

CHAMBERLAND, Aline (1985), *La Fissure*, Montréal, VLB.

CROFT, Esther (1993), *Au commencement était le froid*, Montréal, Boréal.

HÉBERT, Anne (1988), *Le premier jardin*, Paris, Seuil, 188 p.

IRIGARAY, Luce (1979), *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Paris, Les éditions de Minuit, 22 p.

JACOB, Suzanne (1991), *L'obéissance*, Paris, Seuil, 249 p.

ROY, Gabrielle [1945](1977), *Bonheur d'occasion*, Montréal, Stanké, 410 p.

STANTON, Julie (1981), *Ma fille comme une amante*, Montréal, Leméac, Coll. « Roman québécois », no. 46, 95 p.

TURCOTTE, Élise (1991), *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 227 p.